Blaise Cendrars

Moravagine



Les Cahiers Rouges

Grasset

Blaise Cendrars

Moravagine



Les Cahiers Rouges

Grasset

Moravagine

Moravagine

Blaise Cendrars

Moravagine

Du même auteur aux éditions Grasset

HOLLYWOOD, LA MECQUE DU CINÉMA.
HORS LA LOI.
RHUM.
LA VIE DANGEREUSE.

Blaise

Cendrars

Moravagine

Bernard Grasset

PARIS

Blaise Cendrars/Moravagine

Cosmopolite — il semhle que le mot ait ete invente pourCendrars, ne en 1887 dun pere suisse et dune mereecossaise, ecrivain de langue frangaise et citoyen dumonde autant par volonte que par vocation. Appurtenanta cette generation qui se lance d la decouverte lyrique de laplanete, il prend tres tot la route et, d peine sorti deVadolescence, explore en aventurier tous les pays d'Eu-rope, I'Amerique et VAsie. Ses premiers ecrits : la Legendede Tor gris et du silence, les Paques a New York, la Prosedu Transsiberien donnent deja le ton : leur poesie brutaleet drue, en prise directe sur la chose observee, et liberee detoute contrainte classique, exaltera Vinstant, l'action et lacouleur locale avec I'intensite constante et le rythmeheurte qui, des ses debuts, caracterisent Vecriture deCendrars. Mutile d'une main pendant la guerre de 14, iln'en ralentit pas pour cela la vitesse de sa production, etles livres, des lors, se succedent avec la regularite desmoissons : Profond aujourd'hui, Kodak, l'Or, Morava-gine, la Confession de Dan Yack, Rhum, Histoires vraies,1'Homme foudroye... Jusqu'd sa mort en 1961, Cendrarsva, titre apres titre, edifier une des oeuvres les plus fortes etles plus personnelles d'une epoque oil cependant laconcurrence ne manque pas.

En dormer une idee en quelques lignes est exclu : tropriche, trop abondante et trop diverse. A peine peut-onevoquer son odeur, sa musique — tout ce quit y a decharnel au fond de cette prose de poete, haletante etdevastatrice. Car, poete, Cendrars le demeure toujours, etsi toute son oeuvre est placee sous le signe du reportagelyrique, il y a moins en lui du joumaliste que duvisionnaire. Certes, il

est particulierement attentif a larealite de son temps, et aucune de ses composantes — dumachinisme a la psychanalyse — ne lui echappe, maistoutes ces donnees modernistes sont constamment bras-sies, melangees et transfigurees par la fureur d'uneecriture en fusion qui roule de livre en livre a la fagond'une coulee de lave.

Moravagine (1926) en est un bon exemple. Romand'aventure, poeme epique et portrait delirant dun foumalfaisant et genial, Vceuvre a sans doute ete, avant tout,pour l ’auteur une tentative d'exorcisme par laquelle il s 'estdelivre de son double et a conquis sa liberte de createur.« Tons les beaux livres sont autobiographiques », a ecritBlaise Cendrars, et Von peut en effet considerer Morava-gine comme Vexpression de cet Autre que tout romancierporte en lui. Moravagine n 'est certes pas Cendrars, maisCendrars, d'une certaine fagon, est Moravagine, et en luiconfiant sa folie, en le dotant de son energie destructrice,le romancier a expulse de lui son Mr. Hyde. H yiitmaintenant parmi nous, et c'est la marque du genie deCendrars que nous soyons souvent tentes, au cours denotre lecture, de lui preter les noms de quelques monstresde grand format qui hanterent, pour le malheur commun,notre histoire contemporaine.

CE LIVRE EST D£DlE A SON EDITEUR

B. C.

La Pierre, aofit 1917.

« ... je montrerai comment ce pen de bruit intdrieur, quin*est rien, contient tout> comment> avec Vappui bacillaired’une seule sensation, toujours la meme et deformde desson origine, un cerveau isole du monde pent se order unmonde... »

Remy de Gourmont : Sixtine.

PREFACE

Quand on a beaucoup voyage a travers les pays, leslivres et les hommes, on eprouve parfois le besoin des’arreter un jour...

J’ai habite durant douze ans 4, rue de Savoie, Paris VP;mais j’&i toujours eu et j’ai encore plusieurs autres domi-ciles en France et a Vetranger. Le 4 de la rue de Savoieme servait de depotoir : je venais entre deux trains, entredeux paquebots, y vider mes valises ou y abandonner unhomme ou y consulter un bouquin%

Toujours j'en repar-tais au plus vite, la tete pleine, mais le cceur et les mainrlibres...

En Isle-de-France, il est un vieux clocher. Au pied dwdocker, une petite maison. Dans cette maison, un grenierferme a de. Derriere la porte fermee d cle, une malle adouble fond. Dans le compartiment secret il y a uneseringue Pravaz; dans le coffre meme, des manuscrits.Seringue, manuscrits et malle sent le depdt d’un prison-nier, d’un prisonnier espagnol; mais je ne suis pas victimede la fameuse escroquerie a la malle du prisonnierespagnol.

La seringue est usagee. Les manuscrits sont en piteuxitat. Ce sont les oeuvres de Moravagine. Mais le dSpdtm’a dte fait par... par... par le prisonnier espagnol, par-dine, et il ne faut pas que je dise son nom...

Je ne vais pas continuer cette Preface, car le presentvolume est lui-meme une Preface, une trop longue Pri-

face aux (Euvres completes de Moravagine que fiditeraiun jour, mais que je n’ai pas encore eu le temps de mettreen ordre. G’est pourquoi les manuscrits resteront dansla malle a double fond, la malle, dans le grenier, legrenier ferme & cle, dans la petite maison, au pied duvieux clocher, dans^un petit village de VIsle-de-Franceaussi longtemps que moi, Blaise Cendrars, je rdderaiencore de par le monde, d travers les pays, les livres etles hommes.

Des pays, il y en a beaucoup; des livres, en void un;des hommes, j'en connais tant et plus et je ne me lassepas dfen connaitre; mais jamais je n’en ai rencontri unaussi costaud et aussi proche de mon cceur que ce pauvregargon qui m’a adresse la lettre suivante, Vautre prin-temps. (J’ttais au Bresil, dans une fazenda, a Santa Veri-diana, et quand je Vai lue, cette lettre, tout sfassombritautour de moi, le del bleu des tropiques, la terre rougede VAmerique du Sud, et la vie que je menais dans cettelibre nature, en compagnie de mon cheval Canari et demon chien Sandy, me parut tout d coup inconsequenteet mesquine, et je me hdtai de rentrer en Europe. Unhomme venait de mourir, entre quatre murs, a Vaube, uncollier de fer autour du cou, un garrot, la langue pen-dante... comme sur une estampe de Goya...)

« 2 heures du matin

» Cellule des condamnis d mort,Monjuic, le n mai 1924cellule 7.

» Mon cher Blaise Cendrars,

» Je savais qu*en m'adressant a vous, vous feriez Vimpos-sible pour obtenir ma grace aupres du roi d’Espagne, lagrace d’Stre execute immediatement.

» C’est fait, vous avez obtenu cette chose difficile, jeserai execute d Vaube, merci, merci de tout cceur.

M.ORAVAGINE

9

» Un grand d’Espagne (c’est la coutume id) me tientcette nuit compagnie dans ma cellule; il tremble et prie,il tremble et prie; il prie; il tremble. Cest un charmantgargon comme on en rencontre au golf en Angleterre etailleurs, il est tout surpris de voir que je ne lui inspirepas horreur, fentends une repulsion physique, car ildevait s’attendre a trouver une espece de monstre dansma cellule (pensez, un regicide!) et il est tout surpris devoir que je ne suis pas un avorton anarchiste on un pdlevoyou des faubourgs comme on nous reprSsente habituel-lement au cinema. Comme je le voyais tiquer sur majambe coupee, je lui ai explique que c’etait une blessurede guerre; alors nous avons parU de la guerre, correcte-ment, gentiment, comme au club, et durant un grandquart d’heure il a oubliS pourquoi il Stait la...

» L’heure approche. Mon jeune grand d’Espagne engrande tenue est a genoux sur un prie-Dieu. Il netremble plus. Il prie... il prie...; ce que je lui suis recon-naissant d'etre la... correct, emu, croyant, propre (il a latete toute pommadee et ses cheveux blonds sont soigneu-sement partages en deux par une raie impeccable)... ceque je lui suis reconnaissant d’avoir passe une heure d satoilette avant de venir id... il sent le parfum a la mode,le parfum de chez... C’est tout de meme plus agrSableque d’avoir affaire a I’aumdnier ou au directeur de laprison ou a un dernier garde-chiourme... je ne verrai jpasla tete du bourreau, je ne verrai rien sous ma cagoule...

» Merci. Je vous serre la main. Je vous embrasse. Faitesce que vous voudrez des papiers que vous savez.

» Adieu.

» R. »

Et maintenant, comme U faut tout de meme un nompour la bonne intelligence de ce livre, mettons que R.(fest... c’est... mettons que c’est Raymond la 'Science.

Blaise CENDRARS.

La Mimoseraie, avril-novembre 1995.

I

L'ESPRIT D'UNE ÉPOQUE

a) INTERNAT

En 1900, je terminais ma médecine. Je quittai Paris au mois d'août pour me rendre au sanatorium de Waldensee, près de Berne, en Suisse. Mon maître et ami, le célèbre syphiligraphe d'Entraigues, m'avait chaleureusement recommandé au docteur Stein, directeur, chez qui je devais entrer comme premier assistant.

Stein et sa maison étaient alors célèbres.

Frais émoulu de la Faculté et jouissant d'une certaine notoriété de bon aloi que ma thèse sur le chimisme des maladies du subconscient m'avait value chez les spécialistes, j'étais impatient de secouer le joug de l'Ecole et de porter un coup éclatant à l'enseignement officiel.

Tous les jeunes médecins ont connu ça.

Je m'étais donc spécialisé dans l'étude des soi-disant « maladies » de la volonté et, plus particulièrement, des troubles nerveux, des tics manifestes, des habitudes propres à chaque être vivant, causés par les phénomènes de cette hallucination congénitale qu'est, à mes yeux, l'activité irradiante, continue de la conscience. Cette étude, par ses multiples aspects qui touchent tous aux questions les plus brûlantes de la médecine, des sciences, de la métaphysique, par tout ce qu'elle exige d'observa-

1

I/ESPRIT D’UNE fiPOQUE

a) INTERNAT

En 1900, je terminais ma m^decine. Je quittai Paris aumois d’aout pour me rendre au sanatorium de Waldensee,pres de Berne, en Suisse. Mon maitre et ami, le c61£bresyphiligraphe d’Entraigues, m’avait chaleureusementrecommand£ au docteur Stein, directeur, chez qui jedevais entrer comme premier assistant.

Stein et sa maison £taient alors c&£bres.

Frais &noulu de la Faculty et jouissant d’une certainenotori6t£ de bon aloi que ma tbise sur le chimisme desmaladies du subconscient m’avait value chez les sp £cia-listes, j’^tais impatient de secouer le joug de 1’Ecole etde porter un coup £clatant k l’enseignement officiel.

Tous les jeunes medecins ont connu $a.

Je m’^tais done sp6cialis£ dans 1’^tude des soi-disant« maladies » de la volont6 et, plus particuli&rement, destroubles nerveux, des tics manifestes, des habitudespropres k chaque etre vivant, causes par les ph&iom&nesde cette hallucination cong^nitale qu‘est, k mes yeux,Tactivit6 irradiante, continue de la conscience. Cette£tude, par ses multiples aspects qui touchent tous auxquestions les plus brulantes de la m6decine, des sciences,de la m£taphysique, par tout ce qu’elle exige d’obsewa-

tions pr&ises, de patientes lectures et de connaissancesgenerates, de coup d'ceil et de doigte, de suite, de logiquedans les tetees, du sens des correlations, de divinationdans resprit, par tout ce qu’elle oflEre de brillant et devaste k une intelligence primesauti&re et dairvoyante,pouvait seule seduire un caract^re aussi ambitieux et int£-resse que le mien et lui permettre de reussir rapidementet avec fougue. Je comptais d’ailleurs beaucoup sur montalent dialectiden et... sur rhysterie.

Uhysterie, la Grande Hysteric, etait alors k la modedans les milieux mddicaux. Apr£s les travaux prdlimi-naires des £coles de Montpellier et de la Salpetrtere quin’avaient fait, pour ainsi dire, que de determiner, situerTobjet de leur etude, plusieurs savants etrangers stetaientempar6s de la question, notamment TAutrichien Freud,Tavaient amplifiee, approfondie, sortie, extraite de sondomaine purement experimental et dinique pour en faireune sorte de pataphysique de la pathologie sociale, reli-gieuse et artistique, oh il s’agissait moins d’arriver kconnaitre la dimaterique de telle id£e-force nee sponta-nement dans la region la plus lointaine de la consdenceet k determiner la simultaneite de Y « auto-vibrisme »des sensations observes chez le sujet, qu’& creer,forger de toutes pieces une symbolique sentimentale,dite rationnelle, des lapsus acquis ou iim6s du sub-consdent, espece de cie des songes k F usage des psy-chiatres, telle que Freud Favait codiftee dans ses ouvxagessur la psycho-analyse et que le docteur Stein justementmettait pour la premiere fois en pratique dans son sana-torium si frdquente de Waldensee.

En tant que chapitre special d’une pMlosophie .gene-rale, la pathogenic n’avait jamais 6t6 tent6e. A mon avis,elle n’avait jamais 6te abordee d’une fagon strictementsdentifique, c’est-&-dire objectivement, amoralement, intel-lectuellement.

Tons les auteurs qui ont traite de la question sontremplis de prejuges. Avant de rechercher et d'examiner lemecanisme des causes morbides, ils considerent la « mala-

die en soi », la condamnent comme tin £tat exceptionnel,nodf, et indiquent de prime abord les mille et unefa?ons de la combattre, de la troubler, de la suppnmer,d£finissant, pour cela faire, la sant6 comme un &at« normal », absolu, fixe.

Les maladies sont. Nous ne les faisons, ni ne les d£fai-sons k volontA Nous n’en sommes pas maitres. Elies nousfont, nous modfelent. Elies nous ont peut-£tre cr ££s. Eliessont propres k cet £tat d’activitd qui s’appelle la vie. Eliessont peut-Stre sa principale activity. Elies sont une desnombreuses manifestations de la mati&re universelle. Eliessont peut-etre la principale manifestation de cette mati&redont nous ne pourrons jamais 6tudier que les ph£nom£nesde relation et d’analogie. Elies sont un £tat de sant6 tran-sitoire, interm^diaire, futur. Elies sont

peut-etre la santfimeme.

Tracer un diagnostic c’est, en quelque sorte, ^tablir unhoroscope physiologique.

Ce que Ton appelle conventionnellement sant£ n’est,en somme, que tel aspect momentani, transport^ sur unplan abstrait, d’un £tat morbide, un cas particulier d £jkfrancM, reconnu, d^fini, fini, £limin£ et g<§n&calis£ kl’usage de tout le monde. Comme un mot qui n’entre auDictionnaire de l'Acad&nie frangaise qu'une fois usagd,d6pouill6 de la fraicheur de son origine populaire oude la venustrerie de sa valeur po^tique souvent plus decinquante ans aprfes sa creation (la demifere Edition dudocte Dictionnaire est de 1878) et la definition qu’onen donne le conserve, Tembaume, quoique d£cr£pit, dansune pose noble, fausse, arbitrage, qu’il ne s’^tait jamaisconnue au moment de sa vogue, alors qu'il £tait actuel,vivant, imm&liat, la sant£, reconnue bien public, n'estque le triste simulacre d’une maladie d£mod6e, ridicule,immobile, quelque chose de solennellement vieillot quise tient vaguement debout entre les bras de ses adula-teurs et qui leur sourit de ses fausses dents. Lieu commun,dichd physiologique, c'est quelque chose de mort. Et c’estpeut-fetre bien la mort.

Les 6piddmies, et plus sp^cialement les maladies de lavolontd, les n^vroses collectives, comme les cataclysmestelluriens dans 1’histoire de notre planete, marquent lesdif&rentes dpoques de Involution humaine. II y a lk unchimisme eldmentaire et compliqud qui n’a pas encore£t€ £tudiA

Tout savants qu’ils sont, les mddecins d’aujourd’huine sont pas des physicians comme on les appelle enanglais. Ils s’eloignent de plus en plus de l*£tude et de1’observation de la nature. Ils ont oubli6 que la sciencedoit rester une esp£ce d’ddification, soumise et propor-tionnee k la dimension de nos antennes spirituelles.

« Prophylaxie! prophylaxie!... » disent-ils; et poursauver la face ils ruinent Tavenir de respece.

Au nom de quelle loi, de quelle morale, de quellesoci6t£ se permettent-ils de s6vir? Ils internent, sdquestrent,isolent les individus les plus marquants. Ils mutilent lesgenies physiologiques, porteurs, annonciateurs de la santdde demain.

Ils se nomment avec orgueil les princes de lascience et, souffrant de la manie de la persecution, ilsse posent facilement en victimes. Sombres, obscurantins,ils habillent leur langage de ddfroques grecques et, ainsiaffubl£s, ils s’insinuent partout au nom d*un libdralismerationnel de boutiquiers. Dejection, hippomame que leurstheories. Ils se sont faits les suppots cL’une vertu bour-geoise, ignoble, anciennement exclusive propridtd descagots; ils ont mis leur savoir k la disposition d’une policed'Etat et ont organisd la destruction systdmatique de toutce qui est fonci&rement iddaliste, c est-k-dire ind^pendant.Ils chatrent les criminels passionnels et s’attaquent memeaux lobes du cerveau. Sdniles, impuissants, eugdniques,ils croient pouvoir extirper le mal. Leur vanit£ n’a d^galeque leur fourberie et l’hypocrisie seule met un frein kleur fureur nivellatrice, l’hypocrisie et la concupiscence.

Voyez les ali&iistes. Ils se sont faits les serviteurs ducrime des riches. Sur le module de Sodome et deGomorrhe, ils ont install^ des paradis k rebours; ils ont £difi6 des maisons closes dont on ne franchit le seuil

qu’& coups de billets de banque, dont le s&ame est l’or.Lk, tout est agence pour l’entretien et l’^panouissementdes vices les plus rares. Lk, la science la plus raffin^efavorise le sybaritisme de d^traqu^s et de maniaques d’unecomplexity si effroyablement modeme que les lubies d’unLouis II de Bavifcre ou d’un marquis de Sade ne sontque des jeux exquis. Lk, le crime est de r£gle. Rien n’yest monstrueux, ni contre nature. Tout ce qui est humainy est ytranger. La protMse fonctionne dans un silencecaoutchouty. On pose des rectums en argent et des vulvesen cuir chromy. Les demiers communards ygalitaires, lesdocteurs Guillotin, op^rent cyniquement les reins et leslombes aristocrates. Ils se sont faits les directeurs spiri-tuels de la moelle ypintere et pratiquent froidement lalaparatomie des consciences. Ils exercent le chantage, ledol, la syquestration et eommettent d'ypouvantablesextorsions. Ils contraignent k lather, k l’opium, morphineet cocaine, par restrictions et par doses. Tout est basysur un barfeme dtabli d'aprfes des statistiques irryvocables.On combine les douches, les poisons; on escompte la pros-tration nerveuse et l’exaltation de la sensibility. Jamais1’histoire n’a connu pareille association de ravageurs; ceque l’on raconte de l’lnquisition et des jysuites n’a jamaisatteint une telle virtuosity dans l’art d'exploiter les tares,des families armoriyes. Et c’est entre leurs mains

qu’estconfiye la sociyty d'aujourd’huil Et c’est entre leurs mainsque s’yiabore la vie de demainl

Et voiI& oil je voulais en venir : je voulais dresser unryquisitoire terrible contre les psychiatres, dyterminer leurpsychologic, circonscrire, dyfinir leur conscience profes-.sionnellement dyformye, dytruire leur pouvoir, les livreri‘ la vindicte publique.

A ce point de vue je ne pouvais pas mieux tomber quedans la maison fameuse de Waldensee.

b) SANATORIUM INTERNATIONAL

Le docteur Stein etait arrive k Tapog^e de la c61£britA

C’etait un homme grand et fort, toujours habilie deneuf. Beau parleur, discoureur infatigable, il portait unebarbe epanouie soigneusement entretenue qui eiargissaitencore sa puissante carrure. II se nourrissait exclusive-ment de lait cailie, de riz etuve et de tranches de bananesbeuxr6es. Tr£s port6 sur les femmes, ses fagons onctueusescachaient un temperament brutal, que trahissaient sespieds plats, ses ongles en spatule, son ceil fixe et sonsourire figA II avait beaucoup de poils sur le dos desdoigts.

Savant, homme du monde, progymnaste, il courait lescongrfes intemationaux oh se triture la science domesti-qu^e, toujours escort^ par une de ses equipes d’infirmiers-gardes-modeles qui Taccompagnaient partout et qui ddcro-chaient, sous sa direction personnelle, tous les premiersprix dans les concours de gymnastique, athletes complets,rdclame vivante, orgueil, spedalite de sa maison, incar-nation et preuve gratuite de la preexcellence de samethode. Travailleur d^magogique, il ne se lassait pasd’ecrire. Il publiait tous les ans un gros volume amphi-gourique, aussitot traduit dans toutes les langues. D’in-nombrables articles de journaux avaient rdpandu sonnom. Cest lui qui avait lance ces premieres vulgarisationssur la question sexuelle qui quelques annees plus tarddevaient inonder le monde d'un flot ordurier et pro-testant. Instigateur deji de la robe-reforme et des sous-vetements hygieniques en poils de chameau, il etait aussile promoteur du « tout k lAtuve », ce volapiik de lacuisine.

Stein aimait l'argent. Son avidite au gain etait prover-

biale. B avail froidement s6questr6 sa femme, riche Juiveroumaine, contrefaite et bossue, qui lui avail apportdplusieurs millions en dot. On disait qu'il poss^dait, demoiti£ avec le kaiser, les actions du Grand Thiitre deBerlin et qu'il avail fait le trust des lupanars levantinsde la M£diterran£e, de Constantinople i Alexandria.

Stein £tait l'ami personnel de plusieurs chefs d'Etat. IIracolait ses rabatteurs dans la haute p&gre diplomatique,espions, contre-espions, detectives d'ambassade. Sa clien-tele se composait de cette soci6t6 particuli&re, mi-tar £e,mi-oisive, un tantinet arrogante et iris joviale, qui £r6-quente les salons faciles de Rome, les villes d'eaux, lestables de jeu et les palaces interaationaux du centre deParis, dont le patrimoine se compose d'une s£rie de suite-cases, d'un abonnement aux sleepings, d'une Masse mul-ticolore de quittances du mont-de-pi<6t£, de facturesimpaydes et d'un engagement £ventuel dans un music-hall. Princesses russes extravagantes, dures Am^ricainesqui courent le monde k la recherche du * pianiste iddal,gentilshommes du Danube, jeunes millionnaires allemandscompUqu^s et provocants, quelque markgraf authentiqueet quelque authentique Adelaide ^cossaise, sans ige,furieusement sentimentale. Tout ce monde se donnaitrendez-vous chez lui, les uns pour se reposer, les autrespour jouir, tous pour fuir les soucis quotidiens en s'aban-donnant enti&rement aux bons soins du maitre. Et Steinparadait, p£rorait, distribuait des conseils, donnait desordres, abusait, amusait infatigablement son monde.

A mi-c6te d'une petite colline dominant le lac de M...tfouvraient en plein soleil les six cents fen&tres duKurhaus. Li, tout dtait calculi pour l'agr&nent d'univoluptueux contort. Tout y £tait neuf, brillant, d'un goiltpeu Sftr mais plaisant. Une Ubert6 entire £tait laiss6eaux allies et venues des hotes du sanatorium. Les pen-sionnaires pouvaient excursionner dans le pays, se rendremfime k Berne et k Interlaken. Les routes £taient sillon-n6es par des couples Stranges et distingu^s qu'escortaientk distance des croquants temes dont les formes hercu-

16ennes faisaient saillie sous le mince veston d'alpaga. Unpare de plusieurs

hectares entourait Finstitut, parsem£ depetites villas luxueuses oil se c£l£braient parfois, sousFoeil impavide des gardes, d'effarantes orgies et des dramesobscurs. Une madiinerie exquise, nicketee, delicate availeu acc£s dans cette arche du vice. Domestiqu^e, peufarouche, souple et muette, elle allait de Fun k Fautre, sepliait, s'adaptait au moindre caprice, caressait Fultimebesoin des sens. Elle rendait la vie et les fonctions sifaciles, si aisles et op^rait avec une telle seduction quebeaucoup de <c malades » ne voulaient plus quitter ces£jour, charm^s qu’ils £taient d'etre stimulus et entretenuspar elle.

Mais derri£re cette fagade brillante, derri&re les glacesddpolies de cette serre chaude ou les surh£rit£s de la vie$’£panouis$aient, humides de bien-etre, derri&re ce d£corartificiel et pimpant, se sentait partout la discipline tra-glque, le dur horaire qui r£git la journ^e des d£traqu£set des fous comme une g£om6trie. Elle pergait dans l'or-donnance flagrante des jardins, dans la disposition sys-t&natique des chambres, dans Fagencement particular desrepas, dans les mille et une distractions offertes sensuelle-ment k Fceil et elle remplissait Fair comme un parfumsubtil et traitre, un parfum d'espionnage. Rien ne pou-vait r&ister k cette ambiance, on en devenait subrepti-cement la proie, cela impregnait la vie, F&me, le cerveau,le coeur et desagr^geait rapidement la volontd la plusendurcie.

Au fond du pare se dressaient les Mtlments rougesd’une ferme anglaise aux apparences d'une dcurie decourse. C’est Ik que dans des boxes trfes stricts et qu’en-tour£s de soins prodigieux les incurables, milliardaires,attendaient lentement de mourir.

Grice k sa situation exceptionnelle de mondain inter-national, le docteur Stein £tait ditenteur de plusieurssecrets cFEtat; et, s’il y avait consenti pour une heure,il aurait pu en dire long sur les 6v£nements tragiques quiont ensanglant6 la cour dAutriche; mais son flot intaris-

*9

sable de paroles ne d£voilait jamais rien, et la glycinequi fleurissait la facade de la Ferme anglaise ne r£v£laitpas non plus que cette ferme agreste £tait aussi prisond’Etat*

Stein ne se doutait pas de l’intrus qu’il avait introduitdans sa maison, ni de mes sombres desseins.

Nos relations furent fix^es dbs le ddbut.

Je devais lui faire mon rapport tous les matins, k quatreheures, alors qu’enti&rement nu il faisait son quart d’heurede gymnastique suddoise k croupetons sur le parquet desa chambre. Puis, je ne le revoyais plus de la journ £e;je filais directement dans mon service surveiller la miseen train de la chaufferie et de la machinerie. A septheures commen^ait la visite des malades, qui duraitjusqu’k treize heures. Un dejeuner succinct xn’^tait alorsservi dans mon appartement. De quinze k dix-sept heures,j'avais libre acc&s k la bibliotheque, install^ dans un despavilions du pare; mon service particulier m’autorisaita d^tenir la cl6 du cabinet des fiches, car j’ai oubli6de dire que j’avais la direction des d^pendances dela Ferme anglaise. Le soir, apr£s une demi&re tourneed'inspection, je pr£parais moi-meme les potions et lescaiman ts.

— Apr&s trois mois aux incurables, je vous attacheraiplus sp&ialement k mon service personnel d’audience,m’avait dit Stein en me cong£diant. II exige £norm £mentde doigt£. Qar sera le meilleur apprentissage pour vous.Dans six mois, je vous nommerai directeur de conscienced’une de mes plus chores pensionnaires. Elle a la phobiedu scrupule, un d61ire moral du contact et ce sera pourvous une belle entree en mature.

Ainsi, j’^tais mon maitre. C’^tait mon plus cher d6sir.Je pouvais continuer mes travaux sur le chimisme patho-g^nique. Je pouvais me documenter sur place, prepararerde longue main le pamphlet que je destinais k la bril-lante soci£t£ et k mes confreres des autres services.

Une ardeur secr&te m’animait, me permettait de sur-monter les d^faillances de ma santd physiologique appau-

vrie par dix annees de surmenage inteliectuel et deprivations k Paris.

Jai d6jk dit que I'activity de la conscience est une hal-lucination cong&iitale. Notre oiigine etant aqueuse, la vieest le rythme perpetual d'une eau tiedie. Nous avons deTeau dans Ie ventre et dans Toreille. Nous percevons lerythme universel dans le pdritoine, qui est notre tympancosmique, un toucher collecdf. Notre premier sens indi-vidual est Toreille qui per^oit les rythmes de notre viepaxticulifcre, individuelle. C’est pourquoi toutes les mala-dies commencent par des troubles auditifs qui sent, commeles edosions de la vie sous-marine, la

cl^ du pass£ et lespr^mices d’un devenir intarissable. Ce n’^tait done pask moi, medetin, de vouloir enrayer pareil dpanouisse-ment. Jenvisageais plut6t la possibility d’accdyrer* demultiplier ces accidents toniques et de r^aliser, par unprodigieux renversement, Taccord parfait d’une nouvelleharmonie. Le futur.

Jaurais voulu ouviir toutes les cages, toutes les mena-geries, toutes les prisons, les hospices de fous, voir lesgrands fauves libres, ytudier le developpement d’une viehumaine inattendue. Et si j’abandonnai par la suite mesplans machiavyiiques de combat et d’arrivisme, si je medetoumai de ma carri&re, si je renvoyai k plus tard lesgrands livres k faire, si je renon$ai deliberement k lagloire que mes premiers travaux me promettaient dyj&,c’est que j’ai rencontre dans mon service de la Fermeanglaise I’individu superbe qui devait me faire assisterk un tel spectacle de revolution et de transformation, anchambardement de toutes les valeurs sociales, et de la vie.

J’ai fait evader un incurable.

Mais ced est toute une histoire, rhistoire d’une amitiy.

sn

c) FICHES ET DOSSIERS

Arriv£ dans la matinee, je passai une par tie de Faprfes-midi k uninstaller dans men appartement qui dtait aupremier dtage, dans la partie centrale de la Fermeanglaise, iin charmant petit appartement de jockey ouplutot d’entraineur. Mon diner me fut servi k dix-huitheures precises, comme je Favals command^; puis je fusme coucher, d£sirant etre en forme pour le lendemain.

Avant de m’endormir, je consultai les notes de serviceet les dossiers d£pos£s k cet effet sur la table de nuit.J’avais dix-sept pensionnaires. Tous incurables. D’apr&sles notes, des fous tout k f3.it classiques, quelconques. Toutce qu’il y a de plus ordinaires. Je m’endormis ddgu. Lelendemain matin je commengai mon service.

J’allai faire part k Stein que j’avais pris connaissancedes notes et des dossiers. Puis je fis un tour du cot£ desmachineries. L’installation en dtait vraiment module.Appareils d’hydro et d’dlectro, attirail de m£canothd-rapie, boules, bocaux, £prouvettes, tuyaux coudds, enverre, en caoutchouc, en cuivre, ressorts d’acier, p6dales£mailldes, manettes blanches, robinets, tout reluisait,

bienastiqud, bien frottd, toYit dtait d’une propretd mdticu-leuse, impitoyable. Aux murs, des becs-de-lance £tag£s enfinite de Pan rutilaient comme un rateller d’armes mena-gantes, et sur les tables et les tablards en cristal gisaient,bien ordonn£es, des armes plus petites, plus secretes, auxformes contourn£es et k ellipse, les bois, les plaques, lesboules, les cl£s des massages anesth£siques. Sur le carre-lage blanc des salies, baignoires, ergomfctres, percolateursapparaissaient comme sur un ^cran, avec cette memegrandeur sauvage et terrible qu’ont les objets au cinema,grandeur d’intensitd, qui est aussi l’^chelle de Part n&gre.

des masques indiens, des fetiches primitifs et qui exprimeI'activit6 latente, Foeuf, la formidable somme d'&iergiepermanente que contient chaque objet inanimd.

Le personnel dtait styl6 en consequence. Le chimisteenfilait ses gants religieusement; dans sa cabine de gutta-percha, reiectricien mettait le moteur en marche; 1’ana-lyse des urines se faisait rituellement; les thermomfctressecouds retombaient k z£ro. Bans toute la maison, Fdquipede jour montait, venait remplacer F^quipe de nuit. Besserviettes dtaient dtatees, des etuis vides de leur contenu.On mettait la de sur Farmoire aux poisons. Une chaises’avangait. Un fauteuil k bascule. Jusqu’k un instrumentde musique qui s’ouvrait lentement. Tout se faisait silen-cieusement, d’aprfes un rythme pr^dtabli, voulu, d’apr&sune discipline sdv&re, stricte, d’apr^s un caporalisme quirdgnait jusque dans les plus infimes details, qui ne laissaitrien k Fimprdvu.

Une police intdrieure, un corps de gardiens entraindset qui ne relevait que de Stein personnellement, assuraitmilitairement le roulement de la joum£e.

A sept heures sonnantes, je commencai ma tournee,accompagne de deux infirmiers et d’une escouade de gar-diens en uniforme qui semblaient aussi bien me sur-veiller moi-meme. Cela ne se passait jamais autrement etc'est le gardien-chef qui ddtenait le trousseau des cles etqui ouvrait la porte des appartements. Je fis connaissancede mes dix-sept malades en passant rapidement de Tunk Fautre. II n'y avait rien de special. D’ailleurs, commeje l’ai dit, cc ceux-ci » ne m’interessaient gu£re. J'allaisdone remonter chez moi, d’assez m^chante humeur, ceservice s’annon^ant comme une ennuyeuse corvee, quandle gardien-chef me fit respectueusement remarquer quej’omettais une visite.

— Comment? fis-je £tonnd. J'ai dix-sept malades et jeles ai tous vus.

—; II y a encore le 1731 dans la ddpendance.

— Le 1731? II ne figure pas sur mes <kats.

— Mais il fait partie de votre service.

Et, k l'appui de son dire, le gardien-chef pointa stir tincarton ^ qu’il me pr^sentait le paragraphe II du servicequotidien : ... faire visiter le 1731 par le medecin de laFerine anglaise.

Le gardien-chef me fit traverser la cour et me fit entrerdans nn pavilion que je n’avais pas encore remarqu£.Dans tin jardin cl6tur£, tin cottage d£licieux, se compo-sant d’un corps de logis et d’un grand hall vidte quipouvait servir de studio. (Test lk qu’habitait le 1731.

J’entre.

Un petit homme d’aspect minable est dans nn coin.Son pantalon est rabattu. Delectation morose. Quelquechose de blanc jaillit de ses doigts et tombe dans nnbocal pos6 entre ses cuisses et oil nage nn poisson ronge.Sa petite affaire terming, il se teve, se rebontonne enme regardant sMeusement. On dirait nn clown. II s’estcamp£, les jambes £cartees, et se balance nn pen, enavant et en arrtere, comme pris d’un teger vertige. (Testnn petit homme noir, maigre, nou6, sec comme nn cepet comme brute par la fiamme qni brille an fond de sesyeux agrandis. Le front est bas. Les orbites profondes.Les cernes rejoignent les plis de la bouche. La jambedroite en £querre, il a le genou ankylote et boite terri-blement. Il est nn peu voftte. Ses mains dandinent anbout de bras longs comme ceux d’un singe.

Et, tout k coup, il se met k parler, sans volubiliteaucune, lentement, pos^ment. Sa voix chaude, grave,d’alto teminin me stup6fie. Jamais encore je n’avaisentendu nn organe avec de tels prolongements, avec nntel fond, de telles coulisses sexuellement ntelancoliques,soubresauts passiomtes, registres profonds de bonheur.Gette voix me semblait &nettre de la conleur tantelle £tait voluptuense

et enftee. Elle me prit. Jteprouvaiimntediatement une sympathie irresistible pour cepetit bonhomme singulier et tragique qui se trainaitdans sa voix chatoyante comme une chenille dans sapeau.

En le quittant, je courns consulter les fiches.

H

MORA VAGINE

Fiche 1731. Moravagine. Professeur de tennis. Entri le12 juin 1894. A fait construire a ses pais le pavilion-annexe de la Ferme anglaise. Signalement : cheveux,notrs; yeux, noirs; front, bos; nez, regulier; visage, allonge;taille, 1 m 48; marques particulieres, ankylose du genoudroit, raccourcissement de 8 cm de la jambe droite. Pour6tat civil et diagnostic consulter le dossier 'secret no aunom de G...y. »

Le dossier secret 110 n'existait pas eti tant que dossier.Une simple feuille de papier bleu portait cette mentionmanuscrite :

1731- G...y. En cas de d6ces, telegraphier a Vambassaded'Autricke.

Je ne pus trouver trace du diagnostic. Probablementqu'il ixavait jamais et6 dtabli.

J'en r6fdrai k Stein.

Stein m'&outa, mais il ne me donna aucune explicationcompMmentaire.

Tout cela ne me disait rien. Ma curiosity dtait dveiltee.Tout ce que je devinais ddrregularites commises dans lecas Moravagine ne faisait qu'aviver la sympathie quej'dprouvais pour ce pauvre bougre. Dor&iavant je luiconsacrai tout mon temps, ndgligeant mes autres maladespour converser de longues heures avec lui. II dtait doux,tr&s calme, tr£$ froid, desabusd et blas6. II ignorait toutde la vie et ne manifestait aucune animosity pour leshommes qui Tavaient fait enfermer, ni pour ceux quiveillaient sur son internement. II etait seul. II avait tou-jours seul, entre quatre murs, derridre des grilles etdes barreaux, avec son orgueil, son mepris, sa grandeur.II savait qu'il dtait grand. II se savait puissant.

Le gardien-chef voyait nos colloques d'un mauvais ceil.H fit des rapports, Stein me convoqua plusieurs fois pourfaire cesser nos relations, me sommant de ne

plus m’oc-cuper de Moravagine. Je n’en tins pas compte. Nous nousdtions lids d'amitid. Moravagine et moi etions inseparables.

Je me devais de le faire evader.

II

VIE DE MORAVAGINEIdiot

d) SON ORIGINE — SON ENFANCE

Voici ce que Moravagine m’a raconty sur son origine etson enfance durant les longues conversations qui pr£c£-dferent son Evasion.

— Je suis le dernier rejeton de la puissante famille desG...y, le seul descendant authentique du dernier roi deHongrie. Le 16 aout 1866, mon p£re fut trouv6 assassin^dans sa baignoire; ma mere, prise de convulsions, accouchaavant terme et mourut, et moi, je vins au monde de troismois en avance sur Fhorloge du chateau qui sonnait jus-tement midi.

» J’ai pass6 les cent premiers jours de ma vie dans unecouveuse surchauff^e, entoury de ces soins prodigieux quim’ont accompagny partout et qui m’ont fait prendre lafemme et la sentimentality en horreur. Plus tard, au cha-teau de Fejervar, k la prison de Pressbourg, ici, dansmon cabanon de Waldensee ce furent des domestiqueset des soldats, des gardes-chiourme, des infirmiers et dessalaries qui m’ont prodiguy les memes soins sans arriverk m’extynuer* C’ytait au nom de l’Empereur, de la Jus-tice, de la Society. On ne pourra done jamais me fiche lapaix et me laisser vivre k ma guise, comme je 1’entends!Si ma liberty gene quelqu’un ou le monde, moi, je m’en

*6

fobs, vous savez, on peut me fusilier, je pr£f£re 9a. D’ail-leuxs, 5a ou autre chose, ou rien, 9a m’est egal. Etre iciou ailleurs, en liberty ou en prison, l’important c’est dese sentir heureux; d’e^terieure, la vie devient interieure,son intensity reste la meme et, vous savez, c’est bizarreoil le bonheur de vivre va parfois se nicher.

» Je vous disais done que je ne sais pas qui s’est occupyde ma prime enfctnce. Des mercenaires. Jrai toujourslivre aux mercenaires. Je n’ai pas souvenance

d’unenounou ou d’une servante pr^f^ree. Tant de gens m’onttenu, tant de mains m’ont tripote. A part un cul, jamaisvisage humain ne s’est penche sur mon berceau. Oui, c’estainsi. Je me vois tr&s bien k trois ans. J’avais une petiterobe rose. J’etais toujours seul. J’aimais beaucoup etreseul. J’aimais beaucoup jouer dans les coins sombres quisentent bon, sous la table, dans les armoires, derri£re lelit. A quatre ans je mettais le feu aux tapis. L’odeurgraisseuse de la laine carbonisee me donnait des convul-sions. C’dtait exquis. Je d^vorais des citrons crus et su^aisdes morceaux de cuir. II y avait aussi l’odeur des vieuxlivres qui me faisait toumer la tete. J’avais un chien.Non, attendez. Ce n’est que beaucoup plus tard qu’unchien devint mon compagnon de jeux. Je me souviensd’avoir longtemps malade et je n’ai jamais oublie legout profond^ment fade du lait k la fleur d’oranger queTon me faisait boire.

» Jadis residence royale, le chateau de Fejervar servait,depuis plusieurs generations dej&, d’exil k ma familledetrdnee. Les immenses salles etaient desertes ainsi queles grands appartements. Seule une nombreuse domes-ticite y paradait encore en culotte courte, en bas blancs,1’habit brode d’aigles bicephales et largement galonndd’or. Toutes les issues du pare etaient n6anmoins occu-pees par de l’infanterie. Hussards et cuirassiers blancsmontaient altemativement la garde au chateau.

» J’ai toujours eu la plus grande admiration pour lesgrands cuirassiers blancs. Quand je passais dans les cor-ridors, les factionnaires au port d’armes faisaient auto-

matiquement demi-tour, avec un coup sec du talongauche qui s’achevait dans un doux murmure des £pe-rons, selon cette coutume en usage k la cour d’Autrichequi present aux soldats de garde dans les appartementspriv£s d’une Altesse de faire face au mur sur son pas-sage. Je restais souvent plus d’une demi-heure devant unde ces rustres d£tourn£s, ^coutant mourir le bruit argen-tin des £perons et le cliquetis de la chainette du sabre;puis je passais au suivant pour voir se r£p£ter le mememouvement. Rien au monde n’aurait pu me faire faireune espifcglerie k 1’un de ces grants impassibles, effray£que j’etais de leur uniformity de la r£guiarit6 de leursrares mouvements saccad£s, cherchant le ressort qui lesfaisait agir comme de lourdes, comme de brillantesmachines. Et e’est lk probablement l’origine de mon amourde la machine. Un jour que je m’6tais sauv£ dans laprairie qui s’6tendait au bout du pare, une prairieimmense,

toujours pleine de soleil et de cricris lumi-neux, ou le ciel etait plus grand, plus bleu qu’ailleurs,oil j’avais toujours rev<§ de vivre, de m’evanouir dans laliberte, de disparaitre k jamais, je crus mourir de saisis-sement et de bonheur quand, le soir, un des soldats quime cherchait, me trouva et me ramena triomphalementdans ses bras. C’est pourquoi tout bruit m^canique demoteur, d’activit£ de machine se lie depuis lors k desimages d’dtendue, de lumiere, de ciel, d’espace, de gran-deur, de liberty et m’^leve et me balance avec une forceprodigieuse.

» Un jour, le palais fut sens dessus dessous. Des ordres£taient donnas k haute voix. La valetaille montait et des-cendait les escaliers. Les fenetres £taient ouvertes, lesgrandes salles a6r£es, les housses glissaient, d^couvrant lesmeubles dor£s. On vint me r^veiller de bonne heure.J’avais six ans. Tout le jour ce fut un va-et-vient devoitures d’apparat. Dans les cours ext£rieure$, des com-mandements brefs retentissaient, les compagnies bien ali-gn£es presentaient les armes au son des fifres et destambours. Puis l’on vint me chercher et je descendis. Le

vestibule £tait rempli de monde, des dames en grandetoilette et des officiers chamarres. Et soudain les trom-pettes d’argent de la garde sonnerent aux champs. Unevoiture venait de s’arreter devant le perron. II en descen-dit un venerable g£n6ral et une petite fille enrubann^e.On me poussa au-devant d’eux, je fis mon compliment kla petite. Elle cachait son visage derri&re un bouquet etje ne voyais que ses yeux remplis de larmes. Je la prispar la main. Le vieux general nous guidait, chevrotantdes choses inintelligibles. Le cortege se forma k la suiteet se dirigea vers la chapelle du chateau. La c6r£moniese d£roula sans que j’y fisse grande attention. Agenouill£ssur le meme coussin, enveloppes dans le meme voile,li£s par les mernes rubans dont les gens d’honneur tenaientle bout, nous nous pretames reciproquement £oi et ser-ment. Au moment de la benediction nuptiale, la petitesouriait en larmes.

» Nous etions unis. La petite princesse Rita etait mafemme.

» Maintenant nous etions debout sous un ciel de rosesblanches. Les t&noins, les invites defilaient devant nous,nous faisaient la reverence. Un peu plus tard, nous

etionsseuls k table devant des monceaux de friandises. Puissurvint le general pour emmener la petite. J’embrassairapidement Rita et, conrnie la voiture demarrait, je mesauvai en pleurant dans Timmense salon des noces, £clair£a giorno et desert. Roule en boule sur le trone ancestral,j'ai passe ma premiere nuit d’insomnie sous le regard dedeux yeux parfumes qui emergeaient d'un bouquet defleurs larmoyantes.

» Cette ceremonie m'avait fait une impression capitale.De solitaire, je devins reveur. Maintenant je parcouraisla maison, traversant les appartements silencieux, rodantaux etages. J'avais toujours des fleurs blanches k la main.Parfois, je me retoumais soudainement, croyant que quel-qu’un me regardait. Deux yeux me suivaient partout.J’etais sous leur charme. Mon cceur battait. J’e$p£raistrouver la petite princesse derriere chaque porte. Je tra-

versais les salles, les galeries sur la pointe des pieds.Autour de moi tout palpltait dans le silence. Les par-quets £taient pav£s de petits cceurs tremblants ou j’osais4 peine faire un pas. Le petit coeur, les yeux de la prin-cesse Rita se r £percutaient partout pour remonter, 41’autre bout des appartements, dans llnfini des glaces.J’avan^ais sur un regard comme sur un pont en filigrane,t£nu, extensible et fragile. Seul le lourd mobilier compa-tissait 4 ma m£!ancolie et, quand il craquait sourdement,cela me remplissait d’effroi. Et quand au fond d’unsombre corridor ou au bas d’un escalier un cuirassier enfaction faisait tout k coup demi-tour, avec un bruitd^perons, cela me transportait au grand jour de la f £te.J’entendais les sonneries des trompettes et le roulementdes tambours. Les salves d’artillerie. Les cloches. Lesorgues jouaient. La caliche de la princesse Rita traver-sal mon ciel comme une fus6e et allait s’abattre avec ungrand bruit de Tautre cot£ de la prairie. Le vieux g£n£ralen tombait la tete en bas, faisait des pirouettes de clown,gesticulait des bras et des jambes, me faisant signe. IIme disait de venir, de venir les rejoindre, que la princessem'attendait, qu’elle £tait 14, dans la prairie. L’air s’em-plissait d’un parfum incamat de trifle. Je voulais pen6-trer dans la prairie. Les sentinelles m’en empechaient.Une mer de feu tombait perpendiculairement sur mavie. Tout tournait. Un moteur vertigineux m’enlevaitdans les airs. Des soleils tigr£s incendiaient les nuages, oilje d^gringolais 4 mon tour avec une grande force.

» C’est la nuit. Une mouche m^tallique m’agace. Jecrie. Des sueurs froides m'inondent. C’est tout. Je m’al-longe comme un yiastique.

» Bientdt, tout ce qui m'avait toujours laissfi indiffe-rent m’exaspera. Intendant, pr£cepteur, maitre d’armes,professeur de langues, valets d’^curie, non, personnen'avait les yeux de Rita. j’aurais voulu les tuer, leurcrever les yeux quand ils me regardaient; surtout ceuxdu majordome, injects, comme ceux d’un eunuque, etceux, ch4tr6s, de la domesticity, qu’une pointe de malice

fourvoie. J’avais souvent des crises de rage, des accfes deviolence qui £pouvantaient mon entourage, J'ordonnaimes journees k ma guise. J’aurais voulu me d^truire. Jeme portals souvent des coups de couteau dans le gras desjambes.

» Le jour arriva enfin ou je revis la tant d£$ir£e Rita.C’£tait Fanniversaire de notre manage. Les cloches nesonnerent pas, ni les tambours quand Rita descendit de.voiture. Elle avait un grand bouquet de fleurs bleues etje remarquai pour la premiere fois ses cheveux boucl^s.Le g£n6ral Faccompagnait. Nous passames cette journ£edans ma chambre, les mains unies et les yeux dans lesyeux. Nous ne proferames pas une parole. Le soir, aumoment du depart et en presence du g£n£ral, je Fem-brassai longuement sur la bouche. Sa bouche avait ungodt de fougkre.

» (Test le lendemain, aprfes ce second depart de Rita,que je d&oupai avec des ciseaux les yeux de tous mesancetres accredits dans la galerie des portraits. J’avaispris ces yeux peints en horreur. Je les avals longuement£tudi£s. Je m’etais penche sur eux. Aucun n’avait cetteprofondeur humide, cette pigmentation vitreuse queFdmotion dilue, ce grain de la pupille grandissante qu’une£tincelle de vie colore, trouble et fait chatoyer; ces yeuxne se mouvaient pas comme au bout de longs pistils, ilsn’avaient pas de doigts pour toucher, ils n’avaient pas deparfum. Je les d<§coupai sans xemords.

» Cast ainsi que j’atteignis ma dixifeme ann£e, voyantRita une fois Fan, le jour de Fanniversaire de notremariage. Le sinistre vieillard inconnu qui dirigeait monEducation s’occupa alors de moi. Je re<jus une lettcem’enjoignant de venir le trouver k Vienne. Je devaisentrer au corps des pages. Je devais quitter Fejervar laveille de la quatrieme visite annuelle de Rita. Je r£solusde fuir. Le matin, je

descendis aux ^curies. II y avait lkles chevaux de Fescadron de service. La diane venait desonner. La relive s’effectuait. Les hommes £taient tous aucorps de garde, en corvee de quartier ou s’occupaieat de

leur toilette k la pompe. J'ouvris les portes des ^curiestoutes grandes. Je d^fis les licous. Puis, apr£s m’etreattach^ sous le ventre de ma jument noire, je mis le feuau foin des rateliers et k la paille des liti&res. Cela flambaet p£tiHa en un clin d’oeil. Aveugles, affoles, les chevauxpartirent ventre k terre. En trois bonds, ma jument s^taitme!6e au troupeau. C'est ainsi que je passai k labarbe des sentinelles. Mais je devais jouer de malheur.Un soldat tira dans la direction des fugitifs. Ma juments’effondra et je roulai dans la poussiere, £cras6 sous lab£te. Quand on me releva, j^tais convert de sang. On metransporta au palais. J'avais le crane fendu, les cotesbroy£es, la jambe cassee. Mais j’etais tout de memecontent, je n’irais pas k Vienne et Rita devait venir.

» Mais Rita ne vint pas.

» Je l’attendis tout le jour avec impatience. J’avais lafi^vre. Je Tappelais. Le soir, j’eus un transport au cer-veau. Je ddirai durant plus de trois semaines. Puis majeune nature reprit le dessus. Je me calmai. J’allais mieux.Au bout de deux mois, j'&ais en pleine convalescence. Jepouvais d6j& me lever. Mais ma jambe droite pendait,inerte. Je ne sais pas, vu la complication de la fracture,si la refection du genou avait <§t<§ jug<§e impossible ou siles m&Lecins ob&rent k des ordres venus de haut lieu quiles empech&rent d’intervenir k temps. Je suis plutot dece dernier avis. Bref, mon genou s’ankylosa. Cette infir-mitd que vous voyez est due k la vengeance du sinistrevieillard de Vienne. G’est ainsi qu’il m’a puni d’avoirdesobd k ses ordres.

» Cette aventure me fit r£fl£chir k ma situation dans lemonde, k ma position sociale, aux amis, aux ennemis queje pouvais avoir, k mes liens de famille, k ma parent^,et, plus sp^cialement, k ce que devaient etre mes rela-tions avec la cour de Vienne. Je ne m’6tais encore jamaispos6 ces questions. Maintenant, je me rendais comptedu myst&re qui m’entourait et de ce qu’il y avaitd’6trange, d’anormal dans mon Education daustr^e. J6taispour ainsi dire s£questr£; mais entre les mains et au pou-

voir de qui? Dfcs que je pus me servir tant soi£ peu demes biquilles j’allai k la biblioth^que etudier mes papiersde famille. C’est Ik que je passai les trois annies sui-vantes oh je ne devais pas revoir Rita, etudiant, dechif-frant des vieux manuscrits, des actes prives, des chartes,aide, pour le latin, par le chapelain du chateau, octo-g£naire g^n^reux et tout devout k ma famille. Je connusainsi Fhistoire de ma maison, ce qu’avait 6t6 sa grandeur,ce que signifiait sa dech^ance actuelle, et je pouvaismesurer, dans toute son dtendue, la faaine irr^ductibleque nous vouaient ceux de Vienne. Je resolus de brouilleren tout et toujours les vues qu’ils pouvaient avoir surmoi, de contrecarrer leurs desseins, de resister k leursordres et d^chapper au pouvoir du vieillard couronnd.J’aurais voulu m’enfuir, quitter le royaume et Fempire,vivre loin de la politique de la double monarchic, dehors,anonyme, meie k la foule, perdu dans un pays inconnu,k Ftoanger.

» Et voici oh intervient Fhistoire du chien que j'allaisvous center tout k Fheure. Un chien fut mon uniquecompagnon durant ces longues ann^es d^tude, un vul-gaire toutou, un pauvre chien berger. Un jour il dtaitvenu dans la biblioth£que et s’etait couche k mes pieds.Quand je m’etais leve, il m’avait suivi; et, plus tard,comme je commensals k retrouver Fusage de ma jambeet k m’habituer k cette affreuse claudication, m’essayantk ne plus me servir que d’une seule canne, il m’accom-pagnait partout, jappant de plaisir au moindre progr£set m’offrant souvent Fappui vigoureux de ses reins. C'estpourquoi je Favais pris en amitie.

» Mais voilh que Rita revint. Un jour elle debarquak Fimproviste. Elle dtait seule. Ces trois ann£es de sepa-ration Favaient grandie. Ce n'^tait plus la petite fille denagu£re, mais une jeune fille svelte, robuste et bien faite.Elle ne fit pas semblant de remarquer mon infirmity,mais s'eianga en courant dans le dedale des corridors.Je la suivis clopin-clopant. Arrivee dans le boudoir quiservait autrefois k ma m^re, elle se laissa choir dans un

fauteuil et £clata en sanglots. Je melai mes Iarmes auxsiennes. Nous passames quelques heures dans les bras Funde Fautre, nous embrassant dans le cou. Puis Rita dtiitmon ytreinte et partit, comme elle tiait venue, au grandgalop.

» Cette courte apparition de Rita m’avait jete dans untrouble Strange. Me comparant k elle, je trouvai quequelque chose en moi avait change. D’abord, ma voixs’etait brisee, elle avait maintenant des sonorit6s basses,humides et de longs sons flutes, elle changeait soudai-nement de registre et de modulation. J’avais beau m’in-garner, je n’arrivais pas k la charier. J’avais la voix deRita. Cette d^couverte me consterna. J'en fis bientot unedeuxieme qui devait etre tragique. J’avais desert^ labiblioth&que. Perch6 k la plus haute fenetre, sur un hauttabouret, je passais des journ^es entieres k regarder dansla direction du soleil couchant par oh Rita avait fui.C’tiait exactement dans la direction de la prairie. Ainsi,mes reves d’enfant nerveux se confirmaient; ils £taientvrais et avaient leur raison d’etre. Je devins excessive-ment attentif k ma vie interieure. Je remarquai pour lapremiere fois le silence dans lequel j’avais toujours 6t6plough. Depuis mon escapade avort^e, on m’avait retirela garde d’honneur pour la remplacer par une compagnied’infanterie slovaque. II n’y avait done plus k heures r<§gu-litres ni trompettes, ni tambours excitants, ni ce fris-soulis inimitable des ^perons qui m’avait toujoursenchant^; mais seulement la voix rauque des hommes detroupe qui montait parfois jusqu’& moi, ou le coup sourdd’une crosse dans un corridor, derrifcre une porte, ou telbruit familier pour rayer, pour £gratigner, comme ayecun diamant, le cristal de mon indolence. A ce choc, toutse mettait alors en branle. Tout devenait voix, articu-lation, incantation, tumescence. Je remarquais le va-et-vientde la time des arbres; les frondaisons du pare s’ou-vraient, se fermaient, -s’agitaient comme des formes volup-tueuses; le del £tait tendu, cambr£ comme une croupe.Je devenais d’une sensibility extreme. Tout m’^tait

musique. Orgie coloree. Seve. Santd. J’dtais heureux. Heu-reux. Je percevais la vie profonde, la ratine chatouil-leuse des sens. Mon sein se gonflait. Je me croyaisfort, tout-puissant. J’dtais jaloux de la nature enti&re.Tout aurait du cdder a mon d£sir, obtir k moncaprice, se courber sous mon souffle. J’ordonnais auxarbres de s’envoler, aux fleurs de monter en Fair,aux prairies et au sous-sol de toumer, de se retoumersur eux-memes. Rivities, remontez votre cours : que touts'en aille vers l’ouest entretenir le brasier du del,devant lequel se dresse Rita comme une colonne deparfum.

» J’avais quinze ans.

» Dans ces minutes d’exaltation, tout ce qui me rap-pelait k la rdalitd m’exasptiait. Je m’en pris ainsi k mapauvre bete de chien qui me courait toujours dans lesjambes. Ses yeux, ses yeux d’animal fidele, tou jours fixdssur les miens, me mettaient hors de moi; je les trouvaisbornes, creux, larmoyants, imbeciles. Tristes et par endessous. Sans joie, sans ivresse. Et ce souffle, ce souffle del’animal, ce souffle saccad£, court, qui dtire les cotes enaccordion, qui trdmousse ridiculement le ventre, quimonte et qui descend, aga$ant comme un exercice depiano, qui ne saute jamais une note, qui ne joue jamaisfaux, qui ne s’oublie jamais! La nuit il remplissait machambre. De gringalet il devenait enorme, boursoufld,grotesque. J'en avais honte. J’en etais froissd. Parfoisaussi j’en avais peur. Il me semblait que c’dtait moi quirespirais ainsi, vil et pauvre, humilie et besogneux. Unjour, je n’y tins plus. J’appelai la sale bSte et lui crevailes yeux, lentement, longuement, savamment. Puis, prisd’une folie subite, j'empoignai une lourde chaise et lalui cassai sur les reins. C’est ainsi que je me suis d^faitde mon unique ami. Comprenez-moi bien. J’dtais forc6de le faire. Tout me faisait mal. L’ouie. Les yeux. Lacolonne vertdbrale. La peau. J’dtais tendu. J’avais peurde devenir fou. Je 1’ai assommd comme un salaud. Et,au fond, je ne sais pas pourquoi. Mais je Lai fait, nom

de Dieu! et le ferais encore, ne serait-ce que pour jouirencore une fois de la trlstesse oil cette affaire me jeta.Tristesse, commotion nerveuse, decharge de toute la sen-sibility. Et maintenant appelez-moi assassin, demiurge ousauvage, k votre choix, je m’en £ous, car la vie est unechose vraiment idiote.

» D’ailleurs, ycoutez-moi bien. J'ai refait le true, lachose, le crime, l’idiotie geniale, le coup de folie, et, cettefois, d’une fagon si ydatante que vous comprendrezpeut-etre pourquoi, vous.

» Les jours, les semaines, les mois passaient. J’entraisdans ma dix-huitieme annee, quand Rita vint habiter undes chateaux des environs. Durant un an, je la vispresque chaque semaine. Elle venait tous les vendredis.Nous passions la joumle dans la salle d’armes que j’affec-tionnais tout particulierement pour sa clart£ et sonabsence de mobilier. Allonges sur un matelas de gymnase,accoud^s, face k face, nous nous regardions dans les yeux.Parfois aussi nous montions au premier ytage, oil Ritafaisait de la musique dans le petit salon carrA Parfoisencore, mais cela tr£s rarement, Rita revetait des robesdemodyes, s’affublait d'anciennes toilettes qu’eMe dyni-chait dans les armoires, et dansait

sur la pelouse, en pleinsoleil. Je voyais ses pieds, ses jambes, ses mains, ses bras.Son visage se colorait. Son cou, son corsage se gonflaient.Et quand elle etait partie, je restais longtemps sous lecharme de 1’avoir tenue souple, chaude, palpitante dans mesbras, au moment de 1’adieu. Mais je n’aimais rien autant quenos longues syances taciturnes de la salle d’armes. Unparfum emanait d’elle — brou de noix et cresson — dontje m’imprygnais silencieusement. Elle n’existait pourainsi dire pas, elle etait comme dissoute, je l’absorbaispar tous mes pores. Je buvais son regard comme un alcool.Et, de temps en temps, je lui passais la main dans lescheveux.

» J’etais le peigne qui aimantait ses longs cheveux. Lecorsage qui lui moulait le torse. Le tulle transparent deses manches. La robe mouvante autour de ses jambes.

J’&ais le petit bas de sole. Le talon qui la portait. Lagorgerette exquise'. La candide houppette de riz. J’&aisenro.u£ comme le sel de ses aisselles. Je me faisais Spongepour rafraichir ses parties moites. Je me faisais trian-gulaire et iod6. Humide et tendre. Puis je me faisaismain pour d£grafer sa ceinture. J’£tais sa chaise, sonmiroir, sa baignoire. Je la possedais toute et de partoutCOmme une vague. J’^tais son lit.

» Je ne sais comment mon regard lui disait tout cela;mais bien souvent je Tai hypnotist, sans le vouloir, sansle savoir.

» J'aurais d£sir6 la voir nue. Je le lui dis un jour. Ellene voulut jamais y consentir. Elle espa^a ses visites.

» Sans elle, privd de sa presence hebdomadaire dontje ne pouvais plus me passer, je devins nerveux, suscep-tible, mdlancolique. Je ne dormais plus. La nuit, desvisions charnelles me talonnaient. Des femmes m’entou-raient, de toutes les couleurs, de toutes les tailles, de tousles &ges, de toutes les 6poques. Elies s’dtageaient devantmoi, rigides comme des tuyaux d’orgue. Elies se ran-geaient en cercle, couchees, renversees, lubriques commedes instruments k cordes. Je les maitrisais toutes, attisantles unes du regard, les autres du geste. Debout, dress6comme un chef d’orchestre,' je battais la mesure k leursdebauches, accelerant, ralentissant leurs transports adlibitum, ou les arretant brusquement

pour les faire recom-mencer mille et mille fois d’a capo, repeter, retravaillerleurs gestes, leurs poses, leurs £bats, ou les faisant partirtoutes k la fois tutti pour les precipiter dans un verti-gineux d£lire. Cette frenesie me tuait. J’^tais bruld,amaigri. Des cernes creusaient mes joues. Je portais surmon visage, ray6 comme une page de musique, traces demon insomnie. L’acnd pointillait ma peau de triolets, bassechiffrde d’une partition inachev^e.

» J^tais tout en chair de poule.

» Je devins honteux, timide, angoiss£. Je ne voulaisplus voir personne. Je ne sortais plus de la salle d’armesoil je me tenais cantonnL Je devins tr£s n^gligd. Je ne

37

me lavais plus. Je ne me d£shabillais plus. Je prenaismSme plaisir aux odeurs Equivoques de ma personne. Jem’urinais voloatiers le long des jambes.

y> G’est alors que je m’epris d’une violente passion pourles objets, les choses inanim^es. Je ne parle pas des objets,ustensiles, meubles d’art dont regorgeait le palais et qui,par un erethisme intellectuel ou sentimental, dvoquent,suggdrent, rappellent une civilisation ancienne, uneepoque passde, une scene de famille ou d’histoire dddorde,et vous* charment, vous seduisent par leurs formescontournees, leurs lignes baroques, leur raffinementd£suet, par tout ce qui les situe, les date, nomme etrev&le curieusement la signature de la mode qui les ima-gina; non, je m’epris exclusivement d’objets inesthdtiques,k peine fagonnds, et bien souvent de matidre brute, demati&re premiere. Je m’entourai des choses les plus hdt£-roclites. Une boite de biscuits en fer-blanc, un ceuf d’au-truche, une machine k coudre, un morceau de quartz,un lingot de plomb, un tuyau de poele. Je passais mesjournees k les manier, k les palper, k les renifter. Je leschangeais de place mille fois par jour. Ils devaient m’amu-ser, me distraire, me faire oublier ces experiences ^motivesdont j’dtais dejk si las.

» Ce me fut une grande le^on.

» Bientot ceuf, tuyau de poele m’excitdrent sexuelle-ment. Le lingot de plomb avait ce grain doux et tiedeau toucher d’une peau de chamois. La machine k coudreetait comme le plan, la coupe transversale d’iine courti-sane, une demonstration mdcanique de la puissance d’uiredanseuse de music-hall. J’aurais voulu fendre comme desIdvres le quartz parfume et boire 1’ultime goutte de

mielprimordial que la vie des origines a ddposd dans ces mole-cules vitreuses, cette goutte qui va et vient comme unceil, comme le globule du niveau d’eau. La boite en fer-blanc etait un sommaire raisonne de la femme.

» Les figures les plus simples, le cercle, le carre, et leurprojection dans l’espace, le cube, la sphere m^mouvaient.parlaient k mes sens comme les symboles grossiers.

linghams rouges et bleus, d’obscures, de barbares, derituelles orgies.

>> Tout me devenait rythme, vie inexplor£e. Je deve-nais fou furieux comme un n&gre. Je ne savais plus ceque je faisais. Je criais, je chantais, je hurlais. Je meroulais par terre. J’executais des danses de zoulou. Je meprosternais devant un bloc de granit que j’avais faitdeposer dans la pi£ce, saisi d’une ^pouvante religieuse.Ce bloc dait vivant comme une foire aux jdhim&res,plein de richesses comme une corne d’abondance. II etaitbruissant comme une ruche et creux comme un coquil-lage ardent. J’y plongeais les mains comme dans un sexeinepuisable. Je me battais avec les murs pour pourfendre,transpercer les visions qui montaient de toutes parts. Jefaussai ainsi ep£es, fleurets, rapi&res et d£molis les meublesk coups de massue. Et quand Rita me faisait demander— elle venait encore de temps k autre, k cheval, nemettant meme pas pied k terre —, j‘avais envie de luifendre la robe.

» Une fois pourtant, c’dait au d£clin de l’6t6, Rita mitpied k terre, vetue de sa longue amazone. Elle se laissafacilement entrainer dans la salle d’armes et s’allongeacomme jadis, en face de moi, par terre. Elle fut parti-culi£rement bonne ce jour-1^, douce, grave et se pretait kmes moindres caprices.

» — Toumeun peu la tete, lui disais-je. Lk. Merd. Ne» bouge plus, je t’en prie. Tu es aussi belle qu'un tuyau» de poele, lisse, arrondxe sur toi-meme, coudee. Ton» corps est comme un oeuf au bord de la mer. Tu es» concentrde comme un sel gemme et transparente comme» du cristal de roche. Tu es un prodigieux dpanouisse-» ment, un tourbillon immobile. L’abime de la lumi&re.» Tu es comme une sonde qui descend k des profondeurs» incalculables. Tu es comme un brin d’herbe grossi mille» fois. »

» J’6tais terrific. J’avais peur. J'aurais voulu la sabrer.Et void quelle se leve. Elle met nonchalamment sesgants? Elle m’annonce son depart? Elle me dit qu elle est

venue pour la dernfere fois? Elle me raconte qu'elle estappefee k Vienne, qu’elle passera l’hiver k la cour, qu’elleest d£jk invitee k des bals, k des fetes, que la saisons’annonce comme tfes brillante... Je ne l'^coute pas. Jen’entends plus rien. Je me pfecipite sur elle. Je la ren-verse. Je 1’Strangle. Elle se d^bat, me z&bre la face kcoups de cravache. Mais je suis*d£jk sur elle. Elle nepent meme pas crier. Je lui ai enfonc£ mon poing gauchedans la bouche. De Tautre main je lui porte un terriblecoup de couteau. Je lui ouvre le ventre. Un flot de sangm'inonde. Je d^chire des intestins.

» Et voici la suite. On m’enferme. Jentre en prison.J’ai dix-huit ans. C^tait en 1884. Je suis enfernfe dans laforteresse de Presbourg. Dix ans plus tard, on me trans-fere secfetement k Waldensee, chez les fous. On renoncedone k tout jamais k s’occuper de moi? Je suis fou. Depuissix ans. »

e) son Evasion

Invasion est d£cid<fe.

Je donnai ma demission, fesolu d'accompagner Mora-vagine partout. J’avais enfin rencontfe le type que j’avaistoujours curieux de connaitre, Qu’&ait k mes yeuxun assassinat de plus ou de moins dans le monde et lad£couverte d’un nouveau petit cadavre de jeune filleimpubere?

Enfin j’allais vivre dans rintimife d'un grand fauvehumain, surveiller, partager, accompagner sa vie. Ytremper. Y prendre part. Devoye, des£quilibr£, certes,mais dans quel sens? Moravagine. Amoral. Hors la loi.Nerveux, impulsif, k vif ou trop d’activife c&r£brale?J’allais pouvoir etudier sur le cru les phenomenes altercfesde l’inconscient et voir par quel minutieux mdcanisme

Factivitd de Finstinct passe pour se transformer, s'ampli-fier, devier au point de se d^naturer.

Tout bouge, tout vit, tout s’agite, tout se chevauche,tout se rejoint. Les abstractions elles-memes sont £che-vel£es^ et en sueur. Rien n’est immobile. On ne peutpas s’isoler. Tout est activite, activity concentree, forme.Toutes les formes de Funivers sont exactement calibr£eset passent toutes par la meme

matrice. II est evident queFos devait s’^vider, le nerf optique se ramifier en deltaet se tendre comme un arbre, Fhomme marcher dans laperpendiculaire. Tel gout de saumure qui nous remontedes entrailles vient de nos plus lointains ancetres poissons,du fond des mers, et tel frisson epileptique de l*£pidermeest aussi ancien que le soleil.

Le go septembre 1901, j’attendais Moravagine k deuxcents metres de Fenceinte du pare, dans un chemin detraverse, sous bois. Quelques jours auparavant j'etais all6loner une automobile de grand tourisme k Colmar. J’avaisremis k Moravagine tout ce dont il avait besoin pours’dvader. II devait sauter le mur k midi sonnant. II 6taitMgerement en retard. Je commencais dejk k m’impa-tienter, quand jintends un grand cri et je vois monanimal accourir un couteau sanglant k la main. Je le faisvivement monter en voiture et nous demarrons. II sepenche k mon oreilie :

— Je Fai eue!

— Quoi, quoi?

— La petite fille qui ramassait du bois mort au pieddu mur.

Ceci fut le commencement d'une randonn^e qui devaitdurer plus de dix ans k travers tous les pays du globe.Moravagine laissait partout un ou plusieurs cadavres femi-nins derriere lui. Souvent par pure fac£tie.

f) NOS IX&GUISEMENTS

It. n’etait pas trois heures quand nous arrivames i Bile.Je pris par le Spalenrain et traversal le Rhin par le pontSaint-Jean. II y avait deux: Anglais dans Fauto. Ainsinous n’attirions pas Fattention. Nous nous engageimesdans le bois des Langen-Erlen et, empruntant le cheminchampetre qui longe le Birsig, nous passames la fronti&reallemande sans etre inquietes. Nous nous arretames iWeil, premier village badois et oil viennent excursionnerle dimanche les bons bourgeois de Bale. Je pris Mora-vagine dans mes bras et le ddposai dans la tonnelle d'uneauberge. Un plaid cachait ses jambes. II s'etait coll£ desfavoris Wanes. C’etait maintenant un vieux rentierinstall^ dans un fauteuil de jonc. Tout en prenant le thd,nous causions en suisse allemand k tres haute voix. Nouspartons k la nuit. Nous abandonnons Fauto dans unfourr6. Le D-Zug de

deux heures quinze ralentit kLeopoldshoeh k cause de la courbe. Nous sautons surle train en marche. Nous en descendons k Fribourg-en-Brisgau. Li, deux bruyants Italiens montent dans le traindes Emigrants, dans un wagon de quatri £me classe. Lelendemain matin, Fexpress de Cologne nous ramfene kWiesbaden, oil nous descendons dans une pension defamille, retiree et tranquille. Moravagine est un diplomatepdruvien impotent qui prend les eaux. Je suis son secre-taire. Nous y restons deux mois sans bouger pour dSrouterles recherches. Les joumaux ne soufflent mot, Faffairesemble £touff£e. Un beau jour, nous allons k Francfort,chez M n, le banquier secret de la famille G....y. Mora-

vagine touche un tr6sor (1). Puis nous filons sur Berlin.

(1) Pour le tr£sor de Moravagine : Cf. Axel de Villiers de l’lsle*Adam. B. C.

g) ARRIVEE A BERLIN

II faisait une chaleur intolerable dans le train. Nousetions tous les deux en bras de chemise. Moravagine etaitdans un etat de violente surexcitation. C’dtait son pre-mier jour de liberte. L’aspect de cette Allemagne indus-trielle le ravissait. Nous traversions la Saxe k toute vitesse.Le train bondissait sur les aiguillages, faisait sonner lesplaques toumantes, s’engouffrait sous les ponts en b£ton,dans les tranches, franchissait les viaducs mdtalliques,traversait diagonalement les immenses gares desertes,d^chirait l’eventail des voies ferrees, montait, descendait,faisait sursauter les bourgades et les villages. Partout desusines, des mines, des forges, des dchafaudages, des pylonesd’acier, des toits de verre, des treuils, des grues k vapeur,d/dnormes reservoirs, des panaches de fumee, de la pous-si^re de charbon, des cables tendus d’un bout k Fautre deFhorizon. La terre gr^sillait, ass<§ch£e, pelee par les mil-liers de foyers allumes dans tous les fours et cette splen-dide journde de fin d’automne ne s’en faisait que plustorride. Moravagine criait de bonheur. II se penchait horsla porti&re, tirait la langue aux chefs de gare en casquetterouge et talons joints sur le seuil de leur bureau, faisaitdes pieds de nez aux aiguilleurs. II voulait se d&habilleret se plonger tout nu dans le vivifiant courant d'airsouleve par It rapide. J’eus toutes les peines du monde kFen empecher. Heureusement que nous ^tions seuls dansnotre

compartiment. Je luttai un instant avec lui et j’ar-rivai k le coucher sur la banquette. II s’endormit. Nousvenions de quitter Magdebourg dont les grosses tours sedressaient, mena^antes, au bout d’une lande d<§serte,cr^pusculaire.

Nous arrivames k Berlin dans la nuit, k onze heuressept, Friedrichstrasse.

A Fhdtel, nous trouv&mes nos bagages reconverts depapillons multicolores. C’6taient des petits carr^s de papierque le portefaix et le cocher avaient colics en cours deroute. IIs portaient tons des adresses de femmes. Morava-gine les collections soigneusement.

h) FORMATION DE SON ESPRIT

Moravagine s’etait fait inscrire k F university de Berlin.On lui avait delivry une carte d’auditeur au nom deHans Fleicher. II suivait assidument les cours que le doc-teur Hugo Rieman professait sur la musique. Retiresdans la banlieue industrielle de Mohabit, ou nous avionsloud une petite maison moderne, nous passames troisaustfcres ann^es d’etudes et de longues lectures. Cela merappelait ma vie d’etudiant solitaire k Paris. Nous sor-tions souvent la nuit nous promener dans les champs. Depauvres touffes d’herbe jaillissaient d’un sable jaunissantet quelques maigres bouquets d’arbres. La lune, tourneecomme un obus, semblait sortir d'une soudaine chemineed'usine comme de la bouche d’un canon. Des li £vres nousfilaient entre les jambes. Moravagine devenait loquace,impressionnd par le silence nocturne, la forme fantomaledes choses et les couples, militaires et filles en cheveux,que nous levions le long des palissades branlantes. II meparlait de sa vie en prison.

— A Presbourg, ma cellule etait tres etroite. Elle mesu-rait six metres de long sur deux de large. Cela ne megenait point, habitu6 que j’etais k mener une vie enclose,sMentaire et quasi de complete immobility. Cela ne merendait pas malheureux. Mais ce qui me fit immensementsouffrir dbs le dybut et k quoi je ne pus jamais m’habi-tuer par la suite, ce furent Fobscurite rygnante et lemanque d’air. Comment vivre k F ombre et loin de la

lumifere qui ouvre et distend les pores et qui vous creusecomme tine caresse!

» Une pauvre petite prise de lumi£re s’ouvrait au rasdu plafond, semblait coinc^e entre les pierres et ne lais-sait filtrer qu’un pale reflet, un tremblotant rayon, fade,anomie, bleui, de la grande lumi&re du dehors. G^taitcomme un glacon avec une goutte d’eau trouble aubout. Et c’est dans cette goutte d’eau que j’ai v£cu dixans, comme un etre au sang froid, comme un protdeaveugle!

» Les nuits seules m’apportaient quelque soulagement.La veilleuse du plafond brulait jusqu’au petit jour. Aforce de la fixer, elle devenait enorme, £clatante, £blouis-sante. Cette damme vacillante m’aveuglait. Je finissais parm’endormir.

» Je vous parle des choses qui m’apportfcrent quelquesoulagement au d£but. II y avait aussi l’eau des water-closets qui bouillonnait k intervalles r£guliers dans lestuyaux. Ce bruit me semblait enorme. II remplissait toutema cellule. II resonnait dans ma tete avec fracas, commeune chute d’eau. Je voyais des montagnes. Je respiraisFair des sapins. Je voyais une branche prise entre deuxpierres qu’un remous faisait aller et venir, alter et venir,aller et venir. Mais, k la longue, je m’habitual k ce degor-gement inattendu des tuyaux. Je restais des heures sans1’entendre. Puis, soudain, je me demandais s’il avait d£j&eu lieu ou s’il allait bientot se produire. Je faisais desefforts insenses pour me rappeler combien de fois celadtait dej& arrive dans la journee. Je comptais sur mesdoigts. Je me tirais les doigts a en faire craquer les pha-langes. Cela devenait une manie. Et le bruit retentissaitcomme je m’y attendais le moins, emportant tout mondchafaudage de comptes et de calculs. Je courais k lacuvette pour controler le fait. Au fond, le trou nausea-bond etait immobile comme un miroir. En me penchantdessus, je I’obscurcissais tout. Je m’etais trompA Lavidange s’£tait faite dans ma tete. Elle n’avait pas eulieu reellement. Je perdais la notion du temps. Tout etait

& recommencer. Un d£sespoir sans borne m’envahissait.

» Je me pris k ne plus rien vouloir entendre. Je mefis volontairement sourd. Sourd, bouch.6, sourd. Je passaismes joum£es sur mon grabat, les jambes ploy £es en chiende fusil, les bras crois^s sur les £paules, les yeux clos, lesoreilles pleines de tire, recroqueville sur tout mon £tre,petit, petit, immobile comme dans le ventre de ma m&re.Alors une forte odeur d’£vier me pingait les narines,

melardai de pointes d’alcali. J’avais le nez verni. Je medressais hagard sur ma couche. J’aurai voulu mourir. Jeme caressais jusqu’au sang, pensant me faire mourird’6puisement. Puis ceia devint une habitude, une manie,un exercice, un jeu, une sorte d’hygiene, un soulage-ment. Je le faisais plusieurs fois par jour, machinale-ment, sans plus y penser, indifferent, froid. Et cela medonna de la resistance, J’tiais maintenant plus solide,plus robuste. J’avais bon appetit. Je commengais k prendrede l’embonpoint.

» C’est ainsi que se pass&rent les dix-huit premiers moisde prison. Je n’ai jamais pense k Rita, ni k sa mort. Jen’ai jamais eu un remords. Cela me laissait parfaitementtranquille.

» Dans cet etat de courage physique, d’equilibre, je memis k prendre du mouvement. J’arpentais ma cellule delong en large. Je voulais en prendre connaissance. Jeposais mes pieds sur chaque dalle, sur chaque fente, minu-tieusement. J’allais d’un mur k l’autre. Je faisais deuxpas en avant, un en arriere. Je m’appliquais k ne pasposer les pieds sur les interstices du pavage. Je sautaisaltemativement une dalle, puis deux. Gr&s pif, gr&s paf,grfes pouf, bon, trop dur, trop mou. Je marchais en lignedroite, en diagonale, en zigzag, en rond. J’allais les piedscrois^s, les pieds tors. Je faisais des grimaces avec mesjambes. J’essayais le grand £cart. Je m’£vertuais k ne plusboiter. Je connaissais la moindre asp6rit6 du sol, lamoindre d£clivit& la moindre usure. Je les reconnaissaisles yeux ferm£s, car il n’y a pas un centimetre carr£ duplancher que je n’ai pi6tin£ mille et mille fois, chaussd.

en bas, pieds mis, ou meme reconnu avec les mains.

» Ce manege fmit par m’assommer. Mon pas in£galr^sonnait sous la voute comme un grelot fun£bre. Deguerre lasse, je passais derechef tout mon temps sur lapaillasse, les yeux fixes aux murs. Les moellons en £taientmal equarris, sans aucun platrage, avec des bavures deciment dans les joints. Bout-k-boutes, ils se cavalaient parcouples, angulaires, irreguliers, innombrables. Ils £taientd’un grain tres serre, tres doux au toucher. J’y collaissouvent ma langue. Ils avaient un petit go&t aciduiy. Ilssentaient bon la pierre, pierre k feu et ardoise, silex etargile, 1’eau et le feu. A force de les regarder, je recon-naissais leurs bonnes grosses faces sans malice.

» Mais, petit k petit, mon acuite se precisa. Je discer-nais des fronts bombes, des joues creuses, des cranessinlstres, des machoires menagantes. J£tudiais

chaquepierre avec anxiete sinon avec terreur. Un reflet de lu-xniere, une ombre les detachait d’une fagon bizarre. Lestrainees de ciment dessinaient des formes etranges. Monattention s’attachait k ces corps peu precises, tachait deles mettre en relief et de delimiter leurs contours, et,par une sorte de perversity, mon esprit s’acharnait k mefaire peur.

» G'en etait fini de mon repos.

» Chaque pierre se mit k tourner, k se trdmousser, kse devisser. Des tetes grima^antes se tendaient vers moi,des gueules ouvertes, des cornes rigides. Des coulees delarves jaillissaient de chaque fente, de chaque trou, desinsectes monstrueux, armes de scies, de mandibules, depinces geantes. Le mur montait, descendait, vibrait,susurrait Et de grandes ombres se balangaient par-devant.Des fresques, des bas-reliefs defilaient devant mes yeux,des scenes de mis£re et de deuil, de torture et de cruci-fixion. Et des ombres se balangaient par-devant commedes corps de pendus. Je chavirais dans mon lit. Je fermaisles yeux, Alors, apres un renaclement d’eau, j'entendaisun bruit d'eperons. Un cuirassier blanc entre dans macellule. II me projette en Fair comme un ballon, me

rattrape, me, balance, jongle avec moi. Et Rita nousregarde. Je suis ravi. Je geins. Je pleure. Je m’entends.J’entends la voix de ma souffrance. Je reconnais ma voix.Je me plains. Je me lamente.

» Pourquoi, ah, pourquoi?

» Le plafond se creuse comme un entonnoir, vertigi-neux maelstrom qui absorbe goulument la nature en d£-route. L’univers retentit comme un gong! Puis tout estdtouffe par la voix formidable du silence. Tout disparait.Je reprends conscience. Petit & petit, la cellule s’agran-dit. Les murs sont repousses. L’enceinte recule. II n’y aplus qu’un peu de chair humaine, d^risoire, qui respiredoucement. Je suis comme dans une tete ou tout parlesilencieusement. Mes co-condamn£s me retracent leur vie,leur detresse et leurs fautes. Je les entends dans leurscellules. Ils prient. Ils tremblent. Ils marchent. Ils vontet viennent k pas feutres au fond d’eux-memes. Je suisle pavilion acoustique de l'univers condense dans maruelle. Le bien et le mal font trembler ma prison, et lasouffrance anonyme, ce mouvement perpetuel en dehorsde toute convention. Je

suis abasourdi par cette langueenorme qui corne k mon oreille, qui m’h&bete et quim’absout.

» Systole, diastole.

» Tout palpite. Ma prison s’evanouit. Les murss’abattent, battent des ailes. La vie m’enl£ve dans les airscomme un gigantesque vautour. A cette hauteur, la terres’arrondit comme une poitrine. On voit k travers sonecorce transparente les veines du sous-sol charrier des pul-sations rouges. De d’autre cote, les fleuves remontent,bleus, comme du sang arteriel et ou £closent des mil-liards et des milliards d’etres. Par au-dessus, comme despoumons noiratres, les mers se gonflent et se d£gonflentalternativement. Les deux yeux des glaciers sont toutproches et roulent lentem^nt leur prunelle. Voici ladouble sphere d’un front, l’ar£te brusque d’un nez, desm£plats rocailleux, des parois perpendiculaires. Je survolele mont d’ore plus chenu que la tete de Charlemagne et

j’atterris sur le bord de Foreille qui s’ouvre tomme uncratere lunaire.

» C'est mon aire.

» Mon territoire de chasse.

» L'entr^e en est presque obstru£e par une protube-rance fameuse qui est un tumulus, le tombeau de Fan-cStre, et oil je m'embusque. Demure, il y a un trou oiltout bruit ext6rieur tombe comrae un pachyderme dansun pi&ge. Seule la musique s’insinue dans l'etroit corridorpour se faire prendre le long des parois du cornet. C'estIk, dans Fobscuritd complete de la caverne, que j’ai captdles plus belles formes du silence.

» Je les ai tenues, elles m’ont passe entre les doigts, jeles ai reconnues au toucher.

» D’abord, les cinq voyelles, farouches, peureuses, delu-rees comme des vigognes; puis, en descendant la spiraledu couloir de plus en plus £troit et plus bas de plafond,les consonnes ddent^es, routes en boule dans une cara-pace d’£cailles et qui dorment, hivernent durant de longsmois; plus loin encore, les consonnes chuintantes et lissescomme des anguilles et qui me mordillaient le bout desdoigts; puis, celles, veules, molles, aveugles, souventbaveuses comme

des vers blancs, que je pin<jais avec lesongles en grattant les fibrilles dune tourbe prdhistorique;et puis, les consonnes creuses, froides, cassantes, corti-qu^es, que je ramassais sur le sable et que je collec-tionnais comme des coquillages; et, tout au fond, k platventre, en me penchant sur une fissure, parmi les racines,je ne sais quel air empoisonn6 venait me fouetter, mepicoter la face, des petits animalcules me couraient surla peau dans les endroits les plus chatouilleux, ils dtaientspiriformes et velus comme la trompe des papillons etavaient des d6tentes brusques, £rai!16es, graillantes.

» II est midi. Le soleil verse de Fhuile bouillante dansForeille du demiurge endormi. Le monde s’ouvre commeun oeuf. II en jaillit une langue ondoyante et conges-tionn^e.

» Non. C’est minuit. La veilleuse m’ext&iue comme une

lampe k arc. Mes oreilles tintent. Ma langue pfele. Je faisdes efforts pour parler. Je crache une dent, la dent dudragon.

» Je ne suis pas de votre race. Je suis du clan mongolqui apporta une v£rit£ monstrueuse : Fauthenticit^ de lavie, la connaissance du rythme, et qui ravagera toujoursvos maisons statiques du temps et de respace, localisesen une s£rie de petites cases. Mon etalon est plus sau-vage que vos engrenages poussifs, son sabot de corne plusdangereux que vos roues de fer. Entourez-moi des centmille baionnettes de la lumtere occidentale, car malbeurk vous si je sors du noir de ma caveme et si je me mets kchasser vos bruits. Que sur mes berges vos pontonniersne reveillent jamais mon tympan endolori, car je feraissiffler sur vous le vent incurve comme un cimeterre. Jesuis impassible comme un tyran. Mes yeux sont deuxtambours. Tremblez si je sors de vos murs comme de latente d’Attila, masque, effroyablement agrandi, revetu dela seule cagoule, comme mes compagnons du bagne kTheure de la promenade, et si avec mes mains d^tran-gleur, mes mains rougies par le froid, je force le ventreaigrelet de votre civilisation!

» Dans le preau de la prison, le ciel nocturne arboremes tatouages. Un incendie ravage la steppe uniformede la nuit, uniforme comme le fond du lac Baikal, uni-forme comme le dos d’une tortue.

» Je m’y mire.

» Uranisme et musique.

» Je suis indifferent.

» Rien ne pouvait plus me tirer de ma quietude etde mon calme. Les amtees s’ecoulerent. J’en etais arrivek ne plus penser k rien. J^tais immobile. On m'apportaitk manger, k boire. On me sortait. On me faisait rentrer.J’&ais absent. Jtetais immobile avec une activite au boutdes doigts, dans le genou, au bas de la colonne vert^-brale ou dans la tete. Je jouissais, mais je ne pensais pas.Mes doigts etaient au loin des saxifrages dans une car-rtere. Mon genou reflechissait de la lumiere, r££ractait des

rayons, faisait sauter des copeaux de soleil comme unegemxxxe. Ma colonne vertebrale etait txavailiee comme unarbre an printemps, avec un bourgeon, une pinule, unchou palmiste au bout. Ma tete comme une etoile demer n’avait qu’un seul orifice qui lui servait de boucheet d’anus. Comme ces zoophytes qu’on touche, je rentraisla vie dans mes profondeurs. Je me digerais moi-meme,dans mon propre estomac. Physiquement, cela m’a toutdess£ch6.

» Un clou etait plants dans le mur de ma cellule, hautdans le mur. A force de le regarder, je finis par le voir.Je l’avais contempt durant dix ans sans le remarquer.Un clou, qu’est-ce qu’un clou? Tordu, rouilie, c’est moifichd entre les pierres. Je n’ai pas de racines. Aussi, quandon vint me chercher pour me transferer k Waldensee, onput m’extraire sans effort, sans souffrance. Je ne laissaisrien deni&re moi qu’un peu de poussiere blanchatre, dixann^es minuscules, un peu de poussiere d’araignee, unsigne imperceptible sur le mur (Ten face, hors la portaedes yeux de mon successeur. »

i) JACK L’iVENTREUR

Moravagine etait desespere. Apres trois ans, il remarquaitque ses etudes ne le menaient k rien. II avait voulu dtu-dier la musique, croyant se rapprocher du rythme ori-ginel et trouver la cie de son etre comme une justificationde vivre.

Telle qu’on la pratique (et surtout telle qu’on Ten-seigne), la musique est en somme une experience de labo-ratoire, la theorie figuree de ce que la technique et lamecanique modernes realisent sur une plus vaste echelle.Les machines les plus compliquees et les symphonies deBeethoven se meuvent d’apres les memes lois, progressent

arithmitiquement, elles sont regies par un besoin desymitrie qui decompose leurs mouvements en une siriede mesures minuscules, infimes, et qui se font pendant. Labasse chiffrie correspond k tel engrenage qui, infinimentripiti, declenche avec le minimum d’effort (d’usure) lemaximum d’esthitique (de force utilisable). Le r6sultaten est la construction d'un monde paradoxal, artifidel,conventionnel, que la raison pent dimonter et remonterk loisir (parallilisme dynamique : un savant physidenviennois ne s’est-il pas donni la peine de tracer toutesles figures giomitriques que projette la Vc Symphonie et,tout recemment, un savantasse anglais n’a-t-il pas traduit,en vibrations colories, les vibrations sonores de cettememe symphonie? Ce parallelisme s’applique k tons les« arts », done k toutes les esthitiques. La trigonomitrienous apprend que Ton peut reduire la Vinus de Milo,par exemple, en une sirie de formules xnathimatiques etque si le marbre du Louvre venait k etre ditruit on pour-rait, avec un peu de patience, le reconstituer k Faide deces memes formules et le reproduire, indiffiremment, unnombre incalculable de fois, tel qu’il est, formes, lignes,volume, grain de la pierre, usure, poids, Emotion esthi-tique compris!) Le rythme originel ninterviendrait que siune machine, sans aucun nouvel apport d’inergie, se met-tait en branle aussitot que construite et produisaititernellement de la force utilisable (cf. le mouvement per-pituel). CTest ainsi que Fi tude serrie d’une partition musi-cale ne nous fera jamais decouvrir cette palpitation ini-tiale qui est le noyau autoginirateur de Fceuvre et quidepend, en sa climaterique, de l’itat giniral de Fauteur,de son hiriditi, de sa physiologie, de la structure de soncerveau, de la rapidite plus ou moins grande de sesreflexes, de son irotisme, etc. II n’y a pas de science deFhomme, Fhomme etant essentiellement porteur d'unrythme. Le rythme ne peut etre figure. Seuls quelquestres rares individus, les « grands ditraquis », peuventen avoir une relation vihimente que leur disorien-tation sexuelle prefigure. Aussi itait-ce bien en vain que

Moravagine s’ing&iiait k trouver tine cause ext&ieure kson malaise de vivre et cherchait-il une demonstrationobjective qui 1’autorisat d’etre ce qu’il £tait. La musique,comme toute science, est tronqu^e. Le professeur HugoRieman s’^tait fait le philologue de chaque note. A 1’aidede l’ltude compare des instruments de musique, ilreconstituait F&ymologie de chaque son, remontantchaque fois jusqu’& leur source vibratoire. Sonority, accen-tuation et timbre etaient toujours modalitfe, accents phy-siques du mouvement et ne r£velaient jamais rien de lastructure interne, de rarticulation inn£e, de l’esprit et dusouffle qui amplifient, jusqu’i la valeur d’une signification,une sonority creuse. Au commencement 6tait le rythmeet le rythme s’est fait chair. Seuls, les symboles les plusgrands, les plus obscurs, et, partant, les plus antiques,les plus authentiques de la religion auraient pu r^pondrek Moravagine et non pas les d£couvertes commences d’ungrammairien de la musique. Mais Moravagine n’^tait nul-lement dou6 religieusement. Atavisme ou orgueil, je nel’ai jamais entendu parler de Dieu. Une seule fois ilpronon^a ce nom qu’il semblait ignorer. C’^tait sur untrottoir, devant une pissoti£re. Moravagine mit le pieddans une immondice. Il palit et me pingant le bras :

— Merde, dit-il, je viens de marcher sur le visage deDieul

Et il tapait du pied pour ne pas en emporter uneparcelle.

Moravagine 6ta.it d6sesp6r£. Il ne pouvait plus lireaucun livre. La science est de l’histoire superstitieusementarrangee au gout du jour. La terminologie savante estsans esprit, sans sel. Ces lourds volumes sont sans ame,pleins de detresse...

Moravagine m’<khappe. Je reste des jours entiers sansle voir. Une sombre rumeur se r£pand alors dans lesquartiers populeux du centre de la ville. Un maniaques’embusque dans les passages obscurs, dans les maisons kdouble issue. Il se pr&ipite sur les femmes, les ^ventreet s’enfuit. Il s’acharne de pr^f^rence sur les jeunes filles

et s’attaque meme anx enfants. II fait des victlmes tousles soirs et va jusque dans les faubourgs ext&ieurs. Berlinest en &noi. La population est terrorist. Les bruits sepr&isent. Les journaux consacrent des colonnes enti&resk r^num^ration des victimes de celui qu’ils appellent« Jack 1’Eventreur ». Ils donnent son

signalement. Sonarrestation est mise k prime. Je reconnais la silhouettequi surgit de ces r^cits. C’est Moravagine. Un soir, jeFinterroge. II m’avoue tout. II est temps d’aller ailleurset de d^penser autrement cette fr£n£sie. Je l’embarquedans un train. Trois jours plus tard nous £tions k Moscou.

j) ARRIVEE EN RUSSIE

Fin septembre 1904.

Moscou est belle comme une sainte napolitaine. Un cielcdruleen reflate, mire, biseaute les mille et mille tours,clochers, campaniles qui se dressent, s’£tirent, se cabrentou, retombant lourdement, s’£vasent, se bulbent commedes stalactites polychromes dans un bouillonnement, unvermicellement de lumkre. Pavees en rondes bosses, lesrues sont pleines du tintamarre des cent mille fiacres quideferlent jour et nuit; Strokes, rectilignes ou cercl£es, elless’insinuent entre les facades rouges, bleues, safran£es,ocrees des maisons pour s’elargir soudainement devant und6me d’or que des bandes de corneilles criardes fouettentcomme une toupie. Tout ronfle, tout crie, Thirsute por-teur d’eau, le grand Tartare marchand de vieux habits.Les boutiques, les chapelles d^gorgent sur les trottoirs.Des petites vieilles vendent des pommes de Crim£e lissescomme des noix de galle. Un gendarme barbu s’appuiesur un grand sabre. On marche partout sur des boguesde ch&taignes et les cupules croustillantes des petits fruitsnoirs du Irene. Une poussifere de crottin gr£sille dansPair comme des paillettes rousses dans 1’eau-de-vie. Sur

les places et dans un grand grincement des roues, lestrams toument autour des pyramides d’ « arbouses »reluisantes qui ne sont fruits des arbousiers, mais pas-tdques ou melons d'eau. Un dcre relent de poisson pourrise ddtache aigu sur un fond mielleux de cuir fauve.Deux jours aprds, il neige. Tout s’efface, tout s'dteint.Tout est assourdi. Les traineaux passent sans bruit. IIneige. II neige de la plume et les toits sont de fumde. Lesmaisons se calfeutrent. Les tours, les dglises s’eclipsent.Les cloches sonnent sous terre, semblent de bois. La foules’agite toute neuve, menue, pressde, rapide. Chaque pas-sant est un joujou k ressort. Le froid est comme un enduitrdsineux. II lubrifie. II vous emplit la bouche de tdrd-benthine. Les poumons sont gras et Ton ressent une faimdnorme. Dans chaque

intdrieur, les tables ploient sous lepoids des victuailles; patds aux choux, parfumds et dords;bouillons au citron, k la crdme aigre; hors-d'oeuvre detoutes les formes, de tous les gouts; poissons fumds;viandes roties; gdlinottes a la confiture aigre-douce:gibiers; fruits; bouteilles d’alcool; pain noir, pain de soldatet la kalatche, cette pure fleur de froment.

La,guerre russo-japonaise tirait a sa fin; les premierscraquements de la rdvolution se faisaient entendre.

Assis chez Philippof, nous vimes, Moravagine et mol,les premidres taches de sang percer la neige. Cela faisaitcomme des paquets de pissenlits tout autour du palaisdu gouvemeur, une grande zone vineuse au centre de laville et oh la neige fondait. Nous assistdmes aussi auxpremidres bagarres, bien loin, dans un quartier ouvxierdont j’ai oublid le nom, derridre le chemin de fer deSmolensk, et des dtudiants blesses furent ramends par lescosaques et la police.

Bientdt, la rdvolution ddatait.

Nous y primes une part tres active. Nous entrames enrelation avec les comitds de Geneve, de Zurich, de Londreset de Paris. Moravagine mit des capitaux dnormes k ladisposition de la caisse centrale du parti S. R. Nous sou-tenions dgalement les anarchistes russes et intemationaux.

Des Imprimeries -clandestines furent insialiees en Pologne,en Lituanie, en Bessarabie. Des ballots de journaux, de bro-chures, des tracts partaient dans toutes les directions etytaient distribues en masse dans les usines, dans les ports,dans les casernes par les petits Juifs du Bund,qui ytaient knotre solde. On y attaquait le vote universel, la liberty lafraternity pour prdner la revolution sociale et la guerre desclasses k outrance. On y d&nontrait scientifiquement lalegality de 1’expropriation individuelle sous toutes sesformes, vol, assassinat, extorsion et la necessity de la ter-reur sociale et yconomique par le sabotage des usines, lepillage des biens publics, la destruction des voies ferryeset de Toutillage des ports. II y avait aussi quelques for-mules pour la fabrication des bombes et des instructionsdytailiyes sur le maniement des machines infemales. Desdepots d’armes furent installes en Finlande. Une propa-gande effrynye fut faite parmi les troupes k Moukden, kKharbine et tout le long du Transsiberien. Des muti-

neries ydat£rent un peu partout, des attentats furentcommis dans toutes les villes de I’immense pays, 1’ima-gination des foules ytait frappye, des graves s’organi-serent dans tous les centres industriels, des pogromes rava-g£rent les citys du sud-ouest. La ryaction s’annoiigait par-tout terrible et impitoyable.

Et la danse commen^a.

Nous fumes des plus chaudes affaires.

Je ne vais pas retracer ici 1’histoire de ce mouvementryvolutionnaire qui dura de 1904 (attentat contre Plehve)k 1908 (dissolution de la §« Douma), ni ynumyrer lenombre incalculable d'assassinats politiques commis, desyditions, de ryvoltes, de troubles et de d&ordres, ni men-tionner les annales sanglantes de la reaction, fusillementspar mitrailleuse, pendaisons en masse, deportations, arres-tations, sequestrations, ni citer vtous les cas de terreur, defolie collective k la cour, dans le peuple, dans la bour-geoisie, ni raconter pourquoi les adeptes les plus ardentsde la pure Maria Splridomwa ou de rheroique lieute-nant Schmitt perdirent de vue leurs ideals revolution-

naires et de renovation sociale pour commettre par bandesdes dtlits de droit commun, ni comment une vivantejeunesse intellectuelle vint renforcer, encadrer la lourdearmte du crime. Ces tvtnements sont encore dans toutesles mtmoires et font dtsormais partie de FHistoire. Si jeparle de quelques episodes tragiques et les dessine k lamanitre de grossieres images, c’est pour bien soulignerrevolution de Moravagine et mitux dire combien il subitFambiance russe.

Cette epoque qui vit chanceler la Sainte Russie et s’af-faisser le trone des tsars, marqua d’une empreinte indt-lebile les cent vingt millions d’habitants de cet immenseempire. Les cas de folie et de suicide etaient quotidiens.Tout etait detraque, les institutions, les traditions defamille, le sentiment de l’honneur. Un ferment de desa-gregation, que Ton prenait pour du mysticisme, travaillaittoutes les couches de la socittt. Des lyctens et deslyctennes de moins de quinze ans s’adonnaient au sani-nisme; les prostitutes se syndiquaient et en tete de leursrevendications figurait le droit au respect humain; dessoldats illettrts se mettaient k philosopher et leurs offi-ciers discutaient les ordres de service. Dans les cam-pagnes, le relachement des mceurs s’accentuait et le vieuxtrone de la

religion avait des pousses inattendues, viru-lentes. Des popes, des moines hysteriques sortaient soudai-nement du peuple pour monter jusqu'& la cour; des vil-lages entiers processionnaient k moitit nus, se flagellant;sur la Volga, des Juifs commettaient des crimes rituels,tgorgeaient, pour Paques, des nouveau-nts orthodoxes.D'ttranges superstitions asiatiques se rtpandaient dans cespopulations si bigarrtes et prenaient corps sous forme depratiques monstrueuses et rtpugnantes. Un homme buvaitdes- menstrues pour s'attacher le coeur dune femme dechambre volage; l'imptratrice s'enduisait les mains decaca de chien pour frictionner le vaste front du princehtritier hydroctphale. Les hommes dtaient pedtrastes, lesfemmes Iesbiennes, tous les couples pratiquaient Famourplatonique. La soif de jouissance ttait inextinguible. Dans

les villes, la facade des maisons 6tB.it crev£e par les portesflamboyantes des bars, des bals, des boites de nuit. Voisi-nant dans les cabinets particuliers et les petits salons desgrands restaurants, k TOurs, chez Palkine, aux lies ou k laMoika, des ministres constelMs de crachats ou des r£volu-tionnaires tondus et des £tudiants k longs cheveux vomis-saient le champagne parmi les debris de vaisselle et lesfemmes viol^es.

La fusillade cr£pitait autour de T^clatement sourd desbombes.

Et Ton se remettait k faire la noce.

Quel champ d'observations et d'exp^riences pour unsavantl Des deux cotes de la barricade, des actes inouisd'hfroisme et de sadisme. Au fond des prisons, dans lescasemates des citadelles, en pleine voie publique, dans unechambre de complot, dans un taudis d'ouvrier, lors desreceptions k Tsarkoi'£-S£lo et aux assises des conseils deguerre, par tout on ne rencontrait que des monstres, desetres humains devils, constern^s, forclos, k vif, au syst£menerveux ext£nu£ : terroristes professionnels, pretres agentsprovocateurs, jeunes nobles sanguinaires, bourreaux inex-p6riment6s et maladroits, officiers de police cruellementchinois et malades de peur, gouverneurs emaci^s par lafi^vre et les insomnies que les responsabilit<§s provoquent,princes aphones de remords, grands-ducs traumatiques. Desfous, des fous, des fous, laches, traitres, Mb6t£s, cruels,soumois, fourbes, d^lateurs, masochistes, assassins. Desfous furieux

irresponsables. Quel tableau clinique et quelchamp d'exp£riences! Et si je ne pus rien en tirer, d£bord6que j'etais par les £venements, Tascendant que Moravagine exer^ait sur moi, la longue suite d'aventures danslaquelle il me jeta, la vie aux mille p6rip£ties danslaquelleil nTentraina, la vie qu'il me faisait mener, la vie active.Taction directe* Taction directe qui ne vaut rien pour'unintellectuel, je ne me d^partis toutefois jamais de monsang-froid scientifique ni de ma curiosite attentive. D'ail-leurs, comme je m'dtais enti&rement vou6 k Moravagine,son seul spectacle nTa suffi.

ft). MASCHA

Moravagine avait d&]k sacrifie la plus grosse partie ae safortune au mouvement rdvolutionnaire. Le .peu d'argentque nous pouvions encore nous procurer etait engloutipar les besoins pressants du parti. Nous etions tan tot kVarsovie, tant6t k Lodz, k Bfeliostock, Kiev ou Odessa.Nous logions chez des partisans devours qui habitaientpresque toujours le ghetto de ces villes. On travaillait auhasard dans des chantiers et des usines ou, quand les sub-sides n'arrivaient pas de l'etranger, on volait des marchan-dises sur le port ou dans les entrepots des gares. Apres unattentat, nous disparaissions gen^ralement k la campagne.Des maitres d'ecole de village nous hebergeaient durantdes mois et nous adressaient k de vieux ouvriers, contre-maitres et chefs d'equipe, qui nous employaient quelquetemps dans les mines de TOural ou les centres m&allur-giques du bassin du Don. Moravagine eprouvajt unegrande volupte k plonger enfin dans le gouffre le plusanonyme de la misSre humaine. Rien ne le rebutait, rienne lui r £pugnait, ni la promiscuity epuisante des pauvresgens qui nous recevaient, ni la salet£ croupissante desouvriers et des paysans, ni, dans les villes, les mets nausea-bonds que de xniserables Juifs nous presentaient k table,ni le sans-gene envahissant en usage dans les milieuxrevolutionnaires. Je n'ai jamais pu me faire aux moeurscommunistes des etudiants et des intellectuels russes, etquand Moravagine me voyait broncher devant un vieuxhareng saur et une assiette de kascha ou tiquer quand uncamarade empruntait mon linge ou enfilait mes pantalons,il edatait de rire et s'amusait enormement. Lui etait kTaise partout et je ne 1'ai jamais vu aussi gai, bavard,insouciant qu'k cette epoque. II passait pour etre le fameux

terroriste Simbirsky, Samuel Simbirsky, le narodnowoljie,1’assassin d’Alexandre II, £chappe de Sakhaline,^ et sonprestige etait partout enorme. C’est Mascha Ouptschackqui avait eu I’id^e de ce subterfuge quand le veritableSamuel Simbirsky etait mort, dans une mansarde, impassedu Maine, k Paris, mort de tuberculose osseuse.

Mascha nous accompagnait dans tons nos deplacements.Moravagine en etait tres epris et cette liaison, qui, commeon le verra, prit une tournure bizarre, eut par la suite ungrand retentissement sur ses idees.

Mascha Ouptschack etait une Juive lituanienne. C’&aitune grande femme k la poitrine opulente et au ventre etau posterieur plutot encombrants. De ce grand corps plan-tureux jaillissait un cou long, flexible et suave, qui portaitune tete minuscule, decharnee, aux traits tires, k la bouchesouffreteuse, au front de reve. Les cheveux cr£pus, cettetete ressemblait beaucoup k celle, enfarinee, d’un po&teromantique, k celle de Novalis. Ses grands yeux Axesetaient d’un bleu pale, d’un bleu froid, d’un bleu email.Mascha etait excessivement myope. Elle pouvait avoir detrente-cinq k trente-huit ans. Elle avait fait de solidesetudes en Allemagne, de solides etudes de math&natiques,et etait meme 1’auteur d’un livre sur le mouvement perpd-tuel. C’etait une femme cruelle, logique, froide, jamais kcourt d'iddes, d’une invention et d’une perversion sata-niques quand il s’agissait de xnonter une nouvelle affaire,d’ex^cuter un attentat ou d’eventer les traquenards de lapolice. C’est elle qui pr£parait nos plans jusque dans leursmoindres details, et tout y etait pr£vu, minute par minute,chronom£trd. Chacun de nous savait exactement ce qu’ilavait k faire, seconde par seconde, occuper telle place,prendre telle position, faire tel geste, se baisser, courir, un,deux, trois, quatre, sauter avec la bombe, se tirer un coupde revolver dans la bouche ou decamper; et les faits et les£v£nements se d£roulaient selon ses deductions, venaients’enchainer, se ranger comme elle 1’avait dit, pleine deprescience et de realisme. Elle nous a souvent etonnes parl’audace de ses conceptions et I’exposd clair et raisonne

qu’elle en faisait Elle ttm.it de la tragedienne et de lapythonisse. Elle avait Tart infaillible de choisir, dans l’uni-versalitd des informations qui nous parvenaient, le detailtypique, vrai, sur, humain dont il faut toujours tenircompte pour r£ussir. Dans Taction, sur le terrain, elle etaitintrlpide. Mais en amour, elle etait sentimentale et bete,et Moravagine la faisait souvent enrager.

Nous avions rencontre Mascha k Varsovie, alors qu’elledirigeait notre principale imprimerie clandestine. C’estelle qui r^digeait nos proclamations, ces manifestes et cestracts qui eurent une si grosse influence sur la masse etqui d^clench&rent tant de graves et caus&rent tant deravages. Elle avait le genie de la harangue, et personnene savait mieux qu’elle faire appel aux bas instincts dela foule. L’emprise de sa parole enflammee 6tait irrefra-gable. Elle groupait les faits succinctement, les edairait,les mettait en relief comme il lui plaisait et en tirait subi-tement des conclusions qui donnaient par leur logiquesimple et serree. Elle savait remuer le fanatisme dupeuple en £num£rant combien de victimes £taient tomb^es1&, Ik et 1&, pour telle ou telle idee, en rem&norant ceuxqui etaient morts sur les barricades tel jour, k tel endroit,en nommant tous ceux qui preferaient pourrir au fond descachots plutot que de renoncer aux justes revendicationsde la classe ouvriere. Puis elle rappelait aux gens les millepetites chicanes que chacun d’eux avait du supporter dela part des patrons, des fabricants ou des propriataires;elle se faisait alors insinuante et mechante comme unecommere, et c’est surtout le souvenir de ces mille tracas-series mesquines qui mettait le prol&aire en rage et lefaisait adherer au mouvement.

Dans Tintimite, aux cot6s de Moravagine, c etait unetout autre personne. Elle devenait vulgaire, larmoyante,sensuelle et lubrique, et Mpravagine la tourmentait beau-coup.

Mascha et Moravagine formaient un couple paradoxal.Elle, forte, bien en chair, entreprenante, aux alluresmasculines, une virago gaillarde, n'eussent 6t6 cette ligne

brisee du cou, cette petite tete d’oiseau, ces yeux fixes,cette pileur, cette bouche inquidtante, dechirde, cettebouche de goule; lui, minuscule, ch£ti£, ba'ncal, prdmatu-rdment vieilli, terne, efface, au visage ossifid, aux manidresdolentes, et qu’un rire dclatant venait tout k coup secouer,un lire ddmoniaque qui le faisait tituber. Je comprenaistrds bien qu’un instinct maternel devid avait poussd Mas-cha et lui avait fait adopter ce gringalet de Moravagine,le lui faisant soigner, dorloter, serrer dans ses bras^dtreindre de toutes ses forces; mais je n’arrivais pas

kcomprendre comment Moravagine se laissait faire, lui quiavait toujours ddtestd la femme, ni k m’expliquer le pour-quoi de ces revokes subites oix je le voyais bondir, 1’insul-ter, Thumilier, la bafouer, la battre souvent. Je croyaisqu’il agissait par simple cruautd et, beaucoup plus tard,lorsque Mascha voulut avoir un enfant, je compris quei’amour est une intoxication grave, un vice, un vice queTon veut faire partager, et que si l’un des comparses estdpris, 1’autre n’est souvent que complice, ou victime, oupossedd. Et Moravagine dtait possdde. - I/amour est masochiste. Ces cris, ces plaintes, ces doucesalarmes, cet dtat d’angoisse des amants, cet dtat d’attente,cette souffrance latente, sous-entendue, k peine exprimee,ces mille inquietudes au sujet de l’absence de 1’etre aimd,cette fuite du temps, ces susceptibilites, ces sautes d’hu-meur, ces revasseries, ces enfantillages, cette torture mo-rale ou la vanite et l’amour-propre sont en jeu, 1’hon-neur, 1’dducation, la pudeur, ces hauts et ces bas du tonusnerveux, ces hearts de l’imagination, ce fdtichisme, cetteprecision cruelle des sens qui fouaillent et qui fouillent,cette chute, cette prostration, cette abdication, cet avilis-sement, cette perte et cette reprise perpetuelle de la per-sonnalitd, ces bdgaiements, ces mots, ces phrases, cetemploi du diminutif, cette familiarity ces hesitationsdans les attouchements, ce tremblement dpileptique, cesrechutes successives et multiplides, cette passion de plus enplus trouble, orageuse et dont les ravages vont progres-sant, jusqu’& la complete inhibition, la complete annihi-

lationt de Tame, ju$qu’& Fatonie des sens, jusqu’i F6puise-ment de la moelle, au vide du cerveau, jusqu'& las£cheresse du coeur, ce besoin d’aneantissement, de destruc-tion, de mutilation, ce besoin diffusion, d’adoration, demysticisme, cet inassouvissement qui a recours k Fhyperirri-tabilit£ des muqueuses, aux errances du gout, aux d£sordresvaso-moteurs ou peripheriques et qui fait appel k la jalou-sie et k la vengeance, aux crimes, aux mensonges, aux tra-hisons, cette idolatrie, cette xnelancolie incurable, cetteapathie, cette profonde misere morale, ce doute d^finitifet navrant, ce desespoir, tous ces stigmates ne sont-ilspoint les symptomes memes de Famour d’apres lesquelson peut diagnostiquer, puis tracer d’une main sdre letableau clinique du masochisme?

Mulier tota in utero, disait Paracelse; c’est pourquoitoutes les femmes sont masochistes. L’amour, chez elles,commence par la crevaison d’une membrane

pour aboutirau d£chirement entier de Fetre au moment de Faccouche-ment. Toute leur vie n’est que souffrance; mensuelle-ment elles en sont ensanglantees. La femme est sous lesigne de la lune, ce reflet, cet astre mort, et c’est pourquoiplus la femme enfante, plus elle engendre la mort. Plu-tdt que de la generation, la mere est le symbole de ladestruction, et quelle est celle qui ne pr^fdrerait tuer etddvorer ses enfants, si elle 6tait stire par Ik de s’attacher lemale, de le garder, de s’en compenetrer, de Fabsorber paren bas, de le digerer, de le faire macerer en elle, r^duit kF£tat de foetus et de le porter ainsi toute sa vie dans sonsein? Car c’est k <:a qu’aboutit cette immense machineriede Famour, k Fabsorption, k la resorption du male.

L’amour n’a pas d’autre but, et comine Famour est leseul mobile de la nature, Funique loi de Funivers est lemasochisme. Destruction, neant, que cet ecoulement inta-rissable des &tres; soufFrances, cruaut£s inutiles que cettediversity des formes, cette adaptation lente, p6nible, illo-gique, absurde de Involution des etres. Un etre vivant nes’adapte jamais a son milieu ou alors, en s’adaptant, ilmeurt. La lutte pour la vie est la lutte pour la non-adap-

tation. Vivre c’est etre different. G’est pourquoi toutes lesgrandes especes v^gdtales et zoologiques sont monstrueuses.Et il en est de m£me au moral. L’homme et la femme nesont pas faits pour s’entendre, s’aimer, se fondre et seconfondre. Au contraire, ils se detestent et s’entre-de-chirent; et si, dans cette lutte qui a nora 1’amour, la femmepasse pour etre l’^ternelle victime, en r£alite c’est I’hommequ’on tue et qu’on retue. Car le male c’est 1’ennemi, unennemi maladroit, gauche, par trop specialise. La femmeest toute puissante, elle est mieux assise dans la vie, elle aplusieurs centres erotogenes, elle sait done mieux souffrir,elle a plus de resistance, sa libido lui donne du poids, elleest la plus forte. L’homme est son esclave, il se rend, sevautre k ses pieds, abdique passivement. Il subit. La femmeest masochiste. Le seul principe de vie est le masochisme etle masochisme est un principe de mort. C’est pourquoil’existence est idiote, imbecile, vaine, n’a aucune raisond’etre et que la vie est inutile.

La femme est malefique. L’histoire des civilisations nousmontre les moyens mis en oeuvre par les hommes pour sed^fendre contre Tavachissement et 1’effemination. Arts,religions, doctrines, lois, immortality ne sont que desarmes inventees par les males pour resister au prestigeuniversel de la femme. Helas! cette vaine tentative est etsera toujours sans resultat aucun, car la femme

triomphede toutes les abstractions.

Au cours des ages, et avec plus ou moms de retard, onvoit toutes les civilisations p£riditer, disparaitre, s’enfon-cer, s’abimer en rendant hommage k la femme. Rares sontles formes de societ^s qui ont pu resister k cet entraine-ment durant un certain nombre de si&cles, ainsi que lecollege contemplatif des brahmanes ou la communaut6categorique des Azteques; les autres, comme celles des Chi-nois, n’ont pu qu’inventer des modes compliqu^s de mas-turbation et de prteres pour calmer la fr<§nesie feminine,ou, comme les chr^tiennes et les bouddhiques, ont enrecours k la castration, aux penitences corporelles, auxjeftnes, aux cloitres, k 1’introspection, k Fanalyse psycho-

logique pour donner un nouveau d£rivati£ k Fhomme.Aucune civilisation n’a jamais echappe a Fapologetique de4a femme, k part quelques rares soci£tds de jeunes malesguerriers et ardents, dont Fapotheose et le declin ont iteaussi rapides que brefs, telles que les civilisations p£d6-rastiques des Ninivites et des Babyloniens, plutot consom-matrices que cr&itrices, qui ne connaissaient nul frein klour activity fievreuse, nulle limite k leur appetit 6norme,nulle borne k Ieurs besoins, et qui se sont pour ainsi dired£vor£es elles-memes en disparaissant sans laiser de traces,ainsi que meurent toutes les civilisations parasitaires enentrainant tout un monde derriere elles. II n’y a pas unhomme sur dix millions qui echappe k cette hantise de lafemme et qui, en Fassassinant, lui porterait un coup direct;et Fassassinat est encore le seul moyen efficace que centmilliards de generations de males et mille et mille sieclesde civilisation humaine ont trouve pour ne pas subir Fem-pire de la femme. C'est dire que la nature ne connait pasle sadisme et que la grande loi de Funivers, creation etdestruction, est le masochisme.

Mascha etait masochiste, et, en tant que Juive, elleF£tait doublement; car y a-t-il eu un peuple au mondeplus profondement masochiste qulsrael? Israel s’etaitdonnd un Dieu d'orgueil, k seule fin de Ie bafouer. Israelavait acceptd une loi rigide, a seule fin de la transgresser.Et toute Fhistoire d’Israel est Fhistoire de cet outrage etde cette transgression. On voit le peuple 61u trahir etvendre son dieu, puis marchander la loi. Et Fon entendles menaces et les maledictions tomber du ciel. Les coupspleuvent. Les calamity s’abattent. Israel souffre,

pleure,g&nit, se plaint en exil et se lamente en captivity. Oh,quel amour! la main du Seigneur s'appesantit sur lui etFecrase. Israel se contorsionne, Israel verse des larmes desang, Mais Israel jouit de sa bassesse et se delecte de sonavilissement. Quelle volupte et quel orgueil! Etre lepeuple maudit, gtre le peuple frappe jusque dans sa der-ni&re generation, etre le peuple disperse par les vergesmemes du Seigneur-Dieu, et avoir le droit de se plaindre.

65

de se plaindre k haute voix, de chercher chicane et decrier son infamie, et avoir la mission de souffrir, d'adorerson mal, de le cultiver et de contaminer secr^tement lespeuples Strangers. Cette perversity et ce raffinement detoute une nation expliquent la grande diffusion des Juifset leur etrange fortune dans le monde, bien que leuraction soit partout delet£re. Les Juifs seuls ont atteint cetextreme dyclassement social auquel tendent aujourd'huitoutes les sociytds civilisyes et qui n'est que le ddveloppe-ment logique des principes masochistes de leur vie mo-rale. Tout le mouvement ryvolutionnaire moderne estentre les mains des Juifs, c'est un mouvement masochistejuif, un mouvement desespyre, sans autre issue que la des-truction et la mort : car telle est la loi du Dieu de Ven-geance, du Dieu de Courroux, de jyhovah le Masochiste.

Ces donnyes masochistes, que je dois en grande partiek Mascha, me faisaient voir sous un jour tout nouveau lemilieu terroriste russe dans lequel il m'ytait donny devivre. Comment mieux prouver la profonde symitisationdu monde slave que par la composition de notre parti,son action, son developpement rapide, sa popularity gran-dissante, son succ£s. Le fait meme qu'une aussi mince poi-gnee d'hommes put non seulement exister en combattant,mais encore dyclencher des sympathies et attirer la fouleau point de pouvoir compter sur une rentrde ryguli£re decapitaux, laissait place aux plus vastes espoirs, et d£s cemoment, nous envisagions dej& la revolution mondiale etle chambardement de toutes les nations occidentales dontle mdtissage est aussi miserable qu'en Russie. Mascha dres-sait des statistiques sur la density des communautys juivesk rytranger et Moravagine parlait de constituer une puis-sante compagnie d'dinigration juive, placde sous la direc-tion de nos plus adroits agents de prppagande. Au seinmeme du parti, sur 775 terroristes professionnels, 74dtaient Juifs, les autres, des nationaux appartenant auxpetits peuples enclaves dans i'immense empire russe. Let-tons, Finlandais, Lituaniens, Polonais, Gdorgiens, quiprenaient part au mouvement pour dyfendre des intyrfits

de politique locale on hater la liberation de leurs compa-triotes opprim£s. Chez les femmes, la proportion dtaitinverse. Sur 950 camarades, les deux tiers dtaient Russesou Polonaises et k peine un tiers Juives. Le Comite cen-tral executif etait exclusivement compose de Juifs, k partMoravagine et un Russe, W. Ropschine, le casse-cou, leveinard, le chef, le specialiste qui avait taylorise notreorganisation de combat.

La revolution battait son plein. Des adeptes, de plus enplus nombreux et appartenant k toutes les classes sodales,nous venaient de tons les coins du pays, dont beaucoupde trbs jeunes filles de la haute societe que tourmentait lasoif du martyre. La plupart nous servaient d’agents indi-cateurs ou provocateurs. Cela etait d’un tr£s grand avan-tage. Nous avions ainsi des renseignements de toutepremiere source et etions rapidement avertis des qu’il se pas-sait quel'que chose quelque part. Pour profiter du moindreevenement, du moindre mecontentement populaire, d’unegreve, dun incident local, d’une bagarre dans un mar-che, d’une rencontre entre Armeniens et Tartares, nousnous rendions immediatement sur place pour intervenir,aigrir les choses, exciter les esprits, provoquer les deuxpartis, porter la arise k son point culminant, la faire d£g£-nerer en troubles et en massacres, dresser les homines enface de l’inexorable, leur mettre les armes k la main, semerla panique dans la population en r^pandant des fauxbruits, en allumant des incendies, en troublant la vie <§co-nomique d’une contr£e, en coupant les vivres d’une re-gion, et profiter de l’£meute pour faire £dater desbombes, d&n6nager une banque, vider un tr£sor publicou ex< £cuter un haut fonctionnaire, gouvemeur ou g6nd-ral figurant sur nos listes noires et que nous faisions tom-ber dans notre pi£ge en chahutant toute une ville.

Aussi £tions-nous en continued d^placements et Mos-cou, Cronstadt, Twer, Sebastopol, Saint-P&ersbourg, Ufa,Ekatirinoslaw, Lugowsk, Rostoff, Tiflis, Bakou re^urenttour k tour notre visite, furent terrorises, boulevers^es, enpartie d^truites, copieusement endrfuiltees.

Notre etat d’esprit etait effrayant et notre vie dpouvan-table. Nous etions pistes, nous etions traquds. Notre signa-lement etait tire k cent mille exemplaires et affiche par-tout. Nos tetes etaient k prix. Nous avions la police detoutes les Russies k nos trousses; un monde d’espions, demouchards, de traitres, de faux

fr^res, une m\6e de detec-tives nous harcelaient. Comme Fetat de si£ge avait 6t £declare dans tout le territoire de Fempire, nous avionsFannie contre nous, des millions d’hommes. Nous devionsnous defendre envers et contre tous et nous mefier de cha-cun en particulier. Nous Etions perp^tuellement sur le qui-vive. Offensive et defensive, il nous fallait chaque fois toutimproviser et creer de toutes pieces des moyens d’action,constituer des arsenaux et des depots d’armes secrets, fairefonctionner des imprimeries clandestines et des officines defaux monnayeurs, outiller des laboratoires, grouper lesbonnes volontes, faire agir les hommes decides, leur pro-curer des moyens de subsistance, un alibi, des refuges, unecachette, les munir de faux papiers, les caser k l’etranger,les mettre au vert, les retaper, les faire disparaitre, et cetteaction, sur une aussi vaste £chelle, qui presuppose des mil-liers de fonctionnaires, des bureaux, des archives distribu^sdans Fensemble du pays, avec une centrale, un siege socialconnu et des succursales officielles k l’etranger, se d£rou-lait occultement, k Finsu des pouvoirs publics, sans quenous puissions jamais paraitre, nous decouvrir, agir ouver-tement. Le moindre de nos gestes devait etre entour£ demyst^re et de mille precautions, pour que Fon ne putjamais, meme de deduction en deduction, remonter jus-qu’k nous et nous capter. S’imagine-t-on bien ce que celarepresente d’energie, de sang-froid et de force de volont6,d’assurance et d’entrainement pour ne jamais faiblir, ni sedecourager, malgre les insucces sans nombre, les deboires,les risques quotidiennement courus, les fatigues ecrasantes,les innombrables trahisons, le surmenage de tous les in-stants? Car nous nous depensions sans compter et il estincroyable que physiquement nous ayons pu resister, tenirbon; nous n’avions meme pas une chambre oh coucher

deux nuits de suite au meme endroit, et non seulemen't'il nous fallait constamment changer de residence, d’etatcivil et de papiers, mais aussi se faire chaque jour unenouvelle tete, une nouvelle allure, une nouvelle person-ality, troquer de nom, d’habitudes, de langage et demceurs. Je vous jure que les dix-neuf membres du Comitecentral ex^cutif ytaient des fameux lascars, des rudesmeneurs d’hommes et qui savaient payer de leur personne.Non, notre vie n’avait plus rien d’humain et quoi d’yton-nant qu’il y eut tant de defaillances autour de nous etmeme parmi nos plus chers camarades?

La troisi^me ann^e venait de s^couler et la reaction,qui k un certain moment

avait £t£ dbranl^e j usque dansses fondations, semblait se ressaisir et triompher peu k peu.Notre action devint desesp£r£e. Notre isolement complet.Les partis mod^res, qui nous avaient donn6 leur sympathie,leur appui moral et qui dans bien des cas ytaient de com-plicity avec nous, nous abandonn£rent et commenc £rentune ardente campagne de dynigrement qui entraina tousles Msitants, les couards et la masse fiottante de la petitebourgeoisie dont les oboles ryguli£res nous dtaient indis-pensables. On nous coupait les vivres. C^tait pour nousune question de vie ou de mort. Nous fumes forces dechanger de tactique pour faire rentrer des capitaux et com-men^ames alors une s^rie ^expropriations sur grandeydielle. Les lib^raux et les partis intellectuels se s^par^rentalors ouvertement de nous, nous accusant de brigandage etde vol k main arm£e. II est vrai que cette politique, dontle mobile immydiat ytait de se procurer de Targcnt, cenerf de la guerre, fit flancher la discipline du parti etouvrit la porte aux dissidences. Les thyoriciens, les dog-matiques discutaient, critiquaient notre conception de poli-tique ryelle. Ils condamnaient nos expyditions, lygalesquand nous nous attaquions k la seule tresorerie de l’Etat,iliygales des que nous touchions au capital privy; les idya-listes et les sentimentaux ne voyaient que de trop loin-tains rapports entre ces reprises de numeraire et les butset les purs prindpes ryvolutionnaires; certains membres

du parti, voire des chefs d’exp£dition, refusaient d’y par-ticiper ou ne les conduisaient que mollement; d’autres,par contre, y prenaient gout, empochaient des tas d’argent,puis se livraient k la d^bauche et ne reparaissaient jamaisplus parmi nous; des tetes creuses s'abouch&rent avec descriminels de droit commun, constitu&rent des bandes depillards et de hooligans. II ne se commettait plus un crimeen Russie qui ne nous fut impute et cela nous fit la plusmauvaise des publicites. D’ailleurs, tout le monde commen-$ait k etre fatigu£ de cette action directe dont on ne voyaitpas Tissue et qui, au contraire, loin de s’apaiser, devenaitplus intense que jamais et prenait aujourd’hui sa formela plus aigue. II y eut des quantity de defections. Nousne pouvions pas justifier nos actes de plus en plus t£m<§-raires, ni discuter publiquement la legitimite de nos expe-ditions de plus en plus fr£quentes. Nous n’en avions ni legout, ni le loisir. Nous etions taionn<§s, serres de pres, etdes tas de gens, plus ou moins compromis dans nos affaires,tdchaient de se disculper et de rentrer en grace auprfes dugouvemement en nous trahissant, en nous vendant, enfaisant Timpossible pour nous faire prendre. Jamais nousne Mines aussi pr&s de notre perte, et les plus acharn^s £taient ceux des ndtres qui toumaient carr&nent casaqueet qui allaient s’enr

£gimenter dans les rangs de nos enne-mis et menaient la police sur des pistes sdrieuses et toutesfraiches. Les prisons etaient combles. Les d^port^s en Sib6-rie se comptaient par dizaines de mille. Les plus vaillantsde nos camarades Etaient au fond des mines, riv^s k unebrouette, ou s'^puisaient, le boulet au pied, dans lesbagnes de Sakhaline et de Petropawlowsk; beaucoup mou-raient sous les coups de la chiourme dans les. solitudesglac£es de Textreme nord; d'autres agonisaient dans lescachots Inond£s de Schluesselbourg et de la forteressePierre-ct-Paul; les plus chers Etaient fusiltes ou nuitam-ment pendus. R^duits, forces, ext£nu£s, nous change&mesune fois de plus de tactique et drfddimes d'empioyer lesgrands moyens. Nous conyinmes avant tout d'6purer impi-toyablement le parti, puis de rdintervenir publiquement.

en portant quelques coups de la derniere dnergie. Pourfrapper le peuple de terreur et tacher d'abattre le monstrede la reaction en l'atteignant k la tete, nous resolumesd'attenter k la vie du tsar et, si possible, d'aneantir enmeme temps toute la famille imp^riale.

Pour brouiller les pistes et afin de mettre notre plan aupoint et de le travailler j usque dans ses moindres details,nous passames tous k Tetranger et, avant que les agentsspedaux russes lances k nos trousses se fussent abouch&savec les policiers intemationaux et eussent retrouvd tracesde notre passage en Posnanie, k Berlin, Zurich, Milan,Gen&ve, Paris, Londres, New York, Philadelphie, Chicago,Denver, San Francisco, nous etions dejk rentes en Russiepar Vladivostok et commencions la realisation de notreplan depuration.

Nous agimes tout le long du Transsibdrien et p£n£-trames lentement en Russie d'Europe. Nous procedionspartout de la meme fagon. Nous lancions des convocationsaux comites locaux, puis apparaissions soudainement dansdes villes voisines oil Ton ne nous attendait pas, au milieud'assembiees que notre venue siderait. Afin de conserverun semblant de ldgalite aux yeux de nos derniers partisans,nous nous drigions en tribunal revolutionnaire. Tous ceuxqui, durant ces dernieres anndes, avaient pris une partdirecte ou indirecte k notre organisation comparaissaientdevant nous; nous condamnions froidement k mort tousceux qui, de pres ou de loin, dtaient entrds en pourparlersavec la police, tous ceux qui nous paraissaient avoir flan-chd, tous les deiateurs, les tiedis, les

fatigues, les embour-geoisds. Nous dtions impitoyables. II n’y avait qu'une seulesentence : la mort. Nous executions, de notre propre chefet sans aucun jugement prealable, tous les membresinfluents des comites provinciaux sur lesquels nous nationsplus tres shrs de pouvoir compter et qui, par leur situationet par ce qu’ils savaient de notre organisation, auraient pudevenir dangereux, nous les executions secr&tement etddtruisions leur cadavre, ou nous nous en servions pourcompromettre certains militants insaisissables que nous

11

ddsirions voir disparaitre. Quand on apprit ces ch&timentsexemplaires, ce fut un beau tolld dans le monde rdvolu-tionnaire. Les groupements de toutes nuances nous mirentk l’index; tout le monde nous lacha; nous perdimes nosdemiers appuis k. l’dtranger, dont certains nous dtaientprdcieux, ainsi le prince Kropotkine, rdvolutionnaire decabinet, qui n’arrivait pas k comprendre les ndcessitds dela vie du combattant, son adaptation k une technique plusmoderne, ni revolution logique de nos mdthodes. Notreparti s’effondra et, profitant de ce ddsordre que nous avionsprovoqud et du vide que notre attitude nouvelle creait par-tout autour de nous, nous obtinmes, grace k une sdrie dedenunciations tres precises, k faire coffrer, k faire condam-ner, k faire exdcuter officiellement une foule d’dldmentssuspects dont nous n’avions pas rdussi k nous ddbarrasserautrement. La police dtait une fois de plus sur les dents,mais cette fois-ci, c’est nous qui la mettions en branle; elleperquisitionnait, elle arretait k tour de bras et nous enprofitames pour brouiller, couper et recouper ddfinitive-ment nos pistes et lui faire accroire qu’elle tenait les prin-cipaux meneurs sous elds. Quant k nous, nous restionsintrouvables, insaisissables, mystdrieux, mythiques, aupoint qu’en haut lieu on ne croyait pas k notre existence.Mais le peuple, qu’un instinct trds sur avertissait et quinous dventait partout dans les coulisses d’un millier dedrames obscurs, le peuple nous craignait comme la pestenoire et nous avait baptises les Enfants du Diable.

Et le peuple avait raison! Nous avions toujours dtd desparias, des bannis, des condamnes k mort, il y avait long-temps que nous n’avions plus aucun lien avec la socidtd,ni avec aucune famille humaine; mais aujourd’hui nousdescendions volontairement faire un stage en enfer. A quelmobile pouvions-nous obdir en preparant notfe attentatcontre le tsar et quel pouvait bien etre notre etat d’esprit? Je me le suis souvent demandd en observant mes camarades.Nous dtions abandonnes de tous et chacun de nous vivaittout seul, dans une atmosphdre rarefide, penche sur soi-meme comme sur du vide, en proie au vertige ou k

quelle

sombre jouissance? Depuis longtemps ddj& ni moi ni mescamarades, nous ne connaissions plus le sommeil. C’dtaitfatal. Le sang veut du sang et ceux qui, comme nous, enont beaucoup rdpandu, sortent du bain rouge comme blan-chis par un acide. Tout en eux est fletri, mort. Les senti-ments s’dcaillent, tombent en poussiere; les sens vitrifiesne peuvent plus jouir de rien et se cassent net k la moindretentative. Intdrieurement, chacun de nous dtait commeddvord par un incendie et notre coeur n’dtait plus qu’unepincde de cendres. Notre ame dtait devastee. II y avait long-temps -que nous ne croyions plus k rien, meme pas k rien.Les nihilistes de 1880 dtaient une secte mystique, desreveurs, les routiniers du bonheur universel. Nous, nousdtions aux antipodes de ces jobards et de leurs fumeusestheories. Nous etions des bommes d'action, des techni-ciens, des spdcialistes, les pionniers d’une generationmodeme voude k la mort, les annonciateurs de la revolu-tion mondiale, les prdcurseurs de la destruction univer-selle, des rdalistes, des rdalistes. Et la rdalitd n’existe pas.Quoi? Ddtruire pour reconstruire ou ddtruire pourddtruire? Ni Tun ni Tautre. Anges ou demons? Non, per-mettez-moi de lire : des automates, tout simplement.Nous agissions comme une machine tourne k vide, jusqu’idpuisement, inutilement, inutilement, comme la vie,comme la mort, comme on reve. Nous n’avions meme plusle goftt du malheur.

J'ai observd mes camarades de trfes prfes.

Nous habitions k cette epoque tous ensemble dans lescombles de Tlnstitut polytechnique de Moscou. La police,qui surveillait tout particulierement cette dcole et quiest venue y perquisitionner une vingtaine de fois pendantque nous y Etions caches, n’a jamais rdussi k nous y ddni-cher et s’en allait toujours bredouille, bien qu’elle sedoutat de quelque chose. Nous logions dans des petiteschambres amenagdes sous le fronton meme de 1’ddificedont tous les personnages de pierre dtaient creux et pou-vaient facilement nous abriter. Une des grosses colonnesdu peristyle avait dtd dvidde intdrieurement et les tra-

verses et croisillons d'une double armature de £er quenous y avions installee

pour soutenir la lourde toiture,nous servaient de perchoir et d’echelons pour communi-quer directement avec la rue. Les caves etaient minxes.Un simple contact eiectrique eut suffi pour faire sauterrimmeuble et toute une par tie du quartier. Nous etionspr&ts k vendre ch^rement notre vie.

Nous ne sortions guere et cette vie de reclus nousparaissait effroyablement irreelle. Nous travaillions sousla direction d’A. A. A., Alexandre Alexandrowitch Alexan-droff, le savant chimiste, et de Z. Z., Zamuel Blazek, uning^nieur mont^n^grin. Nous ne nous adressions jamaisla parole en dehors des besoins du service. Personne necroyait plus en la r^ussite de notre entreprise d£sesp£r£eet chacun de nous sentait obscurement que nous devionsechouer et que cet avortement serait la fin de notre actioncommune. Nous nous mefiions les uns des autres, nousnous surveillions, nous nous attendions k ce que Tun denous allat nous trahir, nous fumes forces d’ex^cuterSachinka, un petit G^orgien des plus courageux qui don-nait des signes d'alienation mentale, et les inseparablesTroubka et Ptitzine, deux mutins de Sebastopol, qui s’em-poisonnerent un beau jour sans rien dire. Ah! il ne s’agis-sait plus de la conquete du monde ou de sa destructiontotale! Chacun de nous cherchait plutot k rassembler sesforces les plus secretes dont rextreme dispersement creu-sait un vide au fond de nous-memes et k fixer ses penseesdont le flot intarissable etait absorbe dans cet abime.Notre personnalite etait dans un etat evanescent, avec dessursauts brusques de la memoire, un appel lointain dessens, des irradiations du subconscient, des appetits dege-n6r6s, une lassitude insidieuse. Tout le monde connait cespetits bonshommes en moelle de sureau qui ont un grainde plomb k la base, ce qui fait qu’ils retombent toujourssur leurs pieds et se tiennent droit, quelle que soit laposition initiale dans laquelle on les a d’abord places.Imaginez que les rondelles de plomb gauchissent legfere-ment. L'un penchera k droite, Pautre s’inclinera en

arriere, certain se tiendra la tete en^ bas ou k Tangleextreme par rapport k la verticaliti. Ainsi de nous. Nousavions perdu notre iquilibre, le sens de notre individua-lity, la perpendiculaire de notre vie; notre consciences’en allait k la derive, s’enfongait et nous n’avions plusde lest k jeter. Nous nations plus d’aplomb. Dans cetteposition, il nous restait tout juste assez de bon sens pourrire de nous-memes, mais rire diaboliquement aux Eclats.Et ce rire donnait soif.

Alors Tun de nous, c’itait gini-ralement Buikoff, un lieutenant deserteur, descendaitquerir quelques bonbonnes d’eau-de-vie. Et plus nousbuvions, plus nous trouvions notre situation grotesque,ridicule, absurde. Et plus notre rire redoublait. Et notresoif. Et notre rire. Notre soif. Notre rire. Rire. Ha, ha, ha!

Je crois bien que c’est Moravagine qui avait implantice rire parmi nous; car lui, au moins, il avait encorequelque chose k quoi s’accrocher, et alors que pour nousle terrain se dirobait, lui foulait Mascha aux pieds, Tavi-lissait, la brutalisait, la rudoyait, la tourmentait, s'amusaitinormiment, riait.

Mascha itait la seule femme parmi nous, c'est pour-quoi je Tobservais avec un redoublement d’attention. Elleavait bien change depuis quelque temps. Dijk durantnotre voyage autour du xnonde elle itait devenue insup-portable. Elle itait k bout. Elle ne comprenait rien k cequi lui arrivait et ne pouvait admettre notre nouvelletactique. Elle pressentait une catastrophe. Elle s’en pre-nait k Moravagine, le rendait responsable de tout, tom-bait sur lui k bras raccourds. Et c’itaient des scenescontinuelles.

— Laisse-moi tranquille, criait-elle. Je te diteste. Toutce qui arrive est ta faute. Tu ne crois en rien. Tu tefiches de nous comme de Tan quarante. Tu te moques detout. Tu me rendras folle!

Durant notre expedition punitive et depuration duparti, elle ne nous accompagnait dij k qu'en rechignant,sans y prendre une part effective, sans desserrer les dentsk nos assemblies, manifestant par son attitude farouche.

hostile, son blame k regard de toutes nos decisions. Sou-vent elle disparaissait en cours de route et ne nous rejoi-gnait que quelques jours plus tard, k la derni£re minute,alors que le train se mettait en marche. Tous avaientl’impression qu’elle avait envie de nous quitter, et si elles’^tait suicid£e k ce moment-1 cela ne nous aurait passurpris. Chacun de nous avait connu des crises semblableset nous la laissions tranquille, sans l’embeter, sans la sur-veiller, car elle 6td.it sure, elle. Tout de meme, je mesouviens de F avoir suivie durant une de ses fugues, nonpour l’^pier, mais par simple curiosity, pour savoir, poursavoir ce qu’elle faisait loin de nous. C’etait k Nijni, kT^poque de la foire. Nos camarades avaient rendez-vousdans un cirque avec des £missaires venus du sud et dunord et qui devaient leur remettre des missives durant larepresentation. Ils n’avaient pas

besoin de moi et je mefaufilai derriere elle, quand je vis Mascha sortir de Fau-berge ou nous dtions descendus. Elle erra toute la nuitdans la ville haute, faisant deux longues stations devantla centrale de la police et le commissariat special, puis elledescendit dans la ville basse, longea les baraquements, kcette heure deserts, des marchands de fourrures. Je lasuivais k cent pas. Comme il pleuvait, nous pataugionstous les deux dans la boue et les veilleurs de nuit nousregardaient passer avec surprise; nous leur paraissions sus-pects. Arrivee au bord du fieuve, elle le longea durantplus de trois kilometres. II y avait 1& une espece d’entrepotde bois, des troncs d’arbres enchevetr^s sur la rive et dontcertains trempaient k moitie dans l’eau. Elle s’installa aumilieu d’eux et je pus m’approcher tout pres d’elle sansme faire remarquer. Elle etait immobile, tassee, recroque-viliee sur elle-meme. Ses bras entouraient ses jambes, satete etait enfouie entre ses genoux. Elle 6tait immobilecomme ces malheureuses qui passent la nuit sous les ponts.Deux heures s’£coul£rent. Un m^chant petit vent s’£taitlev6. Des vaguelettes ecumantes remontaient le courant etvenaient crachoter contre la berge. II faisait froid. Maschadevait avoir les pieds dans l’eau. Je m’avan^ai et lui mis

tout k coup la main sur Fepaule. Elie poussa an cri rauqueEUe s’^tait dress^e, puis, me reconnaissant, elle me tombadans les bras et se mit k sangloter. Je la soutenais de monmieux et, apercevant k quelques pas de Ik un tas de sciurede bois, je Fy conduisis doucement, Vy couchai et la recou-vris de mon manteau. Elle pleurait toujours. Comme jem’&ais iJtendu aupres d'elle, elle se pressait contre moiconvulsivement et je ne comprenais rien k ses parolesentrecoup£es de sanglots et de hoquets. Un trouble toutnouveau m’envahissait. C’etait la premiere fois que jesentais un corps etranger tout au long du mien et unechaleur animale me p£n£trer. C'£tait tellement inattendulCe voisinage physique me bouleversait au point que je memis k battre la chamade et ne pretai plus aucune atten-tion aux discours de Mascha. J’&ais £tendu sur le dos,plein de malaise et de naus£e. Je sentais qu'il allait sepasser quelque chose de terrible. Je serrais les dents detoutes mes forces. Le coeur me battait dans la gorge, II mesemblait que je pendulais dans l’espace. Combien de tempss’4coula-t-il? Tout k coup je secouai cet alanguissementmauvais. Qu’avait-elle dit?... oui, qu’avait-elle dit?...

— Mascha, criai-je, en sautant sur mon s£ant. Mascha!Qu’as-tu dit, salope? que

dis-tu?

Et je la secouai durement.

Elle se tordait par terre. Elle vomissait.

— ... oui... tiens... 1&... touche... tu peux le sentir... il aboug6 aujourd’hui... je suis enceinte...

Un soleil boueux ^claboussait les champs d£tremp£s etle monde nasillard des oiseaux s’6veillait. II me semblaitque je sortais d’un lourd cauchemar et que les nuages basqui fuyaient dans le vent ^talent les lambeaux d’un mau-vais r£ve.

Au fond, je l’avais toujours d&estde; maintenant, sonaveu me remplissait de d^gout.

Je pensais k mon ami.

J’armai mon revolver.

Mais je rengainai.

*— Miserable! lui criai-je.

Et je partis en courant.

De retour k Fauberge je racontai tout k Moravagine,mais il ne fit que rire de mon indignation.

— Laisse done, laisse done, me dit-il. Ne t’en fais paspour si peu. Tu vas voir ce que tu vas voir. Et ouvre lesyeux. Tout ceci n’est que le commencement de la fin.

Et il Mata de rire.

Des mois s’etaient d6j& ecouies depuis ces ^v6nements,les mois d’hiver que nous venions de passer k FInstitutpolytechnique de Moscou; il s’en fallait encore de trois,avant que Mascha accouchat et que notre attentat fut kterme.

Nous devious porter notre grand coup au mois de juin,le 11. Et plus cette date

approchait, plus nous retrouvionspeu k peu du calme et du sang-froid. Notre inquietudetombait, ainsi que la fievre qui nous travaillait. Nousnous remettions d’aplomb. Notre soif et notre rire s’apai-saient. Nous avions nos moyens bien en main et nous re-trouvions notre etat normal, cette quietude, cetteconfiance, cette sfirete de soi, cette detente qui precede lebond, ce repos statique qui vous comble, cette luddite quivous transfigure k la veille de toute action violente et quien est comme le tremplin. Ce n’est pas la foi, ce nrest pasque nous croyions tout k coup k la saintete de notre tache,ni k une mission; j’ai toujours attribue cet etat, qui estaussi bien physique que moral, uniquement k une defor-mation professionnelle que Ton pent observer chez tous leshommes d’action, chez les grands sportifs k la veille d’unchallenge comme dans le cabinet (Fun homme d’affairesqui prepare un coup sensationnel en bourse. Il y a aussidans Faction le contentement de faire quelque chose,n’importe quoi, et le bonheur de se depenser. C’est unoptimisme inherent, propre, conditionnel k Faction et sanslequel elle ne pourrait se dedencher. Il n’annihile nulle-ment le sens critique et n’obnubile pas la jugeote. Aucontraire, cet optimisme aiguise Fesprit, il vous donne uncertain recul et, k la derniere heure, il fait tomber dans

votre champ visuel un rayon perpendiculaire qui ^clairetous vos calculs precedents, les coupe, ies trie et vous tirela carte du succfes, le num<§ro gagnant. C’est ce qu’on ap-pelle apr&s coup la chance, comme si le hasard n’avaitpas figure dans les donn£es du probl£me sous formed’&juation k la nicme puissance et n’avait dedenche Fac-tion. Un joueur qui perd est un amateur, mais un profes-sionnel gagne k chaque coup, car il tient toujours comptede cette puissance et s’il ne la resout mathematiquement,il la chiffire sous forme de tics, de superstitions, d’augures.de grigris, tout comme un general k la veille de livrerbataille, qui suspend son action, parce que le lendemainest un treize on un vendredi, ou parce qu’il a ceint son£p£e k droite et que son cheval a repandu Favoine kgauche. En tenant compte de ces avertissements, oncontemple comme le visage de son destin et c’est cela quirend grave, serieux, et qui plus tard fait croire au spec-tateur ou au temoin que le gagnant, que le vainqueur£tait un etre eiu des dieux. Celui qui triche au grand jeudu destin est comme un homme qui, se regardant dansun miroir, se ferait des grimaces, puis se mettrait encol£re et, perdant tout controle de lui-meme, briserait lemiroir et finirait par se claquer. C’est un enfantillage, etla plupart des joueurs sont des enfants, c’est

pourquoiils enrichissent la banque et que le destin sembleinvincible.

Maintenant, si nous £tions si graves, nous, c’est que cha-cun de nous vivait sous Fimage de son propre destin. Nonpas dans l’ombre dun ange gardien ou dans les plis desa robe, mais comme au pied de son propre double qui sed&achait peu k peu de lui pour prendre corps et se mate-rialiser. Etrange projection de nous-memes, ces etres nou-veaux nous absorbaient au point que nous entrions insen-siblement dans leur peau, jusqu’a identification complete,et nos demiers pr^paratifs ressemblaient fort k la mise aupoint de ces terribles, de ces orgueilleux automates connusen magie sous le nom de Teraphims. Comme eux, nousallions d^truire une ville, devaster un pays et fracasser

entre nos terribles mfichoires la famille imperiale. Nousn’avions pas besoin de relire la legende du mage Borssi,FEthiopien.

Void les nouvelles entiles qui allaient pulveriser FEm-pire.

X/explosif puissant et le gaz asphyxiant dans lesquelsA. A. A. avait mis toute sa volonte de destruction. Lamachine infemale, les bombes au subtil mecanisme danslesquelles Z, Z. avait mis toute sa nostalgic et son d^sirde suidde. La preparation minutieuse de Fattentat, le lieu,la date choisie, la designation des complices, la distribu-tion des roles, Fentrainement, le dopage, Farmement danslesquels Ro-Ro (notre chef Ropschine) avait mis toutesa volonte de puissance, son go&t du risque, son energie,sa tenacite, sa temerite folle, son audace, sa decision. Nousetions fin prets et n'aurions pu arreter la chose.

Au milieu de nous, Mascha 6ta.it comme la lamentable■ mandragore, ce miserable tubercule anthropomorphe quiavait voulu lutter avec la tete d’airain, la t&te parlante quidonnait Falerte k FEthiopie. Ayant subi une bipartitionphysiologie, elle n’arrivait plus k se dedoubler; et, avec sonenfant dans le ventre, elle n’arrivait pas k concretiserFimage de son destin. Comme elle avait eu recours aumode le plus passif, k une loi de materialisation eiemen-talre, k un processus ancestral, cellulaire, chaque fois qu’ellevoulait evoquer son destin, elle retombait dans la plusgrossifere animalite sans jamais pouvoir atteindre la pro-jection spirituelle. C’etait un drame atroce, qui la rendaitfolle. Elle avait trahi, nous et son propre destin.

Elle etait tantot pleine d’amertume, tantdt p6netreed'une rage froide. Et son

ventre grossissait toujours. Ellesubissait avec impatience tous les malaises, tous les troublesinherents k son 6tat. (Son desordre mental etait si grandqu’elle continua k avoir ses regies jusqu’au huiti&me moisde sa grossesse.) Elle avait souvent honte de son sexe. Sou-vent aussi elle se r6voltait. Dix, vingt fois par jour, ellese dressait devant Moravagine. On efit dit qu'elle allaitFetrangler. Le buste incline en avant, les cheveux crepi-

tant de colfere, la bouche pleine de serpents, les yeuxinjects, les doigts erispes sur son ventre, elle hurlait :

— Tu me dlgoutes, tu me d^goutes!... Je te hais... Jevoudrais... je voudrais... te...

Moravagine dtait radieux. Nous autres, nous ne souf-fiions mot. Alors Mascha nous insultait tous, nous traitantde Inches et de monstres.

— Vous ne voyez done pas qu’il se fiche de vous, cetavorton? criait-elle. M&iez-vous. II vous m&nera tous kl^chafaud, e'est un mouchard. Je voudrais... je voudrais..*

Elle lui crachait au visage.

— Sale type! D^gueulasse! Fausse couche!...

Elle trepignait.

Et nous prenant derechef k t&noins, elle ajoutait :

— Je vous pr^viens, il vous poss£dera tous. Je le sais,il me l’a dit. II a des rendez-vous avec la police. Vousserez tous pendus, bande de cons! D’ailleurs, il n’aura pasm£me le courage d’y aller, k la police. Je le connais, moi,cTest une chiffe, une poule mouill^e, il se d<§gonfle toujours.Non, il n’aura pas meme le courage d’y aller. Et e’est moiqui irai. £a, je vous le jure. Vous n’y couperez pas. Jevous emmerde tous! Je... je...

Et elle sortait de la pi&ce, trainant la savate, claquantla porte.

Elle allait s'enfermer dans sa dhambre, oil elle s’abat-tait sur son ventre comme sur une vessie de cochon.

Elle pleurait longtemps.

Puis venait la reaction sous forme de remords, deplaintes, de mis£re. Elle se sentait par trop malheureuse.Et sa douleur £clatait.

— ... C’est fini, fini, pour toujours, murmurait-elle. Jene le verrai jamais plus. Je 1’ai perdu pour toujours. C’estimpossible...

C’etait le soir>Elle r£apparais$ait sur le seuil, larmoyante,suppliante.

— Camarades, disait-elle, camarades, je vous demandepardon. Ne faites pas attention k moi. Ne faites pas atten-tion k ce que je dis. Je suis une miserable.

Et elle s’&roulait.

Au bout d'un moment :

— Dites-moi, ou est-il? oh est-il all£?

Moravagine etait sorti.

— II est chez Katja?

Et comme personne ne lui r^pondait :

— Je vais le chercher.

Elle. se nouait un mouchoir sur la tete et elle sortaitk son tour.

Elle courait chez Katja.

— Katjinka, Katjinka chdrie, est-ce que Mora est let?

— Non, il vient de sortir.

— II n’a pas dit oh il allait?

— Vous vous etes encore chamaill^s?

— Non... Un tout petit peu... C’est ma faute. Mais jedois le voir... je dois le voir immediatement...

Et ell£ repartait en courant. Elle errait dans les rues.Elle dtait comme folle. Elle pensait : « Est-ce qu’il y serad£jk all6?.., Non, non... Surtout pas cela, surtout pascela... »

Elle allait s’installer sur la place, devant Timmeuble dela police. Elle s’asseyait sur la margelle de la fontaine ous’adossait k un arbre. Des passants toumaient autour d'elle,des voitures, des trams, les petits marchands ambulants.Elle ne voyait rien. Elle n’entendait rien. Elle ne quittaitpas deux yeux la porte b£ante devant laquelle un fac-tionnaire faisait les cent pas. Le soldat en uniforme l’hyp-notisait. Elle ne remarquait pas les gens qui entraient etqui sortaient. Sous le porche sombre un petit paquet decouleur toumait vertigineusement sur place comme unetoupie sommee d’une lueur vive. L’eclair de la baion-nette lui pergait le cerveau.

(c ...Oh suis-je? faisait-elle. Ah, oui... oui... Attention/voyons, on te remarque. Tu ferais mieux de rentrer... »

Mais elle ne s’en allait pas. Maintenant, elle d^visagealttous les passants. Moravagine aurait pu se faire n'importequelle tete, elle Taurait immanquablement reconnu.

Maintenant, elle £tait tellement sure d’ellel

« ... La vache. Je ne veux pas qu’il fasse cela. II ne fautpas qu’il vende les copains... »

Et tout k coup elle comprenait qu’elle pouvait etre joude.

Elle retrouvait son astuce, sa combativity. Elle changeaitd'endroit. Elle allait dans une rue adjacente. Elle se dis-simulait dans Fombre. Elle allait se poster devant unepetite porte secrete qui menait directement au bureau deGrigorii

Ivanowich Oriynieff, notre ennemi jure, celui quis’^tait fait fort de nous arreter tous et qui s^tait attach^k nos pas, d£s le debut. CTest avec lui seul que Moravagine pouvait avoir rendez-vous, et il ne pouvait entrerou sortir qtie par cette petite porte.

Elle remarque toutes les personnes qui passent. Son sensd’observation est si aigu qu’elle enregistre leur moindreparticularity et que tous ces anonymes feront d^sormaispartie de sa memoire la plus intime. Ce faux pli du pan-talon au genou, cette fa^on de marcher le pied droit teg^re-ment dejete, ce profil incline du dos, ce jeu de la canne,ce tic du menton, cette bosse dans la nuque, tout celadevient inoubliable.

Tout k coup elle ressent un grand coup dans le ventre.

Cest luil c’est lui!

Elle court. Elle change de trottoir. « Calme-toi. C'estbien lui. II te remarque. » Elle rase les maisons ou n'avanceque par &~coups, d’arbre en arbre. Elle change plusieursfois de cdt<§ et court au milieu de la chauss^e, derriferela caisse d’un fiacre.

Elle est sftre que c'est lui.

L'honuae Fa entrainde dans un quartier impossible,lointain. II entre dans une boutique acheter des ciga-rettes, puis p&iytre dans une gare oh il lit son journal.Elle le voit tout k coup en pleine lumiere. Elle s’in-quifete. Elle est ypouvantye. Mascha se sauve. Elle croitavoir reconnu un agent de la Surety. Elle se croit dymas-quye. Elle saute dans un tram. Elle change deux fois, troisfois de voiture. Elle entre dans un cafy du centre et enressort par une autre porte. Elle fait le meme manage dansune yglise. Elle se fait conduire dans des rues animyes.

elle a peur des grands quartiers deserts. Elle 6choue surun banc. Elle ne sait plus comment elle est arriv6e lk.CTest un boulevard circulaire. Elle est lasse. Elle n’en peutplus. Ses joues sont brulantes. Elle a froid dans le ventre.Ses jambes sont bris£es. Elle ferme les yeux. Et toute cetteterrible journ£e lui revient. Elle tremble. Elle voudraitetre rentree, se retrouver au milieu des bons camarades.Elle n'en peut plus. Une horloge sonne. Est-ce onze heuresdu soir ou quatre heures du matin? Elle n’arrive pas kcompter les coups tant sa faiblesse est

extreme. Alors ellese leve et s’en va tr^buchante dans la nuit.

Elle ne regarde meme pas derriere elle.

Tant pis ou tant mieux ou tant pis.

« ... Si Ton me suit, si Ton xn’a reconnue, si Ton mepiste, je les m&nerai directement k 1’Institut. Tout le mondesera coffrA Je n’y peux xien... »

Elle n’arrive meme plus k mettre deux idees bout kbout. Elle est tellement lasse! Elle a Fimpression quechaque pave se derobe sous son poids comme une trappeet qu’elle monte un long calvaire sur les genoux.

Un bras s’insinue sous le sien. Une voix rauque lui mur-mure k Foreille :

— Mascha! Tu te promenes depuis longtemps? D’okviens-tu, Mascha? qui Fa enseign£ ce chemin? Je sais d’oktu viens. Je sais ce que tu vas faire. C’est toi qui nousvendras tous. Personne n'est dupe de tes paroles. Nous tetenons k Foeil.

Mascha n’ose toumer la tete. Elle ralentit encore sonpas d&aillant. Quelqu’un est Ik, k son c6t6, qui marchedans le coin de son ceil. De grands frissons lui coulentdans le dos.

La voix reprend :

— Dis que tu y retoumeras, Mascha, dis que tu y retour-neras.

Tout k coup Mascha se met k courir de toutes ses forces.Elle fait cent metres et se retoume brusquement.

— Oui, vous y passerez tous, jusqu’au dernierl

Elle chancelle comrae si die avait requ un coup de poingentre les deux yeux.

II n’y a personne.

Personne.

Personne ne Pa suivie. Personne ne lui a adress6 laparole.

Et pourtant, et pourtant!

Elle croit que Moravagine etait tout k Pheure appenduk son bras.

Non, il n’y a personne.

C’dait peut-etre le -flic du Gaz&hn£oi P^r^oulock?

Non, deddement, il n’y a personne.

Alors?

* Devant et derri£re elle la rue est d&erte. Les r£verb£restracent comine des grands signes d’interrogation sur lesol.

Alors?

Mascha se rtfugie dans une taveme de cochers. Elle sefait servir k boire et a manger. Elle surveille la porte.Elle surveille la rue. Des que l’aube se dessine sur lesvitres poussiereuses, elle se leve et sort en renversant desflacons vides. Main tenant elle est tres calme. Plus rien neFinqui^te. Elle a besoin de toute la largeur du trottoirpour marcher droit.

Rentr^e k PInstitut, elle nous trouve tous au travailparmi nos engins xnyst&rieux. Personne ne fait attentionk elle. Elle zigzague dans nos chambrettes. Elle fait degrands gestes et soliloque k haute voix. Nous ne savons sielle est saoule ou si elle repete son role de future nour-rice. Elle parle k son enfant.

— Mon cheri. Mon mignon. Tu seras beau. Tu sera&grand, et fort, et intelligent. Tu seras un homme libre. Laliberty c’est le seul tr£sor de Phomme russe. Tu...

Elle tombe dans un coin et s’endort.

La conduite de Mascha nous inquietait et nous fitprendre des resolutions peut-etre un peu hatives. Nous de-adlines d'eioigner Mascha. Certains voulaient la suppri-mer; mais 1’avis de Ropschine prevalut, non sans difficult^.

car il dut plaider sa cause et il le lit avec chaleur. Enfin,k Funanimite, il fut decide que Mascha nous quitteraitimmddiatement, qu’elle irait accoucher dans une villa deTerrioki, sur la frontiere finlandaise, k quelques lieues deSaint-Pdtersbourg et qu’il serait toujours temps deviserapr£s son accouchement car, actuellement, nous avionsassez de besogne sur les bras. Moravagine, qui assistait kces ddbats, n’intervint pas en faveur de Mascha, ce quime surprit, ainsi que plusieurs de mes caxnarades; mais,quand il fut d^cidd de surseoir k rexecution, je vis unsourire de vif contentement envahir Moravagine. Il se leva,vint me serrer la main et me dit k Foreille :

— Cela vaut mieux ainsi. Maintenant, tu vas voir. G’estle grand jeu. On va rigoler, mon vieux.

Je le regardais stupdfait. Une fois de plus, je n’arrivaispas k comprendre. Il me semblait qu’il avait soudaine-ment rajeuni. G’est une impression qu’il me faisait depuisquelque temps, chaque fois que je parlais avec lui. PlusMascha s’enlisait, plus Moravagine paraissait se ddsintd-resser de son sort, se detacher. Hier encore, il s’achamaitapr£s elle, il la faisait souffrir, il y prenait mexne un malinplaisir. Aujourd’hui, il dtait comme lib&rd et, seul aumilieu de tous nos compagnons, il £tait assez insouciantpour sourire et etre meme toujours pret k rire de tout.Cela xn’intriguait. Etait-ce de 1’inconscience ou de l’inno-cence, ou une grande force? Si la revolution lui avaitappris k rire est-ce que le drame de Mascha Favait com-pl&tement ddtraqud, abruti, enniais£? Il n’avait aucun sensde sa responsabilitd et devenait tous les jours plus enfan-tin, joueur. J’ai cru longtemps qu’il £tait victime de sapassion, puis, peu k peu, Fid£e me vint que cette attitudenouvelle dtait due k un charme inconcevable qui lui per-mettait de r6agir et de puiser du souffle vital dans unereserve insoup^Ojance. Quel genre d’homme ^tait-ce done?Chaque fois qu’on le croyait terrass^, k bout, £puis6 parles plus terribjej crises morales, il renaissait de ses cendres,frais, pur, confiant, dispos, et s’en tirait toujours indemne.ChifEr6e k l’^chelle, sa vie aurait figure une courbe ascen-

sionnelle qui, retombant, revenant plusieurs fois sur elle-m£me, aurait decrit une

spirale de plus en plus largeautour de mondes de plus en plus nombreux. Quel admi-rable spectacle, toujours identique et toujours valid! Loide Constance intellectuelle, jeux de la tendre enfancel Cepetit empan qui sert de tremplin k une petite idde dureet ronde comme une bille, et qui devient plus tard lamain qui joue avec precision, qui porte des coups auda-cieux, qui provoque des caxambolages tels que toutes lesiddes d'ivoire viennent se fracasser comme des soleils ddsor-bitds et se cogner en rdsonnant; aujourd'hui, la grandemaitrise parmi les bommes et dans le monde, et la mfimemain tenant la boule de 1'Empire dans sa paume, la sou-pesant, prete k la jeter comme une bombe, prete k lafaire dclater.

Je regardais Moravagine avec une ardente curiositd. 11dtait 1&, assis au milieu de nous, et pourtant seul, absent,etranger, comme il m'etait apparu la premiere fois dansson cabanon de Waldensee, froid, maitre de lui, ddsabusdet blase. Au fond, c'est lui qui nous avait toujours faitagir et, si Ropschine. etait le chef, c'est Moravagine quietait le maitre, notre maitre k tons.

Jen eus une soudaine, une veh^mente comprehension.

Je me rememorai tout ce que Moravagine m'avait ra-contd de sa vie en prison et de son enfance k Fejervar.Cette confession m'edairait etrangement sur notre acti-vity presente. Je saisis comme un paralieiisme, des analo-gies, des correspondances entre notre terrorisme et les revesles plus obscurs de cet enfant sequestrd. Nos actes quibouleversaient le monde d'aujourd'hui etaient comme desidees inconscientes qu'il avait eues alors, qu'il formulaitmaintenant et que nous realisions, nous, tant que nousetions et sans nous en douter. Quand nous nous croyionsle plus affranchisl N'etions-nous done que les pales end-tds jaillies de son cerveau, les mediums hysteriques que savolonte mettait en branle ou des etres constemds que soncoeur gdnereux nourrissait du meilleur de son sang? Partu-rition <Tun Stre humain, trop humain, surhumain, tro-

pisme ou extreme depravation, en nous regardant agir, ennous observant de pres, Moravagine etudiait, contemplaitson propre double, mysterieux, profond, en communionavec la cirne et la ratine, avec la vie, avec la mort, et c'estce qui lui permettait d'agir sans scrupules, sans remords,sans hesitation, sans trouble et de

repandre du sang entoute confiance, comme un createur, indifferent commeDieu, indifferent comme un idiot.

A quoi pouvait-il bien rever quand il restait immobiledurant des heures avec une folle activity dans la t£te et unleger va-et-vient du buste? Cela me donnait le vertige deFobserver et, tout k coup, je me mis k avoir une peurhorrible de lui.

Depuis la nuit que j’avais passee couche auprfcs de Mas-cha au bord de Feau, c’etait la deuxi&me fois que je per-dais tout controle de moi-meme et que le voisinage intimed’une personne dtrang£re m’affolait. Alois, c’etait une re-pulsion physique qui m’avait ecarte de Mascha; mainte-nant, c’etait une crainte morale qui m’eioignait de Mora-vagine. J’etais dans un etat d’angoisse inexprimable, j agi-tais les pensees les plus fun&bres, je vivais dans les framesquand les evtiiements s’abattirent sur nous avec une vio-lence et une rapidite deconcertantes.

Comment raconter ces dvenements? Moi-meme, je nesais plus au juste comment tout cela est arrive. J’ai beaufaire des efforts, ma mdmoire a des lacunes. Je n’arxivepas k enchainer les faits, ni k comprendre comment ilspurent decouler les uns des autres. Suis-je bien certainde tout ce que je vais raconter? Est-ce bien Mascha quinous a trahis? Est-ce bien Moravagine qui Fa fait agir?Hypnotisme, autosuggestion ou suggestion? II n’y avait pashuit jours que Mascha etait install^ k la datcha de Ter-rioki. Alors, Moravagine aurait ete la voir k mon insuou aurait-il agi k distance? Une chose reste certaine, c’estque notre association fut brusquement an£antie et que tornnos camarades y laisserent leur peau. Je me demandeencore comment nous r^ussimes k nous en tirer, Morava-gine et moi. Alors, il faut croire que Moravagine avait

tout prdvu et que c'est bien lui qui avait tout manigancd,et de longue date? Que croire? Toujours est-il qu'il medonna la plus grande preuve de sang-froid et de raisonau moment precis oh je doutais le plus profond&nent delui et que, moi-meme, je ne savais plus que penser. C’estaussi la seule fois qu’il m'a temoign^ combien mon amitidlui etait ch^re, car il aurait pu me plaquer et me laisserchoir comme les autres, et, en somme, il m’a sauve lavie. Et, k cette epoque, j'y tenais encore.

Voici les faits, tels que je les ai notes dans mon jour-nal.

« Le 5 fuin 1907. Les demiers rapports sont bons. Nousavons passe la nuit k les depouiller. Maintenant nous lesbrulons un k un sur une flamine d’alcool tout en ecoutantles bonnes nouvelles que Katja nous ra.pporte de sa tour-nee d’inspectibn, Tout va bien. Tout marche. Katja arriveaujourd’hui meme de Cronstadt et ce qui se passe k Cron-stadt, se passe bgalement k Reval, a Riga, Libau, Sebastopol,Odessa et Theodosia qui etaient dans son itineraire. Par-tout on attend le grand jour avec calme, avec confiance.Tout est pret. Nos demiers et fiddles partisans de pro-vince se rendent compte de la gravite de Pheure et sontdecides k agir energiquement. L’annonce de Parrivee desmembres du Comite executif, qui se mettront dans chaqueville k la tete du mouvement et dirigeront et prendrontpersonnellement part k Paction, a produit le meilleureffet et a releve le moral de tous. Plusieurs unites de laflotte de guerre nous sont acquises. L'enthousiasme desmatelots de la .Baltique et de la mer Noire est indescrip-tible. Katja attribue cet heureux etat d’esprit k nos agentsde propagande feminins qui travaillent les equipages etles garnisons depuis de longs mois et elie rend hommage*4 Moravagine qui a eu l’idee d’envoyer dans les portset dans les arsenaux des jeunes filles et des femmes. Troiscents d'entre, elles, pour la plupart des lyceennes, fillesd'officiers et de bourgeois, sont entrees dans les bordels;

dies se donnent aux matelots et les possedent ainsi corpset ame. Les autorites ne se doutent de rien, aucune mai-son n’est consignee. Tout, est pret. A notre signal, cesfemmes et jeunes filles embarqueront et se mettront k latete des mutins. La flotte est avec nous. Nous n’avonsencore jamais eu un tel atout en main. Nous pouvonscompter d’une fagon absolue sur les garnisons de plusieursforts. II y a beaucoup de chances pour que les artilleursde la defense mobile suivent 1’exemple des marins. »

« Le 6 juin, 10 heures du soir. JournCe Creintante. Tousles engins sont charges, les emballages sont faits. Avonstenu ce soir un dernier conciliabule. Le 11 est I’anniver-saire de 1’empereur. Des revues militaires et des fetesauront lieu un peu partout. Avons rCsolu d’agir simulta-nCment le meme jour dans toutes les villes. Chacun denous sait ce qu’il a k faire. Programme txbs charge, maisrien ne cloche. Nous nous sCparons demain. Z. Z. est partice matin pour Capri. A. A. A. part tout k 1’heure pourLondres. Nous n’avons plus besoin d’eux ici.

Chacund’eux va preparer son secteur (MCditerranCe, mer duNord), car il faut tout prCvoir et il y aura peut-etre beau-coup de fuyards par ces deux voies. Ro-Ro nous quittedemain matin. Demain dans la nuit, il sera k bord duRujrik. La machine infernale et les gaz y sont installsdepuis huit jours, dans la soute k charbon. Medvied, lechef mCcanicien, a telegraphic que tout Ctait pard. Ro-Ron’a pas une chance sur cent de s’en tirer.

» A Tinstant, on nous apporte un telCgramme dePEclopC. Mascha ne sort pas de la maison. Elle est Ctroi-tement surveillee. Une affiliCe intercepte sa correspondanceau bureau de poste de Terrioki. Done, pas de crainte kavoir de ce cotC-lk. »

« Le 7 juin, 9 heures du matin. Je reviens. de la gareNicolas. Tout s’est bien passC. Ro-Ro et sa troupe sontpartis. Us occupaient deux coupCs de premieres dansFexpress de Saint-PCtersbourg. Leurs huit valises contien-

nent vingt-cinq bombes k renversement, des valisesanglaises, plates, toutes du meme module, munies degrandes Etiquettes bicolores, nettes, visibles, qui sautentaux yeux : Compagnie dramatique. Tournee Popof. Jesuis trEs inquiet, mais n’ai pas le temps de me l’avouer.Ma joumEe sera bien remplie. »

« MinuiL Gostinji-Dvor. L’Institut est desert. Je Taiquitte le dernier pour venir uninstaller k l’hdtel. Je suisMr. John Stow, commercant anglais. Je descends au barsabler le champagne. J’ai donnE rendez-vous k une poulede luxe. Les flons-flons de l’orchestre montent. J’enfilemen smoking et je descends. »

« Le 8j 6 heures du matin. Je ne dors pas. Je n’ai pasdormi. Void des nuits et des nuits que je ne dors plus.Que dois-je faire? Qu’allons-nous tous devenir? J’exEcutemon programme k la lettre, mais je suis loin d’avoir lecalme necessaire. Je manque absolument de sang-froid.(Test la premiEre fois que j’agis seul. J’ai la fiEvre. II mesemble que tout le monde devrait s’apercevoir de monEmotion. Cette nuit j’ai saoulE Raja, la pauvre fille, igno-blement, je la faisais boire pour qu’elle ne remarque pasmon trouble. Les femmes sont si curieuses. J’avais peurqu’elle m’interroge.

» Tous les copains sont partis hier. Chacun dans sadirection, chacun avec des

instructions prEcises, chacunavec un armement de bombes fumigenes, de bombes 4renversement, de bombes asphyxiantes, de grenades 4main d’un nouveau modele, chacun muni d’un Colt quifaisait Saillie dans sa poche, chacun avec un matelas debillets de banque autour du corps, chacun avec un ballotde passeports. Je me demande comment la police a laissEpasser tout $a, armes, hommes, argent, papiers. »

« ii heures du soir. Toute la journEe je me suis faittrimbaler dans des musEes, dans des cafes, dans des res-taurants, j’ai visitE le Kremlin, j'ai fait jouer des tziganes.

9*

j’ai fait une partie de poker an dub anglais, j’ai din6 kl’Ours, je suis alld au theatre et me void allongd sur leparquet de ma chambre avec des palpitations de coeuret de 1’angoisse plein la tete.

» Une bouteille de whisky est k la portde de ma main.Une cigarette brule le tapis de haute laine.

» J’ai peur. J’ai honte d’avoir peur. J’ai toujours peur.

» C’est demain que‘ je dois faire suuter 1’Institut. Jeme suis rdp6td cette phrase toute la journ£e et je n’arrivepas k m’habituer k cette idde. II n’y a qu’un simplecontact k mettre; mais est-ce que je saurai faire le geste?Je n’aurai pas besoin de sortir de cette chambre’ d’hotel,je n’aurai qu’& brancher sur le secteur et, k 1’autre boutde Moscou, 1’Institut sautera et peut-eire tout un quar-tier. Pourquoi?

» Je suis tr£s inquiet. Moravagine est parti hier. C’estla premiere fois que nous nous sommes s£par£s. Avec luitout cela serait un jeu. II me manque dioxmdnent. J’aihonte des mauvais sentiments que j’ai eus k son endroittous ces derniers temps. Pourquoi me faisait-il peur? Com-ment ai-je pu supposer qu’il allait nous trahir? C’est unenfant. Mascha est une sale vache. Est-ce qu’il saura sen-lement se tirer d’affaire? Lui aussi a un programmecharge. Je deviens bete. Je m’en veux de l’avoir embarquddans cette affaire et surtout de 1’avoir laiss6 partir seul;moi qui m’dais jurd de ne jamais le quitter.

» C’est demain que je dois faire sauter l’lnstitut. Unsimple contact...

» J’ai eu une dmotion dpouvantable. Imp6ratif, un coupde tdldphone m’a fait sauter sur xnes pieds. J’&ais touttremblant. J’ai sorti mon revolver, pret k tuer l'hommeau bout du fil. C’dtait Rita qui me demandait de 1’inviterk souper. Je lui ai dit de m’attendre, que j’allais des-cendre. Brave fille. Je ne serais pas seul cette nuit. Maisce qu’elle m’a fait peur... »

<c Le g, 11 heures du matin. Je me reveille dans lepiano. Je suis extraordinairement lucide. L’alcool m’a

complytement d£lave. Je me sens rajeuni, tr£s stir de moi,toutes mes forces sont k ma disposition. II me semble queje soul&verais le monde en dtendant le bras. Raja dortla boucbe ouverte, le corps pris sous tin fauteuil renversANon, je n’ai pas couch£ avec elle. Voyons, est-ce^ que jelui ai dit quelque chose? Non, je ne lui ai rien dit. Nousn’avons fait que boire, boire, elle m’a entraind chez elleet, en entrant, j’ai piqud une tete dans le piano. Je nepouvais plus me tenir sur mes jambes. Et je me suisimmediatement endormi. Maintenant, debout, il faut agir,c’est le grand jour. »

« Midi. Je suis k l’hdtel. Je prends mon bain et me faisapporter mon courrier. Les t61£grammes sont Ik sur unplateau d’argent. J’ai donnd un pourboire royal au groomqui me Fa monte. Je donnerais bien tout For de maceinture et tons les billets de banque qui bourrent mavalise k soufflet pour ne pas avoir k prendre connaissancede ces ddp&ches. C’est moi qui ddtiens la caisse du parti.Je n’ai jamais eu autant d’argent. Pres d’un million.Qu’est-ce que je ne donnerais pas pour que cette journden’ait pas Heul »

« Un pen plus tard. Je d^jeune seul dans ma chambre.Les d£p£ches sont toujours Ik sur le plateau. Je n’ose pasles ouvrir et pourtant, il le faut, je dois faire sauter Flns-titut k 5 heures. C’est convenu. A moins de contre-ordre.Et maintenant, c’est justement ce que je crains le plus,apprendre du nouveau, un empechement quelconque quiarreterait tout. Je suis impatient d’en finir. »

<c II est st heures et quart. J’ai encore deux bonnesheures devant moi, le contact devant Stre mis k cinqheures precises. J’ai decachet^ mes t616grammes. Tout vabien. Tout marche k souhait, va selon nos vues. Je puisaller de Favant. C’est la d£p£che de Ro-Ro qui me cau-sait le plus d’inqui£tude. Je Fai immediatement

lue, cartout d^pendait de ce qu'il m'y disait. Ro-Ro me t£l£gra-

phie : « Achetez choucroute. » Je sals ce que cela veutdire. J'envoie immddiatement quatre tdldgrammes etj'achate ferme 100 tonneaux de choucroute h Toula, xook Twer, xoo k Riazan et xoo k Kalouga.

» Je sais maintenaxxt que je devrai mettre le contact.

» L'explosion de l'lnstitut est le signal convenu qu'at-tendent tous les copains. Les joumaux du soir l'annon-ceront et le tdldgraphe marchera toute la nuit. Ainsi tousles camarades et tous nos partisans dissdmines dans 1'en-semble du territoire seront prdvenus que le plan tienttoujours bon et qu'ils peuvent marcher.

» Katja est k Cronstadt avec Makowsky. Khai'fetz estk Odessa. Kleinmann k Riga. Oleg & Iibau. Le Cosaquek Theodosia. Seul Moravagine n'est pas encore arrivd kSebastopol. Sokoloff me tdldgraphie qu'ils se sont sdpardsk Kharkoff. Qu'est-ce que cela signifie? Je ne sais quepenser et n'ai d'ailleurs pas le temps de penser. J'ai toutjuste le temps de faire ma petite installation daxxs machambre. Monter les accus, faire mon branchement et dta-blir le contact avec le secteur du tdldphone. Comme jesuis tres maladroit et que je ne sais pas manier les outils,je n'ai pas une minute k perdre. Le tdld de Mora peutarriver d'un instant k l'autre. »

« II est 5 heures moins le quart. J'ai travailld commeun ndgre et me suis bruld k la main gauche en maniantla lampe k souder sur la colonne d'eau. Les batteriesd'accus que contenait ma malle sont branches dans lasalle de bains. Les piles du tdldphone sont dans la bai-gnoire. Les instructions de Z. Z. dtaient si bien rddigdeset son schema si prdcis que je n'ai pas eu une seconded'hdsitation dans l'installation des fils dlectriques. Lesdcheveaux sont ddvidds, mes ligatures sont prfites, jen'aurai qu'& nouer ces deux dpis de petits fils de cuivrepour dtablir le contact. Je bois une grande rasade decognac. Toujours rien de Moravagine. Je brfile tous lestdldgrammes et les autres papiers. »

« II est 5 heures moins cinq. Ma montre est devantmoi sur la table. C'est un

chronometre de course. Lagrande aiguille du milieu me compte meme les fractionsde seconde. Gomment remplir les. cinq minutes qui merestent. Que ne peut-on faire en cinq minutes!

» Je glisse dans une enveloppe dix mille roubles pourRaja. Ron. Le chasseur est venu, 1’enveioppe est partie.Ron. je ferme la porte k cle. Je n’ai plus rien k faire.Ma valise est boucl^e. Je n’oublie rien. Je ne laisse aucunpapier demure moi. ^installation £lectrique dans la sallede bains me fait rire et intriguera beaucoup les detectivesapres coup. Qui est M. Stow, Mr. John Stow? Mr. JohnStow a v£cu, messieurs, ne vous donnez pas la peine de lechercher, il ne reparaitra jamais plus. Sorti de Photel,je suis Matoschkine, Arcadie Porphirovitch Matoschkine,origin a ire de Voronej, marchand de troisieme classe,membre de la guilde, qui se rend k Twer prendrelivraison de cent tonneaux de choucroute. J’ai beau rigolertout seul, mon cceur frappe k grands coups, mon poulscogne presque aussi fort et les tempes, la nuque me fontmal. Encore quatre minutes. »

« Je pense k Ro-Ro. Quel chic type, bien 61ev6, lettrd,calme, toujours de sang-froid! Puisse-t-il rdussir et s’entirer. Et Mascha, que va-t-elle devenir si nous ne rdus-sissons pas? »

« Plus que trois minutes.

y> L’aiguille des secondes toume moins vite que monimpatience et celle des dixiemes s’affole.

» Je compte k haute voix.

» Je suis tout en sueur.

» Ah! si Moravagine 6tait Ik! Je Pappelle : Moral Moral

» Silence.

)> Oh suis-je?

» Est-ce que tout cela est rdel?

» Je me regarde faire.

» C'est pourtant bien moi qui agis. Je tiens ce fil

dans la main droite. Get autre, dans la main gauche. Unbout est tout tortilla. L’autre forme une petite boucle.Je n'ai qu’k passer le tortilla dans la boucle et k le rabattreen forme de crochet, puis k tordre le tout dans du chat-ter ton avec ma petite pince et...

» Et...

» J’ai l'impression que je vais faire sauter Tunivers.

» Faire sauter le monde hors des gonds.

» C’est trop simple. Mes mains tremblent. J’ai faillimettre le contact un peu trop tdt. Je tiens k £tre exact.A 5 heures precises. Je suis des yeux la grande aiguillequi bondit irr£guli£rement comme une sauterelle. J’aiencore une minute et deux dixi&mes. »

« Je pense k cette page du Journal d’un Poete d’Alfredde Vigny, Z. Z. a toujours affirm^ qu’elle £tait realisable,que Ton pouvait faire sauter la terre, d£traire le mondeentier d’un seul coup. D’apr&s lui, il n’y avait qu’& forerles mines k la profondeur voulue, placer les chambresd’explosion dans Tangle math&natique obtenu en tenantcompte de la propagation en forme d’ondes du s£isme,distribuer les charges d’explosif selon une progressiongeometrique, de T^quateur vers les deux p61es, de fagonque les deux calottes polaires soient bien remplies par lesdeux principaux fourneaux de mine, obtenir un syn-chronisme parfait de Tallumage. Une seule £tincelle et leglobe est £miettA Ce qui fait choir la lune et entrainetous les astres du syst&me solaire. Les repercussions decette explosion se font sentir jusqu’aux fins fonds descieux et les gravitations les plus anciennes chanccllent.Quand tout s’apaise, nouvelle harmonie, mais dont la pla-n&te Terre n’est plus. A. A. A. disait par contre qu’aucunexplosif connu ne serait assez puissant pour faire sauterle globe terraqu£, qu’il en faudrait une masse au moins £gale et peut-ltre double du volume de la planfete, quefabriqui avec de la mat&re il ne pourrait r6duire lesforces de la matifcre, que consdtu6 selon les lois physiquesil ne pourrait rompre Tiquilibre des mondes, ni, chimi-

quement, an&mtir F^nergie mol&ulaire, que Fexplosionprovoquerait tout an plus un nouveau precipit£ en sus-pension dans FatmospMre, lequel continuerait k graviterautour du soleil; il est vrai que la vie en serait peut-etreexdue. II ajoutait que le reve de Vigny n^tait qu'uneillusion d'optique connue en astronomie comme ph6no-mbne de diplopie monoculaire- II pr£tendait que pourr&issir dans cette entreprise, il fallait employer un explo-sif astral, constitu4 par exemple, du dernier rayon d'unsoleil mort il y a plus de cent mille ans et dont on r£u$-sirait k capter Fdnergie lumineuse au moment precis ouil atteindrait notre ceil, k Fisoler, k Femmagasiner k l'aidede Fanalyse spectrale, que condense sous le plus petitvolume industriellement realisable rien ne r&isterait k laforce destructive £mise par ce noyau lumineux, que cettepilule coincerait les masses foudroyantes de la Voielactic. »

« Sept... huit... neuf... dix. »

« J'ai nou6 mes deux fils. »

((Quelle dext£rit6 chirurgicale dans Femploi de lapince! »

<c Quelle deception! »

« Il ne se passe rien. »

<c Je m'attendais k une explosion formidable. »

« J'ecoute, haletant. »

« Rien. »

« Moi qui croyais faire sauter le mondel »

« Rien. »

« L'ascenseur ronronne comme feutrd dans les profon-deurs de Fhotel et les vitres tintent l£g£rement quandTomnibus passe sous mes fenetres.

» Je reste pantelant. »

« Un quart d’heure vient de s’^couler. »

<c J’empoigne ma valise et me sauve.

» J’allais oublier ma montre. II est 5 h 17. J’ai toutjuste le temps d’aller k la gare et de sauter dans le trainde Twer qui passe i 18 h 1. »

« Dans le train. Le wagon est archibond£. Les moujicksvont, viennent, grognent, crachent, prient, jouent deLaccord^on, se disputent, boivent du th£. II y en a qui sontjuch^s jusque dans les porte-bagages. L’un d’eux me fixeavec ses yeux de furet. Je n’ose ouvrir les joumaux quisont dans ma poche et qui me brulent.

» Ah! cette traversfe de Moscou en fiacre et cette arri-v£e en trombe k la gare! Les rues avaient leur aspect habi-tuel et de plus en plus j’&ais convaincu d’avoir rat£ moncoup. Soudain, ce fut une ru£e. Nous nous £tions juste-ment engages sous la grande porte de la Citd chinoise etnous y restames bloques. Devant nous, la place <§tait noirede monde. La foule s’agitait, bouillonnait. Les camelots n’yarrivaient pas. Gris. Bras tendus. Remous. Bousculades.Enfin, mon fiacre fut d£gag<§ et je pus k mon tour etreindreune brass£e de joumaux. Journaux du soir, joumaux dumatin, Editions speciales. Mille cris me Favaient d6jkannoncA J'avais r&issi. Debout, je donnais de grandscoups de poing dans le dos du cocher ;

» — A la gare, k la gare, cent roubles si tu me mfenesk la gare! »

» Je retombai dans les coussins de la voiture, £puis£. »

« Les joumaux, les joumaux. Les void. Je les ai lus. Jen’y tenais plus. Je les aurais lus, meme les menottes aux

mains, encadrd de deux gendarmes, en route pour lebagne...

» Des manchettes £normes. Le chiffre des morts. LechifEre des blesses. On se perd en conjectures^ sur les mo-biles d'un attentat aussi stupide, aussi inutile, en

pleinquartier populaire... Les pompiers... Les soldats... Cons-ternation... Indignation... Je m’endors. »

<c Je me reveille en sursaut. Quelle heure est-il? Minuitonze. Nous arrivons. Les joumaux? Ils sont entre mesjambes. Je vais les jeter par la porti&re. Comme je suis entrain d’abaisser la glace, j’ai I’impression qu’on me poi-gnarde dans le dos. Je me retoume tout d’une pi&ce. Unceil m’observe, soumois, rigoleur. Sur la banquette d’enface un homme est couchd dans une peau de mouton. Barbehirsute, casquette sur Toreille, cheveux en d^sordre. Unebouteille vide est dans sa main qui pend jusque sur leplancher. Get homme me fait peur. Je ne vois qu’un seulde ses yeux et cet ceil cligne. Qui est-'ce? Je le connais. IIme semble que je l’ai d£j& vu quelque part. Je bandetoutes mes facultds, mais je ressens aussi toutc mon im-mense fatigue. La bouteille vide roule k travers le wagon.L’homme se l&ve, me marche sur les pieds. Le train freine.On se bouscule. Je descends.

» Twerl Twer! II pleut. Le quai en bois est glissant. Demauvais quinquets se balancent dans le vent. La foules’&oule silendeusement. Je cherche mon inconnu de toutk Theme. Je me hate vers la sortie. Ma valise me bat dansles jambes. Je suis sans force.

» Maintenant, je m'oriente. Un chemin dtfonc6 suit lavoie. Je traverse le deuxieme passage k niveau. Une pistemfene k travers champs. Je patauge dans 1’eau. La pluieredouble et le vent siffle. Au bout d’un quart d’heure,j’atteins une touffe de sureau. Une voiture m’attend. J'ymonte. Le cocher fouette son cheval. Nous nc nous adres-sons pas la parole.

» Nous traversons une plaine inond£e, puis entrons sousbois. Je me laisse transporter par cettc mauvaise t£I6ga

99

qui tressaute sur les racines et que le vent fait chavirer.Je ne pense k rien.

» Au bout d’une heure, nous entendons des aboiementslointains. Une lumi£re brille entre les sapins. Noussoxnmes arrives. Ivanoff saute a terre. II m’empoigne parles poignets, il me les serre de toutes ses forces, et sonvisage tout contre le mien, il me demande :

» — <Ja y est?

» — Qa y est.

» — Que Bieu nous protege! »

» II d£fait son £treinte.

» Il reste muet. Je ne dis rien. Le vent mugit dans lesarbres. Au loin, on entend le long cri d'une locomotiveperdue-

» La pluie tombe.

» Au bout d’un moment, je demande :

» — Les tonneaux sont prets?

» — Tout est pr&t.

» — Tu as un wagon?

» — J’ai deux wagons, deux wagons converts. Ils sont» sur une voie de garage, tout au bout du quai, tout» seuls. Il n’y a pas d’erreur possible, je laisserai un ton-» neau sur le quai.

» — Bien. Embarque tes toifneaux des demain et que» tes wagons soient prets k partir. Arrange-toi pour que» le premier ne* parte pas avant trois, quatre jours et le» deuxi^me dans cinq, six jours. Il ne faut pas trop se» presser, il y aura peut-etre beaucoup de monde.

» — Que Dieu nous protege tous! »

» Long silence.

» Ivanoff tire sur sa pipe vide. Le cheval s'^broue.

» Je lui demande :

» — Ivanoff, tu es seul id? »

» Il me idpond :

» — Je suis seul.

» — Et tes ouvriers?

» — Je Ieur ai donn6 cong6. Ils sont tous en ville» puisque apres-demain cTest fete.

» — Oui, line grande fete.

» — Que Dieu nous protege! »

» II m'emb^te avec son bon Dieu. »

» — Allens nous toucher », lui dis-je brusquement.

» Ivanoff passe devant. II pousse la porte de son isba.

» — Le chien est enchain^ me fait-il. Entiez. Je vais» retoumer k Twer. Vous pouvez vous coucher sur le» po&le, il est allunte. »

« Je ne puis rester sur le poele. Je suis trop £nerv£. II ya dgalement du pain, un hareng et des concombres sa-tes sur la table. Je ne puis y toucher, je n’ai pas faim. Jefume des cigarettes. Je vais, je viens. A chaque pas que jefais, le chien grogne.

» — Sale betel »

» Quelle heure est-il? ma montre est arretde. Jamais jene pourrai rester dans cette baraque et attendre. Attendrequoi? Impossible d’avoir des nouvelles et je ne puis memontrer en ville.

» Je toume comme un enrag£ dans la ptece. Le chiengrogne. J’ai envie de le tuer. Jamais je ne pourrai res-ter id. t

» Le vent hurle et les branches s’entrechoquent

» Je mets une buche dans le poele et etends mes jambesk la flame.

» Demain, c'est jeudi. Apr£s-demain, c’est vendredi. Letsar, la famille imp^riale

et leur suite embarquent k9 heures du matin k bord du Rujrik. Le Rujrik est unbeau croiseur amarrd en face I’ambassade d’Angleterre,quai de FArsenal. Le Rujrik vire sur une ancre pourprendre le courant et descendre la Neva. C’est k ce mo-ment, k 9 h et quart, qu’ddate la machine infemale. Lebateau coule. Medvied ouvre les reservoirs de gazasphyxiant. Ro-Ro, embusque dans une matiche k air quidemine la passerelle, tire k bout portant sur le tsar. Ro-Ro a peut-etre la chance de se sauver en sautant par-dessusbord et en gagnant Vassiiji-Ostrow k la nage. Les artilleursde Pierre-et-Paul, preposes au canon qui tire le coup de

midi, pointent leur pi£ce sur le Rujrik. Ils out 'mission detirer sur toutes les embarcations qui tenteraient de s’dloi-gner ou de s’approcher du croiseur qui sombre au milieude la riviere. Une autre pl£ce tire altemativement unobus sur FAmirautd, un autre sur le Palais d’hiver. Uncanon Maxim nettoie les quais et maintient sous son feuI’ambassade d’Angleterre et tous les palais de la rive. Unemitrailleuse, braqu^e sur Pint^rieur de la forteresse, clouele poste de garde et defend les approches de la courtinesud.TEn tout, quinze homines qui suffisent k cette besogne.A la tete des ouvriers de Poutilloff, six meneurs, arm£sde bombes puissantes et de bombes fumig&nes, s'emparentde r Arsenal. Dans les casernes en effervescence, les mu tinsabattent leurs officiers.

» A Cronstadt, l’affaire se d^clenche k 9 h et demie. Cesont les torpilleurs T. 50r et T. 5x3 qui ouvrent le feu.Ils torpillent k bout portant F&iorme dreadnought Tsari-witch, vaisseau amiral. Les forteresses des ties U. 21 et27. 33 bombardent la flotte align^e pour la revue navaleque le tsar ne viendra pas passer. Le brise-glace Novakbombarde les poudrferes et les d£p6ts de munitions. Lamoitid du port saute. A bord de chaque bateau, la poigndedes r^voltfe qui nous sont acquis s’emparent du comman-dement et hissent le drapeau rouge. Les fusiliers marinsoccupent les casernes et la prefecture maritime. A midi,Cronstadt est k nous. On r<§duit les forteresses des lies quine se sont pas encore rendues. Le sous-marin Iskra file endclaireur, une partie de la flotte rdvolutionnaire le suit,preter main-forte aux camarades de Saint-P^tersbourg, oille canon tonne toujours. Grice aux marins, vendredi soirSaint-Pdtersbourg peut £tre k nous.

» A Riga et k Iibau, les unites qui y stationnentpeuvent fadlement s’emparer du port et des bassins. Sousla menace de leurs canons, ils obtiennent la reddition desgamisons et des autoritds de ces deux villes. Les dockersleur pr&teront la main.

» Voili pour la Baltique.

» En mer Noire, c’est Moravagine qui marque le prc-

mier point. Vendredi matin, de bonne heure, FamiralN£plouwjeff est tu6 en sortant de la citadelle pour allerinspecter les troupes rangees sur l’Esplanade. Sept bombesont dtd fabriqudes sp^cialement pour lui, car il y a long-temps qu'il figure sur nos listes noires, ce vieux bandit. IIa et£ condamne sept fois k mort. II ne peut pas nousechapper. Le cuirasse Kniaz Potemkine hisse le drapeaunoir. II bombarde immediatement de ses grosses pieces lesforteresses qui n’ont pas adher£ au complot. II lache ega-lement quelques voltes d’obus sur l’Esplanade, oil lestroupes sont rassemblees. Les forteresses mutinies bom-bardent les unites de la fiotte qui ne hissent pas le dra-peau noir au premier coup de semonce. La fiottille destorpilleurs nous est acquise. Les uns sont aux ordres deTetat-major revolutionnaire du Potemkine; les autres,commandes par Sokoloff, filent sur Odessa, soutenir levieux garde-cote Orloff et les canonnieres Batiouchka etMatiouchka qui doivent s’emparer du port avant 5 heuresdu soir et tenir la ville sous leurs canons. Theodosia estprise sans coup fdrir, Odessa dans la joum6e de samedi,Sebastopol, dimanche matin au plus tard.

» En trois jours les fronti^res maritimes de la Russiesont entre nos mains. Les puits de Bakou brulent. La garede Varsovie est en flammes. Kiew, Witebsk, Dwinsk, Vilna,Pskoff, Tiflis., en pleine revolution. La Pologne, la Litua-nie, la Lettonie, la Finlande, TUkraine, la Gdorgie pro-clament leur inddpendance. Moscou est isol£e. S’il y a lieu,des fronti£res nous marchons concentriquement sur cetteville. Moscou encerclee, ce qui reste de la Russie d'Europepeut etre k nous en moins de huit jours. La gr&ve des che-minots et la gr£ve generate sont proclamees. D£s dimanchematin, les prisons et les bagnes sont ouverts. II y a desbatailles tout le long du Transsib6rien, batailles qui fontlong feu. Seule Vladivostok tient bon, rdsiste, se retrancheet devient le centre de la reaction, xnais cette ville perdueen Extreme-Orient ne peut agir sur notre destin^e imme-diate. Nous prevoyons des ilots de resistance le long dela Volga. »

« Je fourrage le foyer. Le chien grogne.

» — Tais-toi, sale betel »

« Je suppute nos chances de succ£s. Nous pouvonsr£ussir car tout a pr£par6 minutieusement et leshomines dont nous disposons sont stirs et d£dd£s. Les deuxgros morceaux sont Saint-P£tersbourg et Sebastopol. MaisRo-Ro est un homme d’action, prompt, rapide, t6m6rarreet qui ne flanche jamais. Quant k Moravagine...

« Moravagine. Je suis plein d’angoisse k son sujet. Quesignifiait ce t£16gramme de Sokoloff? Pourquoi se sont-ilssepar&P Pourvu que...

<c Non. C’est impossible. Meme la defection de Morava-gine ne changerait rien. J'ai fait partir mon petard. II aete entendu de tous. Toute la Russie l’a entendu. Et main-tenant on se met partout au travail. La chose doit suivreson cours. Rien ne peut 1'arreter.

» Je suis mortellement angoisse. Je me Rve. Je reprendsmon va-et-vient. Le chien grogne en montrant les dents.II s’est refugie entre deux barriques. Je ne puis meme paslui allonger un coup de pied...

» Je pense k ce drole de bonhomme dans le train... II6ta.it bien suspect... Cette casquette... cette barbe... cettebouteille vide... tout cela ressemble beaucoup k de la miseen sc£ne, du grimage...

» Et si nous £tions trahis?... si Ro-Ro £tait arrete?... s’ilne se produisait rien k Saint-P&ersbourg et que seule laprovince marche?... Qa serait la fin de tout... 9a serait £pou-vantable... on ne pourrait jamais plus recommencer... toutserait inutile...

. » Inutile... ha, ha, ha... Est-ce que vraiment nous allionsfaire quelque chose d’utile?... Non, Ro-Ro lui-meme n’aplus la foi.

» Et si nous r&ississions? Si notre oeuvre est couronn£ede succes?... Alors, nous allons tout d&nolir; d&nolir...ha, ha, ha... d&nolir jusqu’h la gauche. Puis..., et puis?...

Certains porteront la meme activity ailleurs, d’autres s’en-.thousiasmeront meme pour une action internationale, lineentreprise universelle de demolition. Mais nous, les chefs,n’en avons-nous pas assez, ne sommes-nous pas fatigues,las? Alers, il nous faudra deserter, tout abandonner, laissernotre oeuvre k d’autres, aux esprits forts, aux suiveurs, auxEpigones qui s’emparent de tout et prennent toujours toutau s&ieux... et r^alisent... et decretent... ordonnent... denouvelles lois... un ordre nouveau... ha, ha, hal... Non,apr&s ce que nous avons fait, nous ne pouvons plus rienadmettre, meme pas la destruction et surtout pas la recons-truction, la reconstruction posthume... Aneantissement...C’est le monde entier qu’il faut arriver k faire sauter... Ensonxme, la connaissance scientifique est negative. Les der-nieres donates de la science ainsi que ses lois les plusstables, les plus aver£es, nous permettent tout juste deprouver la nullity de toute tentative ^explication ration-nelle de Funivers, de demontrer Ferreur fondamentale detoutes les conceptions abstraites, de classer la m£taphysiquedans le musee du folklore des races, d’interdire touteconception a priori. Comment? Pourquoi? Questions oi-seuses, questions idiotes. Tout ce que Ton peut admettre,affirmer, la seule synthase, c’est Fabsurditd de F£tre, deFunivers, de la vie. Qui veut vivre doit se tenir plus pr£sde Fimb£cillit6 que de Fintelligence et ne peut vivre quedans Fabsurde. Manger des £toiles et rendre du caca, voilktoute Fintelligence. Et Funivers n’est, dans le cas le plusoptime, que la digestion de Dieu.

» Je jette le hareng au chien. II le ronge et je reprendsma revasserie. Cette nuit ne finira done jamaisl

» Dieu... »

cc A ce moment, le chien se precipite sur la porte etaboie furieusement. Je reste tout interdit. Est-ce que quel-qu’un viendrait? J’arxne mon revolver, j^coute.

» La fureur du chien redouble. Le vent g&mit* Desbranches craquent. J’ouvre la porte. La bourrasque s’en-gouffre dans la chambre. La lampe k p<§trole est dteinte. Je

referme la porte avec violence et reste derriere elle, pret ktirer.

» Tout k coup, j’entends un coup de siffiet, notre siffletde ralliement, le th&me de Tristan. J’ouvre la porte etme pr&ipite dehors en criant :

» — Mora, Mora!...

» Le vent me gifle par paquets. II fait si noir que je nevois pas k un pas.

» Une voix fait :

» — Alio, c’est moi!

» C’est la voix de Moravagine.

» Une seconde apres je serre Moravagine dans mes bras.

» Je Fentraine par la main.

» — Le chien est enchain^, lui dis-je. Entre. Tu peux» te coucher sur le poele. Je vais rallumer la lampe. »

« Dans la nuit du 10 au 11 ou dans la nuit du 9 au 10?Je ne sais pas. Je suis perdu. Moravagine pretend que c’estdemain vendredi. Ainsi, j’aurais dormi vingt-quatre heuressans le savoir? II veut m’en faire accroire. Pourquoi? Je nesais que penser. 11 se fiche de moi. Mais alors, pourquoiest-il venu me rejoindre k Twer? Du moment qu’il s’en-fuyait, il lui aurait £te plus facile d’atteindre le d£pdt dechoucroute de Toula. Mais fuyait-il? C’est ce que je vou-drais bien savoir.

» Je vais tacher de mettre un peu d’ordre dans mesid£es et de retrouver la date perdue.

» Done, je fais entrer Moravagine dans la maison. Je letiens par la main et le pousse du cote du poele pour luifaire eviter le chien. Puis je ferme la porte et vais rallu-mer la lampe. Quand je me retoume, j’ai devant moi lepetit bonhomme du train. A cette vue, je suis tellementsaisi que mon revolver, que je tenais de la main gauche,part tout seul et que je blesse Moravagine au pied. Natu-rellement, c’est le pied droit, sa jambe malade. Heureu-sement que 9a n’est rien. Je lui ai fait un pansement. Laballe a traversd le gros orteil, k la racine de Fongle.

» Moravagine mange sous la lampe. Son pied bless6

6tendu stir line chaise fait qu’il est assis tout de travers.Le chien est k cdt6 de lui et il lui donne de temps k autreune croftte de pain. II me l’a fait detacher et cette bete quim’aurait d£vord, moi, s’est pr^cipit^e sur lui pour le 16-cher. Quel est done ce diarme qui se d6gage de sa per-sonne au point que les animaux memes y sont sensibles?

» Moravagine mange sous la lampe. Je suis honteux demon malheureux coup de feu. Je fais bouillir du kascha.En fouiliant parmi les caisses et les tonneaux, j’ai d£cou-vert la huche k pain, la reserve de concombres et un sacde harengs. J’ai aussi trouvd un gros litron de vodka etj’en ai bu une longue rasade avant de le d^poser sur latable. Si je fais Faffair6, e’est que j’ai peur d’interrogerMoravagine. Je suis plein de soupgons. Les suppositions lesplus folles me passent par la tete. De temps en temps jelui jette un furtif regard. Je voudrais le p6n£trer, savoirce qui se passe, ce qu’il a fait.

» Je n’y tiens plus, son calme m’exasp&re. Je sens lacol&re monter en moi.

» — Tu sais, lui fais-je brusquement, en me versant un» gobelet de vodka, tu sais, ta plaisanterie dtait idiote.

» — Quelle plaisanterie? »

» II n’a meme pas lev£ les yeux.

» — Celle du train. Tu sais, je t’ai imm£diatement re-» connu. On n’a pas id6e de 5a, cette bouteille vide, 5a» ressemblait trop k du chiqud.

)> — Allons, allons, mon vieux, ne te monte pas. Avoue» que tu* as eu une sacr £e frousse. »

» II me regarde en rigolant.

» — Nom de Dieul me diras-tu enfin ce que tu foutaisdans le train, cette nuit?

» — Cette nuit?

» — Oui, cette nuit.

» — Mais non, mon vieux, c’£tait hier. »

» Ses yeux ne me quittent pas. II sourit.

» — Voyons, Mora, ne joue pas sur les mots, je t'en» supplie. Hier ou aujourd’hui, 9a m’est dgal. Me diras-» tu ce que tu faisais cette nuit, k minuit, dans le train?

» — Mon bon vieux, me r£pond Moravagine, je fas-» sure que tu te trompes. Cette nuit, k minuit, je n’£tais» pas dans le train. C’est dans la nuit du 9 au 10 que j’ai

» eu Thonneur de voyager avec toi, et sans que tu me

» reconnaisses, d’ailleurs.

» — Bon. Nous sommes d’accord. Me diras-tu enfin» pourquoi tu £tais dans le train, cette nuit?

» — Mais> mon vieux, tu es complement fou, ma pa-» role. Je te r£p£te que j’etais dans le train 1’autre nuit» et que cette nuit, 11 juin 1907...

» — Tu dis, m’ecriai-je, tu dis que nous sommes le 11?

» — Je dis que nous sommes le 11 juin 1907, qu’il est

» pres de 3 heures du matin et que nous ferions xnieux,» tant que nous pouvons encore le faire, de prendre quel-» ques heures de repos. Je suis fourbu. Et qui salt ce qui» nous attend dans ces putains de tonneaux de chou-» croute. »

» J^tais atterr£. Mon revolver trainant sur la table, feusenvie de m’en saisir et d’abattre Moravagine. Quelle inso-lence et quel culot!

» II faisait de vains efforts pour se lever.

» — Voyons, mon vieux, me dit-il gentiment, ne fais» done pas cette tete-l&. Tu ferais mieux de me donner la» main pour que faille me coucher, car avec ta maudite» maladresse... »

» Je lui pretai la main et Taidai k s^tendre sur lepoele.

» J’ajoutai quelques buches au feu.

» Je fis plusieurs tours dans la piece, comme un som-nambule, me heurtant aux caisses, barriques, table, chaises;puis, m’approchant derechef du poele et me haussant surla pointe des pieds, je murmurai k Toreille de Morava-gine :

)> — Au nom de notre amitid, Mora, je fen supplie,» dis-moi ce qui se passe. »

» J’avais des larmes plein la voix. Lui, dormait ou fai-sait semblant de dormir.

» II ouvrit les yeux et me regardant fixement, il me dit:

» — Ecoute, vieux. Nous sommes fichus. Et maintenant,y> va te coucher, on ne sait pas ce que la joum£e de de-» main nous reserve. Va te coucher et souffle la lampe.» Bonne nuit. »

y> II se toume du cot€ du mur et rentre la t£te sous lapeau de mouton.

» Je chancelle. Je m’installe sur une chaise. Je bois ungobelet d’alcool. Je joue machinalement avec la bouteille.Elle m’6chappe des mains et se casse bruyaxmnent sur lesol. Le chien se sauve derri£re les caisses.

)> — C’est Mascha, hein?

» — Et qui veux-tu que 5a soit? me r£pond Moravaginesans bouger. »

« L’aube essuie les carreaux comme avec un chiffonsavonneux. Une eau 6pais$e suinte des vitres. Dehors, unbrouillard blanch&tre comme de la have de limace setraine lourdement et colie aux branches des sapins. Au~dessus, il pleut k grosses gouttes. Le vent est tomb£. Mora-vagine dort. Le chien aussi.

» Ma parole, je perds la boussole. J’ai relu les der-nieres pages de mon journal. Les dates et les heures ysont indiquees. Si Moravagine dit vrai, si, r^ellement, noussommes aujourd’hui le 11 comme il l’affirme et non pasle xo comme je le crois, alors... alors je suis plus grave-ment atteint que je ne le pensais moi-meme. Je sais bienque je suis touchd puisque je ressens ma fatigue jusquedans les

moelles. Mais, tout de meme, avoir dormi vingt-quatre heures sans s'en rendre compte, sans le savoir, 5a,c'est grave. Un cas clinique. Sommeil de grand d £traqu6.Prostration nerveuse. Trou. Abime dpileptique. Commo-tion. Syndrome.

» Il est vrai que je sens ma fatigue jusque dans les os.

» Mais k quel moment situer ce sommeil? J'ai relu monjournal en entier. J'ai du m'endormir tout de suite, enarrivant ici, imm^diatement apr£s le depart d'lvanoff. Eneffet, je me suis £tendu sur le poele; mais je croyais n'avoirpas dormi...

» Aiors, j 'ai d& dormir debout ou les yeux grandsouverts... »

« Je ne puis aligner deux mots de plus, je pense auxcopains. »

« JTai pris de grandes resolutions. Nous irons k Saint-petersbourg. Tant pis. II faut que je sache ce qui s'ypasse. Je ne puis rester une heure de plus id, dans Fincer-titude et en compagnie d'un fou. Et s'il ne veut pasm'accompagner, j'irai tout seul. Plutot la prison et la'mort, mais je dois savoir. »

« Avant d'aller r£veiller Moravagine, je jure, id, etc'est peut-etre la derniere ligne de mon journal, je jureque si c'est Mascha qui nous a trahis, je jure que j'auraisa peau. »

Nous sommes arrives k Saint-petersbourg par le traindu soir. Durant tout le trajet, Moravagine m'a tenu despropos extravagants. II n'a fait aucune difficulte pourm'accompagner, au contraire, il etait enchante.

— Tu comprends, me disait-il, au fond, je ne sais pas,moi, si Mascha nous a trahis, je n'en sais rien. Je t'ai dit^a comme 5a. Cest une idee que j'ai eue k Kharkoff. Etc'est 9a qui m#a fait rebrousser chemin. Aujourd'hui, j'ensuis sur. Tu ne sais pas ce que c'est que les femmes, toi.Les femmes ont le gofit du malheur. Elies ne sont heu-reuses que quand elles peuvent se plaindre, quand ellesont raison, quand elles ont cent fois raison d'avoir raisonde se plaindre, quand elles peuvent s'avilir avec.voluptAavec fr&i&ie, passionn&nent, dramatiquement. Et, commeelles sont cabotines dans Fame, il leur faut une galerie,un public, m6me imaginaire, avant de s'offrir en holo-causte. Une femme ne se donne jamais, elle vs'offre tou-jours en sacrifice. Cest pourquoi elle croit toujours agirselon un principe sup&ieur. Cest pourquoi chacune

d’elles est intimement convaincue que tu lui fais violenceet prend le monde entier k temoin de la puretd de sesintentions. La prostitution s’explique non pas par unbesoin de depravation, mais par ce sentiment ^gocen-trique qui ram£ne tout k soi et qui fait que les femmesconsid&rent leur corps comme le bien le plus pr^cieux,unique, rare; aussi elles y mettent le prix, c’est une ques-tion d’honneur. Geci explique ce fond de vulgarity queTon trouve meme chez les plus distinguees et ces aven-tures de cuisiniere qui arrivent commun£ment aux plusnobles. Comme son role est de s^duire, la femme se croittoujours au centre de Punivers, surtout quand elle esttombee tres bas. L’avllissement de la femme est sans fond,de m&me sa vanitd Comme les peddastes de leur turpi-tude, la femme reste victime de ses illusions et de sesraines imaginations passionnelles. D’ou drame, drameperpetuel. Alors, tu paries, une Juive! A Mascha, il luiFaut une tragedie, une tragedie k elle. Au fond, elle s’enPout. Ce n’est pas k nous qu’elle en veut. Mais k elle-m€me. II faut qu’elle se sente la demi£re des demises. Etcomme elle se croyait autre, sup6rieure k toutes les autresfemmes, plus £volu6e, k part, et qu’elle n’a plus aucunpoint de repere en dehors des conventions, il faut qu elleentxaine dans sa chute ce k quoi elle tenait le plus, ce quifaisait sa distraction, son orginalitd. C’est pourquoi elletrahit le parti entier. Son parti, la cause, sa cause sacree,puis son enfant, enfin elle-meme. Imagine-toi cette ambi-tion d£$ordonn£e. Elle a tenu k avoir un gosse k monimage pour avoir Poccasion d’avorter, de me tirer k latraine, dans sa boue, dans son sang. Tu ne sauras jamaistout ce qu’elle m’a appris. Maintenant, je comprends quele marquis de Sade dtait innocent. Le plus grand malheurqui puisse arriver k un homme, et ce n’est pas tant und&astre moral qu’un signe de vieillesse pr£matur£e, c’estde prendre une femme au serieux. La femme est un jou-jou. Tout fitre intellectuel — Pintelligence est un jeu,n’est-ce pas, un jeu de$interess6, c’est-i-dire divin — toutfetre intellectuel a le devoir de lui ouvrir le ventre pour

voir ce qu’il y a dedans, et s9il y trouve un enfant, n’est-ce pas, 5a c’est trichi! Tu comprends que je ne puisse pinsjouer avec Mascha maintenant que j’ai constati sa carcnce,et comme son honneur n'est pas en elle, mais qu’elle Faplaci, comme toutes les sottes, aveugliment, sur un senti-ment de vanity feminine, il faut qu’elle prouve, bon Dieu,4 qui sinon 4 elle-meme, c’est une question

d’amour-propre, il faut qu'elle prouve qu'elle a encore raison,meme en trichant, mime en faisant son propre malheur,par entetement, et elle aura raison 4 n’importe quel prixlD’ou sa fureur et sa haine passionnie.' L’itemel fiminin,je l’ai divoili. Isis n’aime pas 9a, Elle se venge. Je croisque Ton peut fadlement admettre...

Ces discours ne m’arrivaient que par lambeaux. J’itaistrop prioccupi moi-meme pour y donner de Fattention. Ilse trouvait que Moravagine avait raison. Nous itions bienle 11. Le billet de chemin de fer que je toumais nerveu-sement dans mes doigts en timoignait. Il portait la dateperforce. Je voyais le jour au travers. G’itait bien le11 juin 1907. Je tremblais de tons mes membres. Que s’itait-il passi aujourd’hui 4 Saint-Pitersbourg, que s’y passait-ildepuis ce matin? Je descendais 4 toutes les gares. J’auraisvoulu me renseigner. Je n’osais interroger personne. Je nepouvais acheter les joumaux, puisque nos nouveaux pas-seports portaient que nous itions deux paysans illettris etqu’ils itaient signis d’une croix. Ah! maudit soit cet artdu maquillage et de la grime qui nous a si souvent per-mis de nous glisser dans les assemblies les plus fermiespour surprendre des secrets et qui m’interdit aujourd’huid’apprendre les nouvelles publiques! Comme je ne pou-vais acheter les joumaux, je remontais dans le train avecdes petites bouteilles de Monopolka. Et je les su^otais. EtMoravagine m'aidait 4 les vider. Et il *recommengait sesdiscours. Et moi 4 avoir peur.

Assuriment, nous nations pas tris fiers, ni tris bril-lants en descendant du train, et c’est peut-etre cette ivressedigueulasse qui nous permit de sortir indemnes de lagare. La gare itait occupie militairement. Des policiers

m

fouillaient les voyageurs k la sortie. Chacun devait mon-trer ses papiers. Mais les agents laiss£rent passer deuxpaysans saouls dont le plus grand tirait le plus petit parle bras. Moravagine divaguait et pouvait k peine marcher.II boitait horriblement, son pied bless6 le faisait souffrir.Chaque pas lui tirait des cris de douleur qu’ib dtouffait ense mordant les l&vres. Ses grimaces nous valurent nombrede quolibets quand nous passames entre la double haie desagents.

La vue des politiers m’avait fait battre le coeur; maisquand nous debouchames sur la place, devant la gare,nous fumes imm^diatement d£gris&. Saint-Pdtersbourgetait tout noir. Pas une lampe k arc, pas un reverbere.Partout des barrages d’agents. Nous fumes refoules dansla Ligowskaia oil des troupes

formaient les faisceaux. IIy avait des patrouilles de cosaques dans les rues. Unsilence impressionnant planait sur la ville.

Ainsi je connus que Moravagine avait encore raison.Notre complot avait 6t6 dvent6. Nous avions 6t6 vendus.Nous dtions trahis. Ah! si j'avais tenu Mascha, je Tauraisdtrangl6e! Une rage froide m^branlaif. Maintenant,c’dtait moi qui me cramponnais k 1’epaule de Moravagine.Sans cet appui, je serais tombe.

A partir de ce moment, Moravagine fit preuve d’unsang-froid et d’un esprit de decision ^tonnants et jem’abandonnai enticement k sa gouverne. Mes forcesm’avaient abandonn£. Tout m’etait £gal. Je ne ressentaisqu’une veulerie £norme et une indifference absolue pourtout Nous 6tions arrives au coin de la rue aux Pois et dela Sadowaia. On ne pouvait aller plus loin. La rue dtaitcoupee. Derri&re une barricade de pav6s, des soldats met-taient une mitrailleuse en batterie. Au bout de la rue, onentendait de lointains coups de sifflet, suivis de brouhahaet d’une sombre rumeur de foule. II parait que la policeavait isoM ce quartier, qu’on fouillait les maisons etqu’on arretait tout le monde. De temps en temps un coupde revolver parvenait jusqu’& nous.

Moravagine m’entraina un peu plus haut dans la Sa-

dowaia et me fit entrer dans un traktir, juste en face lemarch£ couvert. II y avait 1& trois petites pieces, sales, d£la-brdes, pleines de gens. Pour la plupart des marchands desrues, des cochers et des porteurs aux halles, petit mondeque cette nuit tragique empechait d’exercer son Industrie.Ils £taient assis coudes h coudes autour des tables et desgu&ridons et commentaient les evenements k voix basse,comme partout en Russie quand on parle de certaineschoses en public^ les ^chines se ploient car on sent unemain de cauchemar qui vous menace, et la terreur pdsesur tous. A notre entree, un silence se fit, qui tassa encoreplus les epaules, £crasa toute l’assembl£e. Seul un ivrognesans chemise declamait des vers de Pouchkine.

Je me laissai choir sur une chaise. Moravagine se signalonguement devant les icones. Puis il s’empara d’une assiestde de zakouskis et but une grande tasse d’alcool, retoumadevant les icones, commanda un borchtch, vint s’asseoir hma table, alluma sa courte pipe en jurant, croisa sesjambes et entama un long monologue k haute voix, oh ils’agissait d’un cheval cagneux, de trois

maquignons quivoulaient lui refiler une rosse avec des pattes comme unbanc; il prenait le Seigneur k tdmoin de la vie que luiaurait fait sa femme s’il avait ramene cette bete qui avaitles cotes comme des buches et qui aurait fait la ris£e duvillage. Il donnait des nouvelles de son village et s’exta-siait sur les belltes choses qu’il avait vues en ville. Il sefaisait Eloquent, pleurnicheur, madrd, goguenar.d, ets’adressait avec emphase, tantot k moi, son poteau, sonfrhre, et il s’attendrissait, tantot k l’auditoire imaginaire desvieux de son village qui ne voulaient ajouter foi k sespropos, et il s'emportait, grognait, sacrait, pestait, pleind’invectives. Il m^tourdissait. Des gens s’£taient lev£s ets’approchaient peu k peu de sa chaise. d'autres mou-jiks -nous entouraient. On lui posait des questions. Il r£-pondait en payant des tournees. Bientot la conversationredevint g6n£rale, criarde, confuse. Tout le monde se mitk parler de son village. On le regrettait. On critiquait laville, les patrons> les bourgeois. Puis chacun se plaignit de

114

son travail et de la dixrete des temps. Alors on se mit kraconter ce qui se passait dans la rue et imm£diatementle ton g£n6ral baissa. Chacun avait t&noin de quel-que chose. On se remit k chuchoter et les petits groupesse reform&rent. Maintenant nous nations plus le centre dela curiosity. Deux paysans s’&aient installs k notre table,nn vieux cocher et un veilleur de nuit aux halles. L’ivrognedMamateur, que Moravagine avait r6gal6 d’un verre, ap-porta ^galement sa chaise. Et, autour de notre table, cefut bientdt un dxuchotement, un colportage de bruits, desiacontars. C’est ainsi que nous apprimes les £vdnementsde la joum6e par des on-dit. Et nous fumes, ma foi, tr£sbien renselgnfe, mieux que par les joumaux, car Foeil dupetit people des rues est toujours k I’affilt, avide, insa-tiable, fdroce.

II n’y avait pas eu d’attentat contre le tsar, mais la revueannuelle n’avait pas eu lieu. Toutes les troupes £taientconsignees. On disait que les marins de Gronstadt s’dtaientr^volt^s. II parait qu’il y avait des <£meutes k Wassilji-Olstrow, et que les cosaques chargeaient les ouvriers desPoutiloffskji Sawodi. En ville, plusieurs casernes etaientassi£g£es par les troupes de police. Le regiment S^minowskiavait £usill£ ses officiers. L’&juipage du Rujrik avait £t<§arretd par le iw regiment caucasien. La garde occupaitle centre de la ville. Des quartiers entiers Etaient Isolds.Les arrestatxons avaient eu lieu en masse. Le veilleur denuit avait vu d^filer des centaines de prisonniers, dont tr£speu d’^tudiants. Le vieux cocher racontait qu’il y avaiteu des bagarres dans le quartier de Viborg et

que la ruemenant k la prison Krestowsky £tait rouge de sang.L’ivrogne m £Iomane pr^tendait que la Rdpublique avait6t& proclamde k Moscou et que tout TEmpire &ait k feuet k sang, « car, disait-il, je vends des joumaux le soir ettous mes joumaux Etaient caviard^s aujourd’hui »I Lecocher r£torqua que la R^publique n’^tait pas k Moscou,mais bien k Helsingfors, car la gare de Finlande £tait fer-m£e au public. L’ivrogne, mieux inform^, affirmait que laflotte de la mer Noire avait appareill6 pour se rendre k

Constanza, ou les matelots avaient mis sac k terre. Leveilleur de nuit disait qu’on lui avait dit que le jardinAlexandre 6ta.it plein de morts.

La nuit se passa k aller de table en table entendreconfirmation de ces £v £nements.

Au petit jour, le cocher nous emmena chez lui. C^taitun brave homme qui s’appelait Douboff. Moravagine avaitfait sa conquete en lui promettant de ne s’adresser k per-sonne d’autre qu9k lui pour acheter le fameux cheval dontil lui avait parte. Je passai deux jours dans la grange, cou-ch6 sur un tas de foin, sans sortir. Notre d£sastre 6ta.itcomplet. Piotre, le fils du cocher, allait me chercher lesjournaux. Je lisais les fatales nouvelles. Tout le mondeavait 6t6 pris. On donnait des noms. Ro-Ro avait £t£ misaux fers d&$ son arriv^e k bord du Rujrik. La revoke deCronstadt avait 6t6 noj6e dans le sang. Toutes les femmesdes bordels avaient £t£ emprisonn£es et les autorMs selivraient k une enquete sur cette myst^rieuse affaire depropagande. Partout en province, la reaction 6tait mai-tresse de la situation. La Vierge Rouge, Katja, avait £t&pendue k bord d’un aviso. Makowsky etait coffr£. Klein-mann en fuite. Khaifetz torture dans un commissariatd’Odessa. Oleg prisonnier. Le Cosaque ex £cut£ k Kherson.Sokoloff s’est suicide en sautant par la fen&tre de sa pri-son. Les puits de Bakou sont en fiammes. Un pogromeravage Varsovie. Apres une voke d’obus laches sur la ville,le Potemkine s’est enfui k toute vapeur. En derniere heure,les autorites roumaines de Constanza ont desarme le vais-seau amiral et incarc£r£ 1’Equipage ddserteur. N^plouwjeffa 6t6 tu6 par une bombe, mais son assassin, Tchemikoff, a6t6 sur-le-champ abattu par l’aide de camp du gouvemeur.Cinq autres terroristes, armes de bombes d’un nouveaumodule, ont 6t6 arretes k Sebastopol. Je lis, je lis, je listout. Cette lecture m’excite. On recherche l’auteto de Fex-plosion de Moscou, il s’agirait d’un mystdrieux Anglais.Celui-lk ne m’int£resse pas. Il y a un nom que je cherchedans toutes les

Editions, c’est celui de Mascha. Rien, pasun mot. Et II y a encore un autre individu dont on n’a pas

116

Fair dc supposer l’existence, Moravagine. Tiens, tiens! Messoup$ons me reprennent. Mais je suis fou. Pendant que jereste couche dans le foin, Moravagine est sorti, il agit. IIse livre k une enqu£te. Douboff et lui sont inseparables.Sous le falladeux pr£texte d’acheter le cheval, Moravagineentraine le vieux cocher chez tons les maquignons, danstons les quartiers, dans toutes les rues. Ils font toutes lesmaisons de the, toutes les buvettes, roulent de bar entraktir. Je me demande comment Moravagine tient lecoup. Douboff, lui, n’a pas dessouie. Ce qui soutient Mora-vagine, c’est cette meme anxiete, cette meme angoisse quime fait lire fi6vxeusement les journaux. II voudrait savoirce que Mascha est devenue. Ce qu’elle fait. Oh elle perche.II cherche une piste, un indice et ne trouve rien, pas unxenseignement. Et pourtant, il n’y a pas de doute possible.C’est bien Mascha qui a mange le morceau. C’est Maschaqui nous a trahis. Elle seule pouvait donner des rensei-gnements aussi precis k la police. Elle connaissait nosplans et avail le nom de tous nos caxnarades et complices.Mais pourquoi ne m’a-t-elle pas denonce, moi, pourquoine m’a-t-elle pas empeche d’agir et pourquoi ne s’est-ellepas attaquee k Moravagine?

Le troisieme jour, je fais part de mes inquietudes k Mo-ravagine. C’est l’aube, il vient k peine de rentrer. Lui nonplus, il ne comprend rien k 1’attitude de Mascha. Etcomme il m’annonce qu’il ne sait pas ce qu’elle a pu de-venir, qu’il n’a pas le moindre renseignement la concer-nant, je lui avoue que je me suis jure de la tuer.

— Alors, en route, dit-il, partons. C’est peut-etre fou.C’est peut-etre ce qu’elle veut. Allons k Terrioki.

Nous reveillons Douboff qui ronfle. Nous l’aidons k at-teler. Nous nous faisons conduire k la gare de Einlande.Mais on ne part pas. La gare est interdite au public. Nousinsistons, «*un train vient d’entrer en gare.

— C’est un train militaire, nous repond 1’employe, untrain de prisonniers.

Nous faisons demi-tour. Nous sommes vite arrfetes. Unlong cortege sort de la gare par une sortie laterale. Les

prisonniers sont encadr^s par des soldats qui ont baion-nette au canon. Tons les

prisonniers ont les menottes.Nous les regardons ddiler. Je reconnais au milieu de lafoule FEdop£. II est chargl de fers. Un sous-offider setient k cot6 de lui, revolver au poing. Parmi les femmesqui viennent ensuite, je ne vois pas Mascha.

Douboff s’est endormi, cass6 en deux. Moravagine Far-xache de son sifege, l'installe k cot6 de moi sur les cous-sins et monte k la place du cocher. ITplaisante avec lesgardavois. Nous avons Fair d’un fameux trio d'ivrognes,surtout moi, exsangue, tremblant, £coeur£ par le passagedes prisonniers.

— Nous partons?

Je ne puis desserrer les dents. Moravagine fouette lecheval. Nous roulons cahin-caha. Nous parcourons desrues interminables qui s’animent peu k peu. II peuf £tresix heures et demie, sept heures moins le quart. Ou Mora-vagine nous conduit-il? Cela m’est dgal. J'ai le vertige. Jevais tomber. Tout toume.

Jbuvre les yeux. Nous sommes arret^s k une stationd'izvoschikis. Nous avons pris la queue. C’est Moravaginequi me secoue et qui me fait descendre. II m’entrainedans un traktir; Nous laissons Douboff dormir sur les cous-sins de sa voiture.

II nous faut partir. Nous ne pouvons rester dans cetteville. II nous faut renohcer k Mascha. Tant pis. II nousfaut filer. II nous faut tacher de passer k Ibtranger. IInous faut retoumer k Twer. Peut-etre que nos wagons dechoucroute sont surveill6s. Tant pis. II faut tout risquer.Peut-6tre r£ussirom-nou$ k atteindre Londres.

C’est Moravagine qui parle. J’acquiesce k tout. Je suissans volont£. Pourvu que tout cela finisse. II me dirait deme suidder, qu*imm£diatement je sortirais mon revolveret que je me tirerais un cou de feu dans la bouche.

Je n’en puis plus.

Misfere, ohl ma mere, misfere et mortl

II faisait une chaleur ^touffante dans le train. Le wagon<§tait archibond£. Moravagine s’est imm&liatement en-

dormi. Les roues du train toumaient dans ma tfite et kchaque tour hachaient mon cerveau menu, menu. Bevastes 6chapp6es de del bleu m'entraient dans les yeux,mais les roues s'y pr&ipitaient en furie et saccageaienttout, Elies toumaient au fond du del, le marquant delongues trainees huileuses. Ces taches d'huile s^tendaient,se d6doublaient, se coloraient et je voyais un milliond'yeux battre des paupi&res en plein soleil. Des prunelles6normes roulaient d'un horizon k Tautre, rentraient lesunes dans les autres. Puis elles se faisaient toutes petites,fixes, dures. Une espece d'ectoplasme transludde se for-mait tout autour, une espece de visage, mon visage. Monvisage tir£ k des centaines de miiie d'exemplaires. Et tousces visages se mettaient soudainement en branle, ils bou-geaient, ils procddaient par bonds fous, ultra-rapides,comme des insectes patineurs k la surface d'une mare. Ledel durdssait, ddatant comme un miroir, et les roues,revenant une demifere fois k la charge, le fracassaient. Desmilliers de debris crdpitaient, toumoyaient, et des tonnesde bruits, de cris, de voix roulaient, en avalanche, sed&hargeaient, se tdescopaient dans mon tyrnpan. Zigzags,dcatrices halludn^es, d^chirures, Eclairs, l&vres, bouches,doigts coupes, une explosion formidable retentissait aufond de mes oreilles douloureuses, rugissantes, et Moscouretombait du ciel, en miettes, en pluie, en cendres commeun adronef qui a pris feu et s^parpille. En haut, en bas,des images de la vie voltigeaient, virevoltaient, k Ten-droit, k Tenvers, sens dessus dessous, avant de tomber enpoussi&re : Tenceinte du Kremlin, Saint-Basiie, le pontdes Mar&haux, Tenceinte de la ViUe chinoise, Tint6rieurde ma chambre d'hotel, puis, avec retardement, Raja, £va-por6e, t£nue. Elle s'effiloche. Ses jambes font le grand£cart, s'&irent, s'^tirent, se d£mat£rialisent. Maintenant, ilne r-este plus qu'un bas de soie en suspension dans Tat-mospMre, un bas qui se gonfle au mollet, qui devient groscomme un sac, comme un ventre, £norme, Anomie. C'estMascha. Elle disparait k son tour, et un gros bambin debaudruche tombe en se dodelinant sur le soL

Comment. Hein? Eh bien, quoi? Oui. Oui. « Twer,Twer! » je suis sur le qua!. Eh bien, qnoi? Oui, oui.« Twer, Twer! » Oui. Oui. On descend. On descend. Bon,bon. <c Twer, Twer! » C'est entendu. On descend. Ehbien, quoi? Mon vieux, tu viens? Oui. Merde. « Twerl »Bon, je suis lk. « Twer, Twer! » Donne-moi la main. Bon.Tu connais la sortie? Bon. « Twer! » Bon. Je ne puis pasmarcher. Merde. Foutons le camp. J'y suis. « T-w-e-r ».Me voilk. §a y est. §a

colle. Qa bichotte. Foutons le camp.

Voies ferries cr£pusculaires. Les semaphores font leguet devant la foret. Nous traversons le deuxifeme pas-sage k niveau. Nous gagnons k travers champs. Ya commeje te pousse. Nous avangons k la mani&re des crapauds,p6niblement, en sautant d’une jambe sur l'autre, en tor-tillant du cul. Tun tirant l’autre. Fi£vre, soif, fatigue,ivresse, insomnie, cauchemar, sommeil, rire, d&espoir, je-m’en-foutisme, col&re, faim, fifevre, soif, fatigue, tout celanous pend au bout des nerfs comme des poids trop lourdset toute la frfele horlogerie de notre machine humaine estpatraque, les muscles grincent, la ddraison sonne l’heure,on n'est plus maitre de sa langue, la pens£e vous fait tr£-bucher. Et, avec ga, il nous faut sauver notre peau.

J’entraine Moravagine jusqu’k la touffe de sureau. Lavoiture n’est pas Ik. C’est vrai, elle m’attendait Fautrejour. Ah! oui, Xvanoff, c’est vrai, je ne lui ai pas donn6rendez-vous. Je le trouverai en ville. II faut que nousretoumions en ville. II faut absolument que je le trouveen ville.

Je reprends conscience.

Moravagine ne peut plus bouger. II est couchfi dansFherbe et geint comme un petit enfant. II tient son pieddans ses mains. Je d£fais sa chaussette russe. Le pied estenfl£ et Forteil est tout noir. II n’y a rien d’autre k faire.Je sors mon couteau de ma botte et avec le plus grandsang-froid dont je suis professionnellement capable, jesectionne Forteil atteint de gangrene. Je le fais trfes adroi-tement. Puis je d£chixe ma chemise et lui fais un panse-ment, serr£, chic, classique, selon les regies de Fart. Comme

je ne disposais point d’antiseptique, j’ai eu soin de pissersur la plaie, ainsi que le pratiquent les Indiens de 1’Ama-zone.

.• Cette petite operation nous a fait du bien k tons lesdeux. Nous sommes couches dans 1’herbe et envisageonstrfes froidement notre situation. 11 nous faut retoumersur nos pas et, s’ils sont encore Ik, tacher de' nous intro-duire dans nos wagons de choucroute. C’est notre seulechance de salut. Tant pis s’ils sont surveillAs. Nous seronspris.

— Et puis, zut! Est-ce que tu pourras marcher?

— Oui, mon vieux, me repond Moravagine. Attendsencore un peu, le temps de fumer une pipe et je marche.

Nous voiKt partis. Cela ne va pas trop mal. Moravaginem’a pass6 le bras autour de la ceinture et je le soutienssous 1’aisseile. Nous blaguons. Nous rions. Mais pourquoiest-ce que Moravagine chante? Et que chante-t-il? Je necomprends pas les paroles, 9a doit etre du hongrois, unechanson de son enfance.

Nous arrivons. Nous sommes arrives. Nous sommes in-stalls de l’autre cdt£ des voies, sous les bouleaux nainsqui marquent l’enceinte de la gare, en face le quai d’em-barquement. Nos deux wagons sont toujours Ik, au boutd’une voie de garage. De notre poste d’observation nouspouvons surveiUer les abords de la gare. Les quais sontd&erts. Rien ne bouge. Les semaphores et les etoiles cli-gnotent. Le ciel est immense. De temps en temps un crid’oiseau nous vient de la foret. Le cadran lumineuxmarque trois heures du matin. Nous attendons plus d’uneh$ure en silence sans que rien ne vienne troubler ce grandcalme de la nuit.

— On y va?

— Attends encore un peu, me r£pond Moravagine, letemps de respirer.

Puis il ajoute :

— Dis done, vieux, il y a combien d’ici aux wagons?

— Dans les cinquante metres.

m

— £a fait cent vingt-cinq pas, dit Moravagine d£cou-ragd. Enfin, allons-y, je suis bon.

— Ton pied ne te fait pas trop souffrir?

— Non.

— Tu veux encore attendre nn peu?

— Non. Allons-y.

— Vise le premier wagon et fais attention aux fils enfranchissant le fos$& lui recommande-je, en I’aidant k semettre debout.

Comme nous allions bondir et courir de toutes nosforces vers les wagons, un timbre dlectrique retentit, unpetit grelot £puis6, hesitant, k bout de courant, dont letrembleur va s’arreter, 1’homme qui le fait agir doit setrouver de 1’autre cotd du monde, on dirait que cette son-nerie rouiltee va rester en panne d’une seconde k Pautre,mais elle nen persiste pas moins, monotone, continue,dnervante.

Tinn-glinn-glinn, tinn-glinn, tinn-glinn-glinn.

Nous sommes retombds dans Therbe.

Un grand quart d'heure s’dcoule.

— Oh, 1&-1&, 1&, 13t, 1&, Ik, lk, fait Moravagine.

Le grelot funebre sonne toujours.

Nous n’en pouvons plus.

Maintenant, une porte s'ouvre. Des hommes d'dquipesortent en crachant. Des lumi&res vont et viennent sur lesquais, des fanaux s’allument entre les voies. L’aiguilleurmonte dans sa vigie et fait se choquer les fils de fer devantnous. Un bruit grandissant descend du nord. Bientdt untrain entre en gare. C’est un long convoi de marchan-dises. La machine stoppe en toussant. Puis elle fait desmanoeuvres. On decroche des wagons. Puis un grouped’hommes se dirigent vers le premier wagon de chou-croute.

— Mora, attention, c’est notre tour, il faut en profiter,quelle chance!

— T’en fais pas, je suis pare.

Nous ne quittons pas notre wagon des yeux. Six hommesle poussent. Ils passent et repassent devant nous, changent

d’aiguillage et de voles. Enfin, Ils accrochent notre wagonau train, en queue. Un hoxnme met un fanal rouge k 1’ar-ri&re. Puis ils s’&oignent tons.

C’est le moment.

Nous franchissons les rails k toute allure. J’arrive le pre-mier. Je fais sauter le plomb avec mon couteau. J’en-trouvre le portillon. Quand Moravagine arrive, je le hisseen wagon et saute vivement derriere lui.

Nous sommes sauv^s, nous sommes sauv^s! Je pleure.

— Bougre d’idiot, murmure Moravagine, attends qu’ild&narre, tu flancheras apres.

II arme son revolver.

Non, personne ne nous a vus; personne ne vient. Aubout d’un moment, le train part.

Les trains russes ne vont pas vite et dans le xnonde entierles trains de marchandises font k peine du quarante kTlieure. II n’y a pas dnq minutes que nous roulons et j’aiTimpression d’avoir parcouru des milliers de kilometres,d’avoir francM les fronti&res.

— Dis done, Mora, il est bath c’te wagon?

— Tu paries dun slipingl

— Et ta patte?

— Elle me bouffe.

— T’as la fievre?

— Non, mais j’ai comme des asticots qui m’chatouillent.

Nous roulons.

Au bout dun moment c’est Moravagine qui me fait :

— Dis done, vieux, $a t’amuse, toi, d’aller chez lesAngliches?

— Tu paries, c’sont des princes, des potes. C’que j’enai marre des Russes et d’leur Russie. T m’d^gofttent, tiens.J’peux plus les blairer, les Rousskis.

— Tu paries d’un chiqud I-z-en ont plein la bouched’leur frangine, d’la Grande Vache.

— Tu dis?

— DTHumanit£, quoi!

— Oh, Ik-lkj i m! courent.

— Si c’est qu’on s’pieutait?

123

— Stir, surtout qu’un curieux peut s’amener.

Mais nous ne bougeons pas. Nous sommes trop bien.Quelle detentel Le train a l’air de redoubler de vitesse.Les roues chantent dans mon cceur, chantent la liberte.

Nous venons de stationner dans une gare. II y a eu desmanoeuvres. Nous avons entendu des pas d’hommes dansle ballast, tout autour de notre wagon.

— Moravagine, vieux, c’est pas serieux, y faut s’carapa-ter. Si qudqu’un s’amenait, on s’ferait baiser k la pro-chaine.

— Merde. Tu la connais, toi, la manigance d'ces putainsd* tonneaux? me demande Moravagine.

— T’en fais pas, que je lui reponds. J’connais Fbizness.C'est chouette. C’est tout c’qu’y a de bath. C'est Z.Z. quia combine 9a. Du perld, mon vieux, tu vas voir. Tu pariesd’un as, qu’le ndgro, et k la coule.

Ces tonneaux, dont Z. Z. est Tinventeur, sont truquds.Sur cent tonneaux de choucroute, dix sont truquds, dixpar ddpot. II y a quatre depots, quarante personnes donepeuvent k la rigueur y prendre place et dtre expddidespar grande vitesse k l’dtranger. Le plus long parcours estde huit jours. Toula expddie ses tonneaux k un commis-sionnaire de Brest-Litowsk, qui les reexpddie k Copen-

hague, via Varsovie, Lodz ’et Dantzig. Ceux de Riazan sontadresses k un correspondant k Tauris, via Astrakan et lamer Caspienne. Ceux de Kalouga sont destines k Vienne,via Orel, Berditchev et Lemberg. A part les quatre desti-nataires k l’etranger et Ivanoff, qui est l’unique expdditeur,les agents et correspondants transitaires ignorent absolu-ment Texistence des tonneaux truquds. Notre lot k nousva directement k Londres, via Riga. C’est l’itindraire leplus court et il ny a qu’un seul transbordement. Ces trans-bordements causent beaucoup d’ennuis k celui qui voyagedans un tonneau, car alors il est roule, second, contre-choqud et court le risque de faire la fin du voyage la teteen bas. Mais le cas a ete prevu. Les tonneaux sont intd-rieureraent soigneusement capitonnes et un bon rembour-rage protdge et maintient particulidrement la tete et les

Epaules. Les tonneaux sont trEs spacieux de forme, on ylege relativement a raise. IIs se ferment de FintErieur kFaide d'un double levier dont la poignEe est k la portae dela main. Ce systEme pennet FaEration en cours de route;il ne fant le bloquer qn’k FarrEt dans les gares et lors destransbordements. Le levier bloquE, la fermeture est her-mEtique. Dans ce cas, le voyageur a deux petits tuyaux encaoutchouc k sa disposition. Par Fun, il aspire Fair deFextErieur, par Fautre, il expire Fair vidE. Il s'agit de nepas se tromper, et il est assez pEnible de se servir de cestuyaux, car comme on est k moit iE asphyxia par les Ema-nations de la choucroute, on a tendance k vouloir respirernonnalement* Il ne faut surtout pas ouvrir la bouche etrespirer aussi lentement et rEguliErement que possible. Ala poignEe, nn petit sachet est suspendu qui contient desxondeHes de pEmican, des tablettes de chocolat, une bou-teille d’alcool de menthe, un flacon d’Ether et du sucreen morceaux.

— Tu comprends, vieux, i parait qu’Ie premier jour$a t’crEve, mais aprEs tu t’y fais, tu t’tasses.

— Encore un true k la manque, me rEpond Moravagine*F sont pas loufs, les Russes, dvouloir voyager comm' d’lamelasse? Vas-y, allume voir qu’on se pieute. I' doit Etre anmoms cinq plombes.

Je dEfais ma ceinture dans le noir. J’ote mon caftan.Je tire de ma botte gauche

une petite lampe Electrique.Je F allume. Main tenant, j’xnspecte les tonneaux k quatrepattes.

— Tiens, vise, que je crie, vise celui-lE. Cest Fbon. G’enest un. Tiens, tu piges la marque?

Je lui dEsigne un tonneau et lui montre du doigt unnumEro qui est surchargE.

— Tu piges, hein, 5a e’est Fsigne, hein. Maintenant, F ya qu’k arracher c'dou, et Fcouvercle et tout Ffourbi s’ouvre.Qa vient tout seul.

Je me lEve pour arracher le clou et soulever le couverde.Je suis k peine debout, que je pousse un cri horrible. Jeme suis pris la tEte dans quelque chose de froid, dans

«5

quelque chose d’humide, de flasque, de mou. Je suiscomme encapuchonnA Quelque chose de gluant me coulesur la figure. Je recule d’un pas. Je braque ma lampe surcette chose qui flotte, qui pend du plafond et que lescahots du wagon font bouger.

Tous les details de cette scfene me sont encore presentsk 1’esprit.

Le train roule. Nous sommes durement secou£s. Norn,sommes debout au milieu des tonneaux en d&ordre. Mora-vagine se Cramponne k moi et se penche en avant pourmieux voir. Je dirige le rayon de ma lampe sur cette chosequi se balance devant nous. Norn de Dieu, un pendu!Une femme. Des robes. Une main. Le petit faisceau de malampe fait des trous dans la robe. Un chale boueux. Uncorsage k fleurs. Et... Et... une t£te... le visage... Mascha!...Entre ses jambes pend un foetus grima^ant.

Mon bras tendu est tombA Nous ne disons rien. Le trainest plein de tamponnements. Ma lampe fait un tout petitrond lumineux sur le plancher. Moravagine met le pieddessus.

— Mora, Iui dis-je suppliant, ddcroche-la, fous-la dehors,cette came!

— Non, me dit-il. (Sa voix murmure k peine.) Non, jene la dtoocherai pas. Elle voyagera avec nous. Elle nousportera bonheur. Tu comprends, k Riga, quand on

ouvrirale wagon, on ne viendra pas voir ce que contiennent lestonneaux, on s’occupera d’elle. Et nous, nous passerons.

Deux tonneaux sont ouverts. J’aide Moravagine i s’in-staller dans le sien. II le boucle de I’intdrieur. Je m’intro-duis dans le mien. Mon balluchon qui contient prfes d’unmillion de roubles en billets de banque est trop volumi-neux. Alors je me redresse et, visant la morte, je lui jettecet argent it la tete. Puis je m’accroupis dans mon tonneau.Je m’installe bien k l’aise. Je rabats le couverde et leferme de Finterieur, en appuyant sur la poign6e, it fond.

Le train roule dans la nuit...

1*6

o LA TRAVERSEE DE L'ATLANTIQUE

Quand on sort de l’enfer russe, la vie parait belle etagreable. On s’attendrit k la vue des gens qui travaillenttranquillement et leur sort parait digne d’envie, facile.Meme Londres, surpeuplee, commercante et noire, sembleaimable. L’homme de la rue, l’oisif aussi bien que le tra-vailleur, precis, correct, entier dans sa sobre elegance, faitpartie <Tun ensemble bien ordonn£ et se tient k sa placedans le team. Quel contraste avec la vie russe! Toute lavie anglaise n’est qu'une partie de sport, un fair-play quia ses lois et ses usages chevaleresques, et tout le pays,ratisse, vert, ombrage, gazonneux, n’est qu’un immenseterrain de jeux dont des coups de vent, piques comme desfanions, marquent les limites. Autour, le del et la mer ontdes joues d’enfants, d’enfants sains, d’enfants propres, d’en-fants riches qui ont des joujoux tout neufs, des locomo-tives dtincelantes, des bateaux reluisants. Les villes sontcomme des cabines d’acajou ou ces deux grands enfantsentrent parfois se reposer, et quand ils se rdveillent, ils ontles yeux clairs, babillent et font le bonheur de leur fa-mille, TAngleterre.

A bord du Caledonia qui nous emporte de Liverpool kNew York, Moravagine et moi ne sortons pas de 1’appar-tement privd que nous occupons; et quand nous sortons,c’est k Theure du th£, pour nous meler aux enfants. Nousavons besoin de continuer cette cure d’innocence inaugu-x€e k Londres au moment de notre debarquement, apr£scet effroyable voyage k fond de cale, et un sejour de troissemaines en Angleterre n’est pas arrive k nous d£fatiguer.Nous sommes montes en Ecosse, nous sommes descendusen Cornouailles, nous nous sommes promenes dix joursdans les collines du Cumberland, 5a n’etait pas assez; soli-

taires, tacitumes et xnaussades nous errions, non pas lourdsde remords, mais k plat. Et ce n’est qu’une fois k bord quenous nous sommes rendu compte de la pr6excellence cura-tive de FAngleterre, de son climat Emollient, de son am-biance d’innocence, de Fadmirable correction de ses habi-tants* de la beauty de la sant£ de ses enfants et de la vie,et nous nous sommes mis a les regretter. C’est pourquoinous recherchons la compagnie des tout petits, pour nousd£tendre, pour nous r£cordorter« Nous continuous notretraitement.

Nous faisons chaise longue toute la joum^e. Mol, je neveux pas sortir, et c’est Moravagine qui a d£couvert cettecure de cinq heures, k 1’heure du th£, au milieu desenfants, des rires, des bonnes et d’un singe.

Nous sommes log£s k babord sur le pont sup&rieur. Notreappartement priv£ se compose de deux chambres k cou-cher, d'un vaste salon, d’un petit jardin d’hiver et d’unepiscine suffisamment grande pour y prendre ses £bats.L’appartement voisin est occupy par un Allemand, M. CurtHeiligenwehr, dit Topsy. Topsy-Heiligenwehr voyage danstous les pays, il fait toutes les capitales du monde ou ilprdsente dans les music-halls un singe savant, Olympio.C’est en Fhonneur de son pensionnaire, qui lui rapporteune fortune, que M. Heiligenwehr occupe l’autre apparte-ment de luxe, k tribord.

Olympio est un grand orang-outang au pelage roux. S’ilest n£ k Borneo, il est l’etre le plus £L£gant du bord. Deuxmalles Innovation contiennent sa collection de completset son linge de corps. D&s qu’on met le pied sur le pont,on est sur de le rencontrer. Le matin de bonne heure, onpeut le voir en pantalon de flanelle blanche, en sweater decouleur, le col ^mergeant d’une chemise k la’ Danton, lespieds chaus$£s de daim, les mains gant£es de chamois, entrain de jouer au tennis, aux galets ou au deck-golf. Il estd’une correction glaciale avec ses partenaires. Apr£s avoiroffert ou pris sa revanche k ces jeux, il se change rapide-ment. Il enfile des bottes vemies, boucle des petits £pe-rons d’argent, passe une casaque rose, s’enfonce sur les

oreilles tine casquette de jockey et court k la salle de gym-nastique en brandissant une cravache en cuir de rhino-ceros, JJl, il s’installe gravement sur le cheval on ledromadaire m^canique et s’evertue k temp&rer leursmouvements k

la vapeur. Quand il fait du rowing sur le plan-cher, il porte une petite culotte qui s’arrete k mi-cuisse,son torse moule superbement un petit jersey de soie trans-parent, un grand mouchoir aux couleurs am^ricaines estnone autour de ses reins. Puis il va prendre son bain etnage comme un homme dans sa piscine particuliere. Lafin de la matinee se passe k sa toilette, entre son valet dechambre qui le peigne et le parfume, et la manucure dubord qui lui fait les ongles des quatre pattes. Olympio,enfoui dans une ample robe de chambre k ramages chinois,se laisse voluptueusement faire. Vers midi, il descend anbar vetu avec recherch'e d’un complet bleu vif ou r£s£dafan£ sortant de chez le bon faiseur. Son chapeau est l £g£-rement incline, sa cravate fraiche s’orne d’une perle; il aune fleur k la boutonniere, et des guetres claires aux pieds.Il s’appuie sur une canne k pommeau d’ambre, fume ungros cigare bagu6, boit un cocktail, chicane du doigt labreloque qui lui pend sur le ventre, tire constamment samontre, regarde Theure, fait sonner son chronometre d’or.A Theure du dejeuner, il remonte dans ses appartements,s’installe k table, noue sa serviette et mange lentement ense servant de cuiller, couteau, fourchette. Apr&s le caf£,il s’&end dans un hamac, fume des cigarettes k bout dore,lit les joumaux, feuillette distraitement des revues illus-tr^es et fait la sieste. A son reveil il sonne son valet dechambre et shabille une fois de plus. Il exhibe d’£ton-nants costumes de sport a martingales et k poches mul-tiples. C est l’heure de la promenade. Il adore faire le tourdu pont & patins k roulettes. D’autres fois, juch£ sur unebicyclette nicketee, il passe au milieu des passagers depremiere, leur tirant de grands coups de chapeau. Le soir,on le rencontre dans les couloirs, grave comme un diplo-mate ou, alors, il se pr&asse dans un fauteuil devant l'or-chestre des tziganes corsetes dans leur dolman rouge et

sulvant des yeux tons les mouvements d’un Negre d6soss6qui danse un cake-walk. Son smoking est constelM dedecorations car Olympio s’est produit devant toutes lescours.

Mais ce qu’Olympio pr^fere avant tout, c’est l’heure duthe, le five-o'clock. Quand la cloche retentit, nul ne pentle retenir. II bondit. II se precipice k la nursery. II tronean milieu des enfants, au centre de la grande table. (Testson heure, son heure de gourmandise et de rigolade. IImange, il boit, il s’empiffre, rit, fait des grimaces, desniches, se met en colere. empoigne le steward par les che-veux, veut manger tons les gateaux, licher toutes les frian-dises, chipoter dans toutes les assiettes. Il a du sucre pleinles pattes, renverse la confiture, se

fourre du miel dans lespoches. Les rires fusent, les cris, les applaudissements, etOlympio de s’exciter encore. Il saute sur la table, sur ledossier de sa chaise. Il se gratte, pete, rote, se pouille et,la tete en bas, suspendu au plafond, il commence k sed^shabiller. Quand son maitre survient, il se sauve par unhublot, deboutonn£, hilare, la culotte tombante.

Moravagine s’est imm^diatement pris d’une grande admi-ration pour ce singe et, au bout de quelques jours, c’estOlympio, l’orang-outang, qui dresse Moravagine.

C’est lui qui vient le chercher, il 1’entrame, le sort lematin sur le pont ou ils font des parties interminables. Ilsnagent, courent, montent k bicyclette, patinent, jouent autennis et au golf. Comment r£sister k tant d’entrain quandils p£n£trent chez moi en coup de vent, font des cabrioles,se poursuivent, renversent les meubles, cassent tout et queje ne sais plus si c’est l’homme ou le singe qui fait dutrapeze ou de la voltige au salon! Je les suis des yeux.Mate de rire et moi, l’6tendu, je me l&ve, je me mHe kleurs jeux, on me bouscule, je tombe tout habill6 dans lapiscine. La vie a du bon et Olympio est un magnifiqueprofesseur d’insouciance.

Maintenant, nous ne nous quittons plus. Olympio, Mora-vagine et moi nous nous melons aux autres passagers. Nousformons un fameux trio de boute-en-train. Le singe nous

a mends dans la boutique du bord et a choisi pour noustrois des cravates coq-de-roche moins hurlantes que le rireque nous arborons. Heiligenwehr passe la joumde aufumoir, plongd dans des rdussites inaboutissables. C’est unchercheur et un entetd, et II invente de nouveaux toursde cartes. C’est un homme paisibie dont la conversations’dmaille de devinettes, charades et jeux de mots. « Dites-moi », commence-t*il, et il vous pose une colle et voustourne le dos, sans meme avoir souii. XI nous abandonnecomplement son singe.

Olympio dine tous les soirs avec nous. Nous dinons auchampagne. Ce sont de vdri tables petites fetes. Au momentdes liqueurs, quand nos langues se ddlient et que Mora-vagine et moi parlons enfin des dvdnements de Russie etde Mascha, Olympio nous dcoute, k moitie pochard, lesjjambes ecartees, il sourit, bdat, tandis qu’alternativement,soit avec une patte, soit avec une main, il fourrage sousson plastron et fait de vilaines manures.

m) NOS RANDONNEES EN AMfiRIQUE

Pour un homme d’aujourd’hui, les U. S. A. offrent un desplus beaux spectacles du monde. Ce machinisme intensiffait penser k Findustrie prodigieuse des homines de la prd-histoire. Quand on reve dans la carcasse d’un gratte-delou dans le pullman d’un rapide amdricain, on ddcouvreimmddiatement le principe de Futility.

Le principe de Futility est la plus belle et peut-etre laseule expression de la loi de Constance intellectuelle entre-vue par Remy de Gourmont. C’est le principe qui rdgis-sait Factivitd vertigineuse des soddtes primitives. L’hommedes cavemes qui emmanchait sa hache de pierre, qui enincurvait le manche pour Favoir mieux en main, qui le

131

polissait amoureusement, lui donnait une ligne agr^able kl'ceil, ob£issait au principe de Futility comme est r£gi parce meme principe I’ingenieur moderne qui incurve savam-ment la coque d’un transatlantique de quarante milletonnes, qui la boulonne int^rieurement pour offrir lamoindre resistance et qui arrive k donner k cette ville flot-tante une ligne agreable k l'ceil.

Les routes, les canaux, les voies ferries,* les ports, lescontreforts et les murs de sout&nement et les talus, leslignes £lectriques k haute tension, les conduites d’eau, lesponts, les tunnels, toutes ces lignes droites et ces courbesqui dominent le paysage contemporain, lui imposent leurgeom^trie grandiose. Mais le plus puissant agent de trans-formation du paysage contemporain est sans conteste lamonoculture. En moins de cinquante ans elle a transformeTaspect du monde dont elle dirige Texploitation avec unemaxtrise dtonnante. II lui faut des produits, des mati&respremieres, des plantes, des animaux k broyer, k triturer,k transformer. Alors elle dissocie et d£sagr£ge. Sans aucunsouci de la nature de chaque region elle acclimate telleculture, elle proscrit telle plante, elle bouleverse telle eco-nomic s^culaire. La monoculture tend k transformer, sinonla plan&te, du moins chacune des zones de la plan£te.L’agriculture d'aujourd’hui, bas£e sur 1’dconomie du tra-vail humain, soulage k la fois par le travail de 1’animalet Temploi d’un outillage perfection^ qui, parti de lacharrue, aboutit aux machines agricoles moderates, agri-culture de plus en plus scientifique, excelle k adapterles plantes au terrain et au climat, k fournir au sol desengrais abondants et rationnellement distribues. Elle necultive, relativement k la surabondance v£g

£tale de la na-ture, qu'un tout petit nombre d’esp&ces judicieusementchoisies. II y a chez Fhomme moderne un besoin de sim-plification qui tend k se satisfaire par tous les moyens. Etcette monotonie artificielle qu’il s’efforce de cr£er, et cettemonotonie qui envahit de plus en plus le monde, cettemonotonie est le signe de notre grandeur. Elle marque1'empreinte d’une volont£, d'une volonte utilitaire; elle

est Fexpression (Tune unite, d’une loi qui r£git toute notreactivity moderne : la loi de Futilite.

La loi de Futility a 6t6 formulae par les ing^nieurs. Parelle toute la complexite apparente de la vie contemporaines’ordonne et se precise. Par elle Findustrialisation koutrance se justifie et par elle les aspects les plus nou-veaux, les plus surprenants, les plus inattendus de notrecivilisation rejoignent les plus hauts sommets atteints parles plus grandes civilisations de tous les temps. Car c’estgrace k ce principe de Futility k cette loi de Constanceintellectuelle que nous pouvons remonter la fili&re de 1’ac-tivite humaine.

Des ses premieres manifestations sur la terre, la viehumaine a laissd des traces de son activity. Cette activityetait avant tout utilitaire. Les traces mat^rielles de cetteactivity sont, non pas des objets d’art, mais des objetsfa£onn£s artistiquement. On trouve dans les debris de cui-sine des fragments d’os, de coquillages travailtes; ontrouve dans les couches du tertiaire et du quaternaire dessilex tailMs, des pierres polies, des traces de peintures, desebauches de statuaires; on trouve dans les tumulus despoteries faites k la main, mouses ou tournees, sMiees ausoleil ou cuites au four, omees soit par incision, soit enrelief, en trochisque ou pastillage, enduites de barbotine ousobrement de$$in6es, recouvertes de motifs d£coratifs abs-traits, pleins d’invention et infiniment varies, qui sont sou-vent les premiers signes decriture, des poteries aux formesevas^es, arrondies ou noblement elanc^es, qui toutest^moignent d’une technique perfectionn^e, d’une civilisa-tion dt]k tits avanc^e et de conceptions esth^tiques extra-ordinairement pures.

L’aire de diffusion de ces objets manufactures com-prend toutes les regions du globe; on retrouve les tracesde cette industrie aussi bien sur les terres'

aujourd’huihabitues qu^ la surface des continents englouds; cetteprodigieuse activity de milliers et de milliers de genera-tions et qui s’etend sur des millions d’annees est egalementle signe d'une volonte, d'une volonte utilitaire. Elle n’obeit

qu’k mi seul mobile, Futile, et comme nos ing£nieurs, Fhu-manit6 pr^blstorique n’a formula qu’un seul principe, leprincipe de Futility.

Depuis vingt-cinq ans, sous la pression de certains pro-blames pos£s par les sciences naturelles et touchant tousk Forigine, la formation, la modulation et Involution dela vie, se constitue la pr&iistoire. Zoologues, botanistes,physiciens, chimistes, biologistes, biochimistes, min£ralo-gistes, astronomes, g£ologues, contribuent k mdosion decette science nouvelle dont les premiers r£sultats sont fou-droyants.

Elle place Forigine de la vie il y a huit cent mille ouhuit millions d’ann£es. Cette ^closion de vie a eu lieuau pole Nord et au pole Sud. Cette premiere £oum£e devie va des reactions h£Kochimiques, des manifestations pro-toplasmiques et protozoaires, k la formation des planteset des animaux. Rien ne s'oppose a ce que i/homme appa-rxjt dans ce milieu. On dit commun£ment que la civilisa-tion vient de FOrient. Quelle absurdity La formation etinvolution des soci£t6s humaines pr^historiques, mtablis-sement des races dans les climats, Finvention du feu, desoutils et des arts, Fexpansion du sentiment religieux etFefflorescence des id£es, les grandes migrations pour lepeuplement de la terre, tout cela xnarche parallelementavec involution, la transplantation et la migration desplantes et des animaux et des grands d£m£nagements cos-miques.

Or que nous apprend la pr£histoire?

II y a deux centres intenses de vie, Farctique et Fantarc-tique. Les calottes des deux pdles s’effondrent. Deux cou-xants d’eau se pr£cipitent du nord et du sud. Lnquateurest submerge. Deux oceans se forment qui s’dtendent ets’agrandissent, le Pacifique et FAtlantique. De nouveauxcontinents Emergent, voyagent, se soudent, au nord,Europe-Sib6rie, au sud, le continent africo-br&ilien. Legrand courant d’eau du nord est re£oul6 (on retrouve sestraces actuellement dans le courant de Bering). Celui dusud subsiste encore aujourd’hui sur les cdtes

de FAm^rique du Sud (on lui a &oxm£ le nom de con-rant de Humboldt). Les eaux se gonflent k Fequateur. Eliesse mettent en mouveuyent. Les eaux accumul^es k Fequa-teur s’&oulent, elles succulent vers FOrient. Leurs masses £normes sont attirees par le soleil levant. Amazone, Gulf-Stream, Mediterran^e, mer Rouge submergent plus tard laL£murie pour former Foc£an Indien. G’est k la source dece fieuve qu’il faut chercher le berceau de ce qu’on appelleFhomme pr6historique du tertiaire et du quaternaire etc'est sur les rives de ce fieuve qu’il faut suivre les migra-tions humaines primitives.

Id nous quittons le domaine des hypotheses pour entrerdans celui des possibilites.

Le monde actuel s’est peupM de FOcddent vers FOrient.Le flot des generations humaines a suivi le cours des eaux,de Fouest vers Fest, attir£ par le soleil levant, comme leshumbles plantes encore humides et piles qui se tour-naient vers la lumifere naissante et s^tendaient de plus enplus k Fest, comme les animaux, les animaux et la grandemigration des oiseaux. Le berceau des hommes daujour-d’hui est dans FAm&ique centrale et plus particulikre-ment sur les rives de FAmazone. C'est de li qu’ils partirentpour peupler la terre k pen pres comme elle Fest aujour-dhui, selon la belle vision du poete :

Quand le fieuve Amazone qui venait de VOccidentCoulait au milieu des terres de I’Europe et de VAsie,Charriant des ties flottantes grandes comme des continents

[surcharges d’hommes,Comme des feuilles de ninuphars gdants recouvertes de

[colonies de grenouilles.

Le berceau des hommes d’aujourd’hui est dans FAmd-rique centrale. Les depots de cuisine, les shelmounts de labaie de Califomie, les shellheaps qui jalonnent toute lac6te de FAtlantique, les paraderos argentins, les sambaquisbr&iliens sont li pour Fattester. Ces enormes accumula-tions de debris, amas de coquilles, d'ar £tes de poissons,.

d’os d’oiseaux et de mammiferes, ghauts comme des mon-tagnes, prouvent que des groupes Immains trbs nombreuxont vecu Ik de tres bonne heure, bien avant les dates his-toriques... Et la marche actuelle de la civilisation, de Testk Fouest, de FOrient vers FOcddent, n’est qu’un retouraux origines. (Cest ce qu’on appelle FHistoire.)

G’est pourquoi, si Fhumanit6 pr&iistorique a connu desformes d’art, si Fhomme des cavemes a su peindre desfresques qui aujourd’hui encore nous remplissent d’admi-ration et d’&onnement, si les Hyperboreans ont su graverla pierre tendre et Fos de baleine et de renne, faire desportraits saisissants de vie du mammouth et de Faurochs,trouver dbjk une formule graphique qui est au dessin ceque la stenographic est k l’ecriture, si les sauvages d’Am£-rique, d’Afrique, d’Australie ont su peindre, dessiner, gra-ver, sculpter la pierre et le bois, comstruire des buttes,des temples, des forteresses, chanter, danser, faire de lamusique, inventer des histoires et se les transmettre ora-lement depuis la nuit des temps, se livrer k une activityartistique vertigineuse, que Fon m^prise encore, maisqu’on ne pent plus nier aujourd’hui, c’est pourquoi larace blanche en ddbarquant en Amfrique a d&ouvert d’unseul coup le seul et unique principe de Factivit£ humaine,celui qui eieve et qui subjugue, le principe de Futility.Elle ne connait d&ormais plus qu’un seul dogme, le tra-vail, le travail anonyme, le travail d£sint£ress6, c’est-&-direFart.

A cette nouvelle, les vieux peuples des cath&lrales, lesvieux pays d’Europe se r £veiHent, ressuscitent, viennentk la vie consciente, laissent tomber leurs fers : FIrlandelibertaire, FItalie imp^rialiste, FAllemagne nationaliste, laFrance liberate, Fimmense Russie qui cherchfc k constituerla synthese de FOrient et de FOcddent en faisant appelau communisme pacifique de Bouddha et au communismevirulent de Karl Marx. De Fautre cdtb des mers, des paystout neufs, dont chacun est plus grand que plusieurs paysd’Europe et dont plusieurs sont plus vastes que FEuropetout entifere, renoncent, d^us, aux formules etriqu£es du

vieux monde. Meme dans les Etats les plus paisibles, lesplus neutres, les plus recules, on entend quelque chose devermoulu qui se disloque : les croyances en

lutte, lesconsciences en travail, les nouvelles religions qui b^gaient,les anciennes qui font peau neuve, les theories, les imagi-nations et les systemes aux prises de toutes parts avecrutile. On ne recherche plus une v£rit£ abstraite, mais lesens veritable de la Vie. Jamais le cerveau humain n’aencore support^ un tel courant didoes k haute tension.Pas plus en art qu'en politique, qu’en 6conomie g£n £rale,les formules classiques ne sauraient suffire. Tout craque,tout c&de, les armatures les plus s6culaires et les £chafau-dages provisoires les plus audadeux. Dans la fournaised’une guerre libera trice et sur Fendume sonore des jour-naux se tordent, se refondent et se reforgent toutes lesmembrures du corps politique.

Dans ce d£sordre apparent une forme de soci^tdhumaine s’impose et domine le tumulte. Elle travaille,elle cr£e. Elle transforme toutes les valeurs en pratiquantle krack et le boom. Elle a su jaillir des contingences.Aucune tMorie classique, aucune conception abstraite,aucune iddologie n’avait pu la pr£voir. C’est une forceformidable qui aujourd’hui ^treint le monde entier, et lefa^onne, et le p^trit. C’est la grande industrie moderne kforme capitaliste.

Une sod&6 anonyme.

Elle n’a eu recours qu'au prindpe de Futility pourdonner aux peuples innombrables de la terre Fillusionde la parfaite democratie, du bonheur, de F £galitd et duconfort. On construit des ports angulaires, des routes enpalier, des villes gdometriques. Puis des canaux et deschemins de fer. Enfin des ponts, des ponts en bois, en fer,puis suspendus k des fils d’acier. Des usines cubiques, desmachines ahurissantes, un million de petits appareils rigo-los qui font le travail domestique. Enfin l’on respire.L'automatisme comp&i&tre la vie quotidienne. Evolution.Progr&s geometrique. Application stricte d'une loi inte-grate, d'une loi de Constance, du prindpe de Futility car

les ing£nieurs qizi ont retrouv6 la norme ne connaissentpas d’autre condition k cette evolution sociale qu’ils pro-voquent, hygiene, santy, sports, luxe, que le principe deFutility. 11s cr^ent tous les jours de nouveaux engins. Leslignes sont rentr^es, aucune saillie, de longues surfacesportantes pour les trepidations et les courbes : simplicity,elegance, proprete. Ces necessites exigent egalement Fern-ploi de formes nouvelles et de matddaux mieux appro-pries, aciers trempes, verre effiie, nickel et barres decuivre qui se marient si bien k la vitesse. Modes eblouis-sants d'edairage. Essieux articuies, chassis surbaisses,

lignesconvergentes, profils fuyants, frein sur toutes les roues,emploi de metaux predeux pour les moteurs, emploide matihres nouvelles pour les carrosseries, grandes sur-faces lisses : nettete, sobriete, luxe. Rien ne rappelleplus la voiture et le cheval d’antan. C'est un ensemblenouveau de lignes et de formes, une veritable oeuvreplastique.

Plastique.

CEuvre d’art, oeuvre d’esth^tique, oeuvre anonyme,oeuvre destinee k la foule, aux homines, k la vie, abou-tissant logique du principe de Futility.

Voyez ce premier avion dont le volume, la surface por-tante, la forme, dont les lignes, les couleurs, la mature,le poids, dont les angles, dont les incidences, dont tout estmyticuleusement calcuiy, dont tout est le produit desmathematiques pares. C’est la plus belle projection ducerveau. Et ce n’est pas une oeuvre de musye, on peut semettre dedans et s’envoler!

Les intellectuels ne s'en rendent pas encore compte, lesphilosophes Fignorent toujours, les grands et les petitsbourgeois sont trop routiniers pour s’en apercevoir, lesartistes vivent k cot£, seul Fimmense peuple des ouvriersa assisty k la naissance quotidienne de ces nouvellesformes de la vie, a travailiy k leur ydosion, a collabory kleur propagation, s’est immydiatement adapty, est montysur le si£ge, a pris le volant en main et, malgry les crisd’horreur et de protestation, a conduit ces nouvelles

formes de vie k toute vitesse, saccageant les plates-bandeset les categories du temps et de respace.

Les machines sont Ik et ienr bel optimisme.

Elies sont comme le prolongement de la personnalitepopulaire, comme la realisation de ses pensles les plusintimes, de ses tendances les plus obscures, de ses appetitsles plus forts; elles sont son sens d’orientation, son per-fectionnement, son equilibre et non pas des realit^s ext£-rieures douees d’animisme, des fetiches ou des animauxsuperieurs.

C’est le grand honneur du jeune peuple am^ricafnd’avoir retrouve le principe de Futility et ses innombrablesapplications dont les plus eiementaires bouleversent

ddjala vie, la pensee et le cceur humains.

Pragmatisme.

Un rond n’est plus un cerde mais devient une roue.

Et cette roue toume.

EHe engendre des vilebrequins, des axes titaniques etdes tubes monstrueux de trente-deux pieds sur quatre-vingt-dix centimetres d’al&age.

Son travail prodigieux apparente des pays g^ographi-quement, historiquement etrangers les uns aux autrespour leur donner une ressembiance : Aden, Dakar, Alger,ports descale; Bombay, Hong-kong, ports de triage;Boston, New York, Barcelone, Rotterdam, Anvers, ddbou-ch6s de regions industrielles. Les caravanes de dix mille,de quinze mille chameaux qui s’6chelonnaient sur lespistes de Tombouctou et qui transportaient quinze centstonnes utiles sont remplacees par des cargos de vingt milletonnes qui bloquent les ports crees sur une cote difficileet en huit jours les vingt mille tonnes de marchandisesatteignent Tantique march£ par radeaux, vedettes etremorqueurs, par voie ferr£e, par autochenilles, par avions.

Et la roue toume.

Elle engendre un langage nouveau. Le lundi, le mardi,le mercredi, le jeudi, le vendredi, le samedi, le dimanche,1’ami Charles-Albert Cingria, Herr Schoen de la DeutscheBank, M. Emile Lopart des Acieries r£unies, le g£n£ral

m

Ollifant et sa suite, de Koelke, n£godant, et des ouvriers,et des marchands, des fonctionnaires, des colons, mille etmille clients prennent les steamers noir et rose ou toutblancs ou vert et rouge ou tout jaunes ou gris et bleu dela Holland-America ou de la Canadian-Pacific ou de laFavre et Ci0 ou de la Nippon-Yousen-Kai'sha ou le P. M.et T. K. K. ou la White Star ou le New Zeland’s Ship oule Lloyd Sabaudo ou la Veloce, le Norddeutscher Lloydou la Tchemikowskaia Kommerskaia Flott ou encore lesMessageries Fraissinet ou les Chargeurs et filent de Vic-toria k Hong-kong (4283 miles in ten days) ou de SanFrancisco k Sidney par Honolulu et Suwa, Auckland etla Nouvelle Guinee, ou de Rotterdam, Anvers, Hambourg,Dunkerque, Bordeaux, Marseille, Lisbonne, Genes k Que-

bec, Halifax, New York, Boston, Philadelphie, Vera Cruz,Caracas, Rio, Santos, La Plata, tandis que virent k Dji-bouti, dans la lune et les cris, les goudrons dnormesdes courriers du jeudi pour Mombaze, Zanzibar, Mayotte,Mazunga, NossihlS, Tamatave, La Reunion, Maurice ou,k Dakar, dans le soleil et les heurts sourds des barcasses,ceux du mercredi matin pour Konakry, Grand Bassam,Petit Popo, Grand Popo, Libreville.

Oui, dans ce travail prodigieux, au milieu de toutce coton, ce caoutchouc, ce caf6, ce riz, ce li&ge, ces ara-chides, ces kyriales de Pustet, ces saumons de fonte, ce filde fer de deux dixiemes, ces moutons, ces conserves, cescaisses de poulets, ce frigo, ces insignes du Sacre-Cceur, cesrhapsodies de Liszt, ce phosphate, ces bananes, ces aders enT, la langue — des mots et des choses, et des disqueset des runes, et du portugais et du chinois, et deschiffres et des marques de fabrique, des patentes indus-trielles, des timbres-poste, des billets de passage, des feuil-les de connaissement, le code des signaux, la T. S. F. —, lalangue se refait et prend corps, la langue qui est le refletde la consdence humaine, la po£sie qui fait connaitrePimage de Pesprit qui la con^oit, le lyrisme qui est unefa<jon d’etre et de sentir, l'toiture d&notique, anim£e ducin&na qui s’adresse k la foule impatiente des illettr^s, les

joumaux qui ignorent la grammaire et la syntaxe pourmieux frapper l’ceil avec les placards typographiques desannonces, les prix pleins de sensibility sous une cravatedans une vitrine, les affiches multicolores et les lettresgigantesques qui dtaient les architectures hybrides desvilles et qui enjambent les rues, les nouvelles constella-tions yiectriques qui montent chaque soir au ciel, l’abycd-daire des funices dans le vent du matin.

Aujourd’hui.

Profond aujourd’hui.

Tout change de proportion, d’angle, d’aspect. Touts’yioigne, tout se rapproche, cumule, manque, rit, s’afiirmeet s'exaspdre. Les produits des cinq parties du mondefigurent dans le meme plat, sur la meme robe. On senourrit des sueurs de Tor k chaque repas, k chaque baiser.Tout est artificiel et rdel. Les yeux. La main. Llmmensefourrure des chiffres sur laquelle la banque se vautre. Lafureur sexuelle des usines. La roue qui toume. L’aile quiplane. La voix qui s?en va au

long d’un fil. L’oreille dansun comet. L'orientation. Le rythme. La vie.

Toutes les dtoiles sont doubles et si resprit s’dpouvantek la pens£e d’un infiniment petit que Ton vient de ddcou-vrir, comment voulez-vous que lamour n’en soit pasbouleversy?

n) LES INDIENS BLEUS

Je n* ot truer at jamais la fa£on intempestive dont nousquittimes La Nouvelle-Orleans, huit jours k peine aprdsnotre arriv^e. Nous venions de d£barquer du train de nuitde San Antonio du Texas pour assister au manage deLathuille.

Lathuille £tait notre factotum.

Valet de chambre, domestique, hommc k tout faire, ce

141

Lathuille £tait un drole de corps, ma parole. II nous avaitrejoints dans le Wyoming, nous avait cueillis k la descentedu train dans une petite gare pr£s de Cheyenne et s’&aitpr£sente k nous pour nous faire visiter le pare national deYellowstone. II avait une belle_ casquette d’Interpreter cematin-1^. II etait Frangais, originaire je crois du Morbihanet s'appelait de son petit nom Noel.

Nous venions de parcourir a peu pres tous les Etats deTUnion et Lathuille eut vite fait de d&neler que notretourisme consistait surtout k eviter les grandes villes, lespalaces trop fr£quent£s, les trains transcondnentaux ayantun commissaire k bord, d’oix il conclut, son esprit £tantaussi perspicace que rapide, que les territoires encore peu£r£quent£s de F Arizona pourraient nous interesser et ilnous proposa incontinent de nous mener dans les pays dusud-ouest dtudier les curiosit£s naturelles et visiter lesreserves des Indiens en marge de la frontiere. Si Lathuille£tait un fieff£ coquin c’£tait aussi un saerd bavard, et ilsut nous exposer les n^cessites de ce voyage avec tant dechaleur, tragant un tableau grandiose de la vie d'aventuredans le desert, d^peignant d’une fagon idyllique lesIndiens, avec leurs femmes et leurs enfants, qui chantent,dansent, font de la musique bizarre avec des flutes detoutes dimensions, sur le toit de leurs tahieres croulantes,au sommet de hautes falaises de sable, que nous nous lais-sames facilement convaincre. Il n’en aurait pas tant fallupour nous decider. Moravagine et xnoi etions las de la vieque nous menions. Nous errions toujours sans but, et bienqu’inconnus, perdus dans cet immense pays des Etats-Unis,notre

d&ceuvrement meme nous faisait remarquer; onnous avait d£j& pos£ des questions indiscretes k bord destrains et des bateaux; comme en Russie, nous Etions forcesde changer de nom dans tous les hotels et de tete danstoutes les villes; ce jeu de cache-cache ne pouvait durer.C'est pourquoi la proposition de Lathuille nous agreaimmediatement. Disparaitre. Vivre au grand air. Dispa-raitre dans un pays vierge. B'ailleurs Lathuille avait eul'adresse de nous faire, comprendre, sans trop insister, qu'il

lui serait facile de nous faire passer la frontifere avec leconcours de quelques amis devours. II nous parla aussid'une mine d'or, une excellente affaire. Plus tard, il yajouta un champ de diamants.

Trois jours apr&s Favoir rencontr£, nous 6tions entre sesmains; huit jours plus tard, nous ne pouvions plus nouspasser de lui; il nous £tait indispensable, il pr £parait lesgites, s'occupait des chevaux, chassait, faisait la cuisine.Quel agr^able compagnon, amusant, serviable, gai, tou-jours content, et aussi actif et devout que bavard.

Moravagine chevauchait k sa hauteur, moi, je venaispar-derri&re. Nous descendions tous les trois le Coloradopar petites Stapes. Rien ne pressait. Lathuille bavardait.

A l'entendre, il avait tout vu, tout lu, tout connu. Ilavait fait tous les metiers, trains dans le monde entier etavait des amis partout. Il avait v6cu dans toutes les villeset traversd plusieurs pays vierges, accompagnant un explo-xateur ou servant de guide k des missions scientifiques. Ilconnaissait les maisons par leur num<§ro, les montagnes parleur altitude, les enfants par leur date de naissance, lesbateaux par leur nom, les femmes par leurs amants, leshommes par leurs defauts, les animatix par leurs qualites,les plantes par leurs vertus, les etoiles par leur influence.Il dait aussi superstitieux qu'un sauvage, malin commeun singe, k la page comme un boulevardier, affranchi etdessalA

A la longue, je me mdfiai un pen de lui; ou voulait-ilen venir avec son bagout et, un jour, pourquoi m'avait-ilappel£ « Monsieur 1'Anglais)> en clignant de Foeil? (Maisavait-il r£ellement cligne de Foeil ou n'est-ce pas moi,trop susceptible, qui ne pouvais oublier F Anglais duGostinij-Dvor, meme id, dans la

solitude de ce haut pla-teau du Colorado?)

Au fond, j'avais % tort de m’alarmer. Lathuille n*£taitqu’un simple escroc, car plus nous descendions dans lesud, plus le bavardage de Lathuille roulait exclusivementsur sa mine d’or dont il voulait nous faire profiter. Il nousen parlait matin et soir, durant la longue joum^e k che-

val et encore fort avant dans la nuit, quand couchesautour d’un feu, la tete renversde sur nos selles, nousvenions d’absorber le cochon said et les haricots noirs, etque nous fumions les dpais cigares du Sud. Le ciel dtaitsombre. Les chevaux entravds; jouaient des dents autourde nous.

— Ma mine d'or, le Common Eagle, pas la Big Stone— nous y serons dans quarante jours, la frontidre oh debons amis m’attendent est k deux jours plus loin, on lapasse trfes facilement, vous verrez —> est dans une hautevallde de ces montagnes perdues que ne connait aucunEuropden. Four y acceder, on gravit des pentes roides etEon ddbouche dans un bassin sablonneux que n’dgaieaucune espdce de verdure. (Un insecte intdressant de cettecontrde est la fourmi mellifdre; les indigenes en sont trdsfriands; c’est un aphrodisiaque rdputd.) Ce ddsert estfermd par des rochers de grds crayeux absolument nus.Quand on se rapproche de ces masses ardnacdes, onddcouvre, k hauteur adrienne, des maisons, puis deshommes que la venue d’un Stranger jette dans unegrande excitation. 11 n’y a qu’un dtroit sender escarpdpour arriver la-haut — on le gravit sous Fappel stridentdes flutes, il y a des tubes de quinze pieds qui vous fontfaire demi-tour — et Ton ddbouche chez les Vallataons,que les Mexicains appellent Indiens Jemez. L'endroitpossdde une dglise catholique, une esioufa en langageindigene. L’dglise est solitaire et k moitid en ruine. Elle estdddide k Montdzoume. On y voit brftler le feu perpdtuel,entretenu jusqu’au retour de Montdzoume, qui alors dri-gera son empire universel. Sur les murs de Tdglise sontreprdsentds des Indiens chassant le cerf ou Tours, et unimmense arc-en-ciel reposant par ses deux bouts sur deuxchaises, avec le soleil levant et l’dclair fendant respace.Derridre Tdglise, la vue s’dtend au loin vers le sud etTest et ddcouvre trois monts que les indigenes nommentTratsitschibito, Sosila et Titsit-Ioi — ils ont plus de dixmille pieds. Prds de Ik, on a trouvd des ossements fossilesde mammouth. Le vieux curd espagnol qui a entrepris ces

fouilles — c’est aussi un vieux paillard, c’est lui le pro-pria taire de ma mine et qui veut la vendre, j'ai encoreune meilleure affaire k vous proposer, un champ dediamants qui se trouve un pen plus loin, de Tautre c6t6des monts, -k deux Stapes de Stinckingsprings, chez lesIndiens Touhas, leur veritable dieu c’est le soleil, ilsappellent le vent d’un cri a-ah-a, hi-i-i, et font tomber lapluie en sifflant uu-uu-uu —, le vieux cur6 de Vestoufa meprit un jour par la main et me dit : « Me gusta mas el» oro que los huesosl » II me conduisit alors dans unetroit canon aux parois perpendiculaires. Des tessons depoteries aux couleurs excessivement vives s’entassaient aupied des cactus tout le long du lit dess£ch£ de la riviere.Un aigle planait tr&s haut en l’air et les parois de lafalaise, aussi loin que l'ceil pouvait atteindre, £taient cri-blees de trous, d’ouvertures, de fentes et recouvertes^inscriptions hi£roglyphiques ocre, jaunes et bleues. Unemultitude d’Indiens, attaches k des cordes de lianes,£taient suspendus dans le vide. Ils grouillaient dans lesoleil comme un essaim de mouches. Ils montaient, ilsdescendaient avec une rapidity ^tonnante. Ils p£n£traientdans les trous, fentes, ouvertures de la montagne et visi-taient toutes les anfractuosit^s de la roche. De temps kautre. Fun d’eux reapparaissait avec quelque chose derond dans les bras. II se balan^ait un instant & sa corde,toumoyait sur lui-m^me, jouait des pieds pour retrouverson 6quilibre, puis lachait d'un grand geste Tobjet qu’iltenait. Une urne geante venait £clater k nos pieds. II enjaillissait une xnomie recroquevillee, des ossements noirset des plaques d’or grandes comme la main. Vous m’en-tendez, de Tor pur, pas du quartz, pas du sable, de Tortravaille. Achetez-moi ma mine et nous partagerons. Vousetes bien de mon avis et vous comprenez bien que ce nesont pas des actions que je veux vous vendre — j’ai faitgraver dix mille titres k Denver-City, cent mille shares kun dollar, mais il y a trop de formalites k remplir avantde pouvoir en caser une dizaine, j’ai tout le paquet sousma selle et tous les soirs j’allume le feu avec, puis il y a

aussi le graveur et le marchand de papier k r£gler et jen’ai plus le rond — ce n’est done pas du papier que jevous offre, mais de For, For meme du vieux cur6, e muyantiguo, tien mas que ciente y viente anos. II n’y a qu*&lui r£gler son compte. C’est un vieux paillard qui th£sau-xise — par exemple, je ne sais pas encore oh elle est sacachette, on lui chauffera les pieds pour le faire parler,comme on fait chez nous, on pent egalement souler lesIndiens et faire pendre le cur6 —; mettons qu’il en ait centcharges; For est k moi, je partage; je

vous demande seu-lement d’acheter des bourros aux Indiens — des bourrosbravos, des mulets sauvages qui passent partout et quiboufferaient des briques ou plutot le pav£ de bois desboulevards, ce sont de bonnes betes — et par OjosCalentes nous passons au Mexique sans rencontrer per-sonae; naturellement je plaque les copains qui m'at-tendent plus bas k Fest, Ojos Calentes est k Fouest. Nous£viterons la region forestiere pour prendre par les paysalpestres ou Fon trouve des trous d’eau entour£s d’un peude verdure. <£a sera dur, mais vous pouvez etre tranquilles,je vous m£nerai k bon port. On embarquera k Guyamas;il y a un bout de train, j’ai travailM k la voie; jeconnais Fendroit. De Guyamas a Maxatlan, il y a un cabo-teur qui fait r^gulierement la traversee.

Nous arrivames k Common Eagle pour la San Pedro.Bien quails aient abandonn £ l’Eglise catholique romaine,les Indiens ont n^anmoins gard6 cette fete. On la c £lebraitpr£cis£ment alors par des courses de chevaux dans les ruesde Fendroit. Les femmes se tenaient sur les toits et diri-geaient de Ik des jets d’eau sur les coureurs qui res talenten arii&re.

Le vieux cur£ espagnol etait mort, mort et enterr£. Ily avait plus de trois ans que les Vallataons n’avaient vuun Blanc. Nous res times pr£s de six mois chez eux; moi,d6sempar6, cafardeux, collectionnant des debris de poteriesdans la valine des tombeaux, dressant, n'ayant rien demieux k faire, un vocabulaire du dialecte Jemez; Morava-gine, ouvrant avec des ^pingles recourbees le ventre des

fourmis melliferes et partageant sa cueillette avec des pe-tites Indieimes k peine pub&res, criardes et qui se chamail-laient pour un insecte qui laisse echapper son miel avecses entrailles, mais qui remue encore de la tete et despattes; Lathuille, fouixageant partout, creusant des trouset des tranches, bouleversant Feglise, se livrant la nuit kdes cirimonies magiques en compagnie d’un vieux chefaveugle et d’un enfant lepreux, mais ne riussissant pas kmettre la main sur le tresor enfoui du vieux cure.

Nous avions apporte avec nous une serieuse provisiond’eau-de-vie, le chargement de vingt betes de somme,soixante dames-jeannes de dnq gallons. Lathuille n’enitait pas chiche. Depuis notre arrivie, Falcool coulait kflots;

homines, femmes, enfants se livraient k une veritableorgie et, pour obtenir les demieres gouttes d'eau-de-vie, ilsdimolissaient maintenant les murs en ruine de Vestoufa.On versait parfois un gobelet d’alcool sur le feu perpituel;alors les flammes lichaient les pierres de F&tre, les troispierres sacries du foyer, dernier vestige de Fantique taber-nacle de Montizoume, et le village en dilire dansait au-tour. Mais malgri les oris, les danses, les invocations chan-ties, les rondes rituelles, les flutes magiques encore plusenivrantes que Falcool, malgri la cuisine infemale du vieilaveugle et les transes et les propheties de Fenfant lipreux,malgre toute cette sorcellerie. For restait introuvable.

La famine s'installait au village. Les Indiens devenaientmena^ants. Une epidemie de morve decimait nos mon-tures. Notre provision d’eau-de-vie epuisie, nous levdmesle camp un matin.

Ce fut la fuite.

Nous suivions des crites en lame de couteau (cuchillas)et digringolions des pentes raboteuses, oh nos chevauxn'avan^aient que peniblement dans les gris roules qui obs-truent les passages e trolls et encombrent le lit des torrentsdessechis. Nous frayant un chemin dans des difilis impra-ticables, nous dibouchions dans des plaines fendues, cre-vassies, boursouflees par les erosions. C’itaient des toursde sable et d'argile. Sur un espace immense le terrain itait

rong£, d£chiquet£, craquel£, k jour. Des pierres levies sedressaient verticalement, des pierres horizontales repo-saient sur de freles colonnettes de cailloutis. Des festons,des stalactites, des crocs d’obsidienne pendaient au-dessusde nos tetes, nos chevaux butaient sur des ar&tes, desaiguilles coupantes, des dents de scie qui h6rissaient lesol. Puis la piste nous condulsait dans des savanes pou-dreuses, ddnud£es, oh de rares yuccas dardaient leursfeuilles aiguisees comme des poignards.

Et les Vallataons etaient k nos trousses. Durant plus detrois semaines ils nous harcel&rent avec les petits projec-tiles pointus de leurs sarbacanes, durant plus de troissemaines nous fumes pourchass^s par leurs flutes. Oui, parleurs flutes. Elies chuintaient, piaulaient, grin^aient der-ri&re nous, elles grondaient dans les defiles et dans lesgorges, elles percutaient, tonnantes, dans les cirques ro-cheux, oii elles nous dclaboussaient, renvoy^es par mllle^chos. Devant et derri£re nous,

k gauche et k droite, ettout autour de nous, un million de voix d<§chaindes noustraquaient, nous inquidaient, nous mena^aient, ne nouslaissant aucun r£pit, ni de jour ni de nuit. Dans tout cesable, au milieu de ces pierres croulantes, il semblait quechacun de nos pas trebuchant soulevait une tempete desons, une bourrasque crepitante qui s’abattait sur noussous forme de maledictions, cris, sanglots, imprecations,hurlements, delire. Des flutes guerrieres nous canonnaient,d'autres edataient comme des shrapnels et nous faisaientnous retourner, les plus aigues nous blessaient au vif deLouie, les plus creuses nous frappaient k bout portant,nous faisaient reculen Certains mdismes nous donnaientle vertige. C*£tait k devenir fou. Nous toumions en rond.Nos montures fr&nissantes s'emballaient. Comme elles,nous perdions la tete. La soif nous etranglait, et le soleilqui se d£chargeait comme un gong faisait gueuler chaquepierre de ces solitudes et resonner comme un tam-tamretendue des savanes.

Nous avancions tempes battantes sans meme oser uncoup de fusil, semant tous nos impedimenta, caisses, betes

de somme et jusqu’a notre demi£re gourde. A force detoumer, d’avancer, de reculer, de monter, de descendre,nous ne nous y reconnaissions plus dans ce labyrinthe decouloirs, d£fil£s, caps, promontoires, montagnes, plaines,dos, ^chines, combes et monies. Nos montures crevaientet nous continuions k cheval sur nos propres ombres.Minuscules, ratatin£s, nous avandons toujours sous lehaut soldi de midi et marchions encore, rabougris, sousle grand disque de la lune, dans les trous d’ombre etles bosses.

Enfin la poursuite cessa. Les Vallataons avaient atteintles pierres noires qui marquent la limite de leur territoire.Nous coupames obliquement k travers une plaine dont lesol disparaissait sous de lourdes vapeurs de soufre. Deschouettes s’envolaient tous les cent pas. Les demiers halfc-tements des flutes nous parvenaient comme les gronde-ments lointains d’un volcan. Onze jours apr&s, nous avionsatteint El Paso, El Paso del Norte, ou nous mentions dansle train de San Antonio.

C’est k San Antonio du Texas que Latbuille nous parlapour la premiere fois de

son mariage.

Renverses dans nos rocking-chairs, k Pombre sous lapergola du New-Pretoria 011 nous £tions descendus, bu-vant d’inepuisables bouteilles de whisky, tranquilles,r£confort£s, reprenant de I’embonpoint, nous voyions lapetite ville d^filer k hauteur de nos bottes; des p£ons etaes vaqueiros ingambes passaient entre les feuilles desvanilliers, de lourds cowboys d’origine hollandaise, desfemmes engonc^es dans des robes k gigots, des m£nag£res,des enfants blond filasse pales que le soleil dorait douce-ment. II y avait beaucoup de poussi&re dans la rue et desnu^es de mouches s’abattaient sur nous (le soir e’etaientdes moustiques autour du photophore). Et e’est en chas-sant ces mouches avec une queue de cheval que Lathuillenous parlait de Doroth£e.

— Je Tai connue de retour de la Nouvelle Z&ande. Jevenais de faire une croisiere k bord d’un baleinier. TheGueld, captain Owen, et nous rentrions k La Nouvelle-

*49

Orleans, the Double-Crescent City, notre port d’attache.On d£sarmait. J’avais k peine mis sac k terre que je trai-nais d£j& dans les bars et les tavemes des Bank's Arcades,et mes picaillons de sauterl Bientot j’&ais en pleine non*vue. II y avait de la houle dans la salle. Le plancher dusaloon tanguait comme le pont du Gueld dans le pack etla grande table du milieu, recouverte de plats et de sala-diers, glissait soumoisement sur moi comme un iceberg.Moi, je ne faisais pas un mouvement. Je venais de com-mander un plat de tortue verte k la ravenelle pour mepurger des humeurs et des glaires qu’on attxape dans lesembruns et les brouillasses des lies Macquarie. J'avais descourbatures partout, mes rhumatismes me faisaient mal etmes articulations grincaient comme des poulies. J’avaisbesoin de me mettre en radoub et de me calfater serieuse-ment le coffre. La baleine avait bonne, je venais detoucher ma solde, ma quote-part de quartier-maitre et desprimes de harponnage, je voyais Favenir en rose, les bou-teilles se d £doublaient sous mes yeux comme des arcs-en-ciel prometteurs, je n’avais aucune envie de sortir. II fai-sait chaud et j’avais mon sac entre les jambes comme nnbon chien. Je dois vous dire que dehors il pleuvait commeil ne pleut qu’& La Nouvelle-OrMans. J’avais done jet£1’ancre k FAne Rouge, je my £tais amarr£ et je ne filaisplus un dible.

» Il y aura de cela un an k la Saint-Jean.

» Un groupe de matelots tiraient k la carabine £lec-trique, quelqu’un avait gli$s6 un nickel dans Fappareil ksous, et des petites lampes multicolores venaient de s’al-lumer, et des petits oiseaux empaill^s battaient des aileset venaient de se mettre k chanter, entonnant leur sym-phonie, quand Dorothee se trouva plant^e devant moi. EUese tenait de Fautre cdt£ de la table. Je voyais ses mainsen pleine lumiere, elle avait des bagues k tons les doigts,avec des pierres brillantes comme des gouttes d’alcool etson visage perchait beaucoup plus haut, comme une esp&cede lune embu^e. Elle m’apportait le plat que j’avais com-mandA II s’en dchappait une vapeur Curasao sombre for-

tement dpicde. Dieu, que c'etait bonl Immddiatement jevoulus Fdpouser.

» Vous comprenez, hein, nous autres, qui roulons notrebosse et qui connaissons la vie dans les coins, nous avonstoujours envie de nous fixer quelque part, dans un petittrou tranquille, sous les Grangers, habiter une petite mai-son blanche d’ou Ton voit la mer, avec une belle garcebien propre qui astique les meubles et que Ton culbutedix fois par jour dans son lit, et qui vous manigance dela boustifaille, nom de Dieu, de ces petits plats qui mi-jo tent durant des heures sur un feu doux — on irait,n’est-ce pas, en bras de chemise au jardin cueillir une pin-cde de sauge, ou alors on se voit cassant du petit boisdans la cour ou, la pipe au bee, faisant le marchd, care’est Fhomme qui doit choisir les bons morceaux, ouencore lui fichant une racl^e, comme k un mousse, parceque la maison n’est pas assez bien tenue —; je sais bienque ce n’est qu’un reve et, qu’aussitot rassasid, j'auraisdes demangeaisons, et, qu’aussitot assis, je voudrais enfilermes vieilles godasses qui ont fait le tour du monde, etmanger encore la sale barbaque de la cambuse, et porterdes chemises qui n’ont pas de bouton au col, et trimer, etcrever de sbif au soleil, et tirer la langue, et maudire masale garce d’existence, et coucher dans des villes inconnues,et raler de misere, et rencontrer un vieux frere qui commexnoi n’en pent plus et en a marre, et qui rue et qui sen-tete et qui pue le bouc — mais, que voulez-vous, cettefois-ci j’^tais pined, sdrieusement pined. La fille dtait belle.Je venais de me caler les joues. Les drinks se succddaient,J'avais les poches pleines. Les petits oiseaux mecaniqueschantaient toujours. Le bar rutilait et, vraiment, j’avaispar trop bourlingud a bord de ce saerd baleinier de mal-heur.

» Dorothde dtait la fille de l’Ane Rouge, du vieilOpphoff, un Flamand, un vieux borgne pas commode.Comme elle avait ddjk eu deux, trois gosses, son pere

larouait de coups, et e'est peut-etre ce qui lui avait fait leschairs si fermes, ces fesses rebondissantes que je ne me

lassais pas de palper depuis trois semaines. Quand le vieuxtapait, je me disais : « Cogue toujours, bientot ga sera» mon tour. » Et je rigolais, car j’dtais shr de retrouver lesoir la Dorothy dans mon lit. Par exemple, je ne sais pascomment elle s’y prenait pour dchapper k la surveillancehargneuse de son p£re, faut croire qu’elle savait y faire,et je n’dtais pas le premier! De cela, je m'en fichais,j'avais la gueuse dans la peau, je voulais l’dpouser, na,elle faisait tellement bien la cuisine! Et plus DorotMerefusait, plus je m'entetais dans mon id£e, car je suisBreton, moi, et le metier de bistrot n’etait pas pour meddplaire.

» Maintenant, dcoutez-moi bien, ceci vous conceme plusparticuli&rement.

C’dtait par un jour de vent du sud, brfilant, dessdchant.Le ciel dtait plein de nuages dbouriffes. II en tombait unefine poussi£re jaune qui se deposait partout, vous picotaitles yeux et faisait mourir les mouches et les moustiques.II faisait une chaleur suffocante. Tout le corps nous d£-mangeait. Des petites Eruptions blanches nous crevaientsous la peau, nos rockings ronflaient comme des machines& coudre. Des dclairs de chaleur faisaient biemir les euca-lyptus.

Lathuiile, qui s’dtait levd pour remplir nos verres etqui avait choisi dans un bocal de pickles un magnifiquepoivron violet, reprit, la bouche pleine :

— Oui, ceci vous concerne plus particuli&rement. Unenuit, Dorothee me dit : <c Ecoute, mon petit Noel, ce» n’est pas que je ne veuille pas de toi, au contraire, mais» tu sais bien qu’il n’y a rien k faire avec mon vieux.» Et puis, dans six mois, tu n’auras plus d’argent; done,» inutile d’insister maintenant, le vieux est but£, et j’en» ai encaisse des gnions k cause de toi, tiens, regarde, je» suis pleine de bleus; mais ga ne fait rien, je t’aime bien» et e’est pourquoi il faut 6tre raisonnable. Toi, qui en» as vu du pays et qui es k la coule et qui la connais, va» done faire un tour dans les Etats, il y a une admirable» affaire en ce moment qui pent te rapporter des mille

5

» et des cents. Tu ne lis done pas les joumaux? tu ne sais» done pas ce qui se passe en Russie et qu’il y a des» grands-ducs en fuite, qui ont void les bijoux de la» couronne et qu’on a mis leur tete k prime? II parait» qu’ils se sont rdfugids chez nous et qu’il y en a plein le» pays. Tons les detectives sont sur pied. On

peut gagner» des milliers de dollars et toi, qui es malin, tu peux trds» bien rdussir et ramener les clients k mon pdre. Va le» trouver, il a de bons tuyaux. Comment, tu ne saisis pas,» tiens, je te croyais plus dessald, tu m’dpates, tu n’as pas» remarqud que mon pere trempe dans des tas de mic-» macs et qu’il en est de la police, lui? Vas-y, mon gars,» on se mariera k ton retour. » C’est ainsi que je me suismis en route et que je vous ai degottes, messieurs. Ah!vous savez, Dorothde est une fine mouche.

A cette declaration, aussi sensationnelle qu’inattendue,et qui m’avait bouleverse, Moravagine dclatait de rire.II riait, il riait, il se tordait au point de tomber k la ren-verse avec son sldge k bascule... Ce vieux Lathuille... il enavait de bonnes... sacre farceur, va... Comment faisait-ilpour inventer des bourdes pareilles?... Quel bougre!...C’etait done k 9a qu’il pensait en nous menant dans samine d’or...

— Tu as voulu nous garder pour toi seul, c’est pour-quoi tu nous as mends dans le desert. Tu voulais nousfaire prendre par les Indiens pour toucher la prime, hein?Mais tu n’es pas fou, fiston? Est-ce que tu nous as seule-lement regards? Est-ce que nous ressemblons k des grands-ducs, nous? Et qu’est-ce que e’est que ces histoires deRussie? C'est le sirocco qui te met la cervelle k Fenvers?Vous parlez d’un hurluberlu. Tu n’es rien farce!...

— Monsieur, monsieur, monsieur Moravagine et vous,monsieur FAnglais, faisait Lathuille constemd, je vous ensupplie, dcoutez-moi, j’avoue que je me suis gourd, jereconnais que je me suis fichu le doigt dans Fceil. La fauteen est k tons ces articles de journaux, tenez, j’en ai 14une centaine, des coupures, tous les tuyaux du vieilOpphoff, il y a aussi des signalements et des photos, les

vdtres n’y sont pas; mais quand on est amoureux, on estcomme un chien qui a bu chaud, on n’a plus de flair;croyez-moi, depuis Taffaire des Indiens, je vous ai 4 labonne, $a, je vous le jure! Vous allez m’accoxnpagner 4La Nouvelle-Orleans, je vous invite 4 ma noce, vous meservirez de t&noins et vous ferez taire les demi&res objec-tions du vieux; d’ailleurs, je compte sur vous pour moninstallation, je vous sais g£n£reux, monsieur Moravagine,et bien que nous n’ayons pas convenu d’un prix, je vousai toujours servi scrupuleusement et je vous ai fait faireun beau voyage, en somme. (Test Dorothee qui va etre£pat£e de me voir radiner avec un, avec deux princes,deux copains, deux amis...

Le soir meme nous prenions le train.

L’Ane Rouge &ait en effet une bonne boite, on n’y £taitpas mal du tout et la cuisine £tait fameuse. Le vieilOpphoff se montra beaucoup plus aimable que nous ne lepensions. Quant 4 Dorothee, c’^tait r^ellement une trhsbelle fille, Lathuille avait raison, elle avait de l’£toffe (jel’ai reconnue quelques ann£es plus tard dans des filmscomiques americains, sans etre star, elle etait de tous lespremiers plans et savait se mettre en valeur). Moravaginecouchaillait avec elle.

Lathuille avait disparu.

Moi, je ne quittais pas le bar, plein de m^fiance; etpuisque Moravagine avait tenu 4 se mettre dans la gueuledu loup, je surveillais les clients. II y avait toujours deux,trois types en bas, dont un nomm6 Bob, presque aussiassidu que moi, et un grand diable de m6tis qui venaitsouvent le rejoindre et qui s’appelait Ralph. Je ne remar-quais rien de suspect. Bbs que Ralph entrait, il allait s’in-staller 4 la table de Bob. II se faisait apporter deux grandsverres et preparait aussitot uri affreux melange : ginger-beer, gin, porto, une pinte de chaque. Puis il se faisaitservir deux saucisses chaudes, des longues, et absorbait unedeuxi&me mixture. Alors, d’un geste machinal, Ralphenlevait sa casquette et les deux coudes sur la table, latete entre les mains, il s’endormait profond&nent. Pour

Bob, son br&le-gueule entre les !£vres, il fumait k courtesboufKes, assis de travers sur sa chaise, le crane k la mu-raille, regardant fixement devant lui, les yeux dilates, Fairabsorb^.

Jamais je ne les ai vus ^changer la moindre parole.(Test toujours Bob qui payait.

Une nuit, je venais de remonter dans ma chambre, unegrande chambre jaune avec deux petits lits de £er et unpot de chambre £brdch£ au milieu, j’^tais en train de medeshabiller, quand la porte fut enfonc^e d'un coupd^paule et que Lathuille me sauta dessus.

— (Ja y estl ga y est! hurlait-il, on se marie demain, levieux y a consent!!

Et il ex^cutait une gigue dans la chambre.

Le lendemain, nous nous achetames deux smokings et,Moravagine et moi, servimes de temoins k Lathuille.J’appris plus tard que Moravagine lui avait donnd dixmille dollars.

Le soir, il y eut fete k TAne Rouge. Tout le monde en£tait, Ralph, Bob et d’autres habitues. Le bar £tait d^cordde guirlandes £lectriques, un gramophone avait ete install^devant la porte et Ton dansait sur le quai. Il y avait beau-coup de monde, des voisins, des passants, et des N&greset des Negresses faisaient cercle autour de nous. Lahuilleetait aux trois quarts ivre; quant k Moravagine, il etaitddchaine, il toumoyait avec Doroth£e dans les bras commes’il avait tenu Olympic. Moi, je restais legerement k Tecart,n’ayant jamais su danser. Je tombais de sommeil.

Tout k coup, il y eut une violente bousculade. Je meleva! en renversant ma table. Raph et Bob s’<§taient preci-pitds sur Moravagine et le tenaient chacun par un bras.

Deux coups de feu retentirent.

C^tait Lathuille qui venait de tirer. Un revolver danschaque main, il nous gueulait s

— Mora, Mora, et vous, I Anglais, foutez le camp, bar-rez-vous. Trottez droit devant vous. A cent metres, apr&sle gazometre, sautez'dans le canot, je vous y...

J'esquivai le vieil Opphoff qui s’avan^ait sur moi et vou-

lait me ceinturer. Moravagine avait dEj& disparu. Je memis k courir derriEre lui, de toutes mes forces. Nous nousjetames dans un canot k moteur. Un instant aprEs, La-thuille y sautait et le poussait au large. On voyait desombres courir sur la berge. Des jurons et des coups de feucrEpitaient. Puis une voix de femme s’Eleva, un long cri,comme un beuglement.

Sorti de la reverberation des quais, il faisait noir. Nousglissions au fil de 1'eau. Latbuille mit le moteur en marche.

— La vache, grommelait-il, je Fai saignEe en passant.

Le moteur ronflait. II y eut une derniEre salve de revol-vers. Nous Etions dEj4 bien loin. Latbuille accElErait. Laville n’etait plus qu’un halo.

Moravagine et moi etions encore essouffiEs de notrecourse et tout palpitants demotion que La thuille, dEcri-vant une large courbe, venait se ranger au long d’un va-peur qui descendait Festuaire de la riviere. On nous langaune corde du vapeur, puis un bout d’Echelle k noeuds. IIy avait dEj4 beaucoup de clapotis.

— Montezl nous faisait La thuille.

Nous Etions en smoking et nu-tete, c’est dans cet Equi-page que nous nous hissames k bord.

Au point du jour, nous avions passe la barre et quit-tions les eaux vaseuses du Mississippi pour entrer dans lagrande houle de Focean. Nous etions k bord d'un fruitersqui se rendait k Trinitad.

Tout cela s'Etait dEroulE si rapidement que nous necomprenions pas encore ce qui nous etait arrive.

Nous Etions 14, grelottants de froid dans le vent fraichis-sant. Personne ne s’occupait de nous. La thuille s’EtaitEclipsE. Une bouEe nous indiquait que nous Etions k borddu General-HannaH. Le cargo donnait fortement de labande.

Enfin, nous apergumes le commandant qui descendaitFEchelle de la dunette. La thuille souriant grima^ait der-riEre lui.

— Hullo, boys, je suis rudement content de vous avoir

4 mull bord; avez-vous passe une bonne nnit? fit le com-mandant.

C^tait Tin bomme immense et tonitruant, un ex-cham-pion de baseball. II s’appelait Sunbirny.

Nous dimes la d6 de cette affaire quand, une fois in-stalls dang le carr£, nous trinqukms avec de la fine 1830.II y en avait trois caisses dans la cabine, ainsi qu’un stockdes meilleures conserves anglaises. Lathuille avait bien faitles choses, triomphant, il nous expliquait :

— Hein, qu’en dites-vous,. vous qui ne vouliez pas mecroire k San Antonio, £tait-ce bien combing en ai-je derod! et du nez? Sans moi, vous vous faisiez

paumer. 11svous voyaient venir; j'avals beau leur dire que vous n’dtiezpas Russes, ils ne voulaient rien savoir; qa faisait plus d’unan que Ralph, Bob, DorotMe, le vieii Opphoff et tousles autres maquignonnaient Faffaire en attendant de mesnouvelles; ils s’y ^taient mis k plus de dix, des salauds queje n’avais jamais vus et qui en voulaient tous k monargent. Alors, je leur ai mont& le coup. En cinq sec, toutdtait dans le lac. Vous parlez d’un grabuge! D’abord, jeleur ai montre les dix mille que vous m’ayiez donnds etimm&Iiatement le manage a 6t6 d£dd£. Mais je n'en vou-lais plus, moi, de cette Dorothde, et de ces monies, et deson Ralph, et de son Bob, et de toute la clique de FAneRouge. On me cormait dans le pays, j'aime pas les giries,ni qu’on se paie ma tete. Vous, vous etes des copains, etentire nous c’est k la vie et k la mort, pas? J’ai done donn6cinq mille au vieux pour les faire mordre; puis, sous leprdexte d'aller chercher une autorisation de manage chezle cur£ de Mobile oil habite ma mbre, j’ai mis les Canneset c’est alors que vous ne m’avez plus revu. Q’a dft voussembler drole, hein, et vous avez du vous embeter sansmoi, pas .viai, monsieur Moravagine, et vous, FAnglais,vous deviez etre dans vos petits souliers? Non, sans lire,je parie une caisse de fine que vous ne vous doutiez pasque je travaillais alors pour vous et que j’embarquais endouce cette fine, des frusques et tout un fourbi sur cebateau. Quelle crapule, hein, que ce sacr6 Sunburry, il a

bien voulu vous prendre k bord et retarder son appareil-lage de vingt-quatre heures — il va nous ddbarquer kParia, k Pembouchure de POrenoque, Venezuela —; maisil a fallu que je lui monte sa cave, de la fine 1830, il n’envoulait pas d’autre, pas de la Marie-Brizard, pas de la troisdtoiles, et patati et patata, et mille recommandations,et comme vous n’aviez pas dt£ chiches, moi j’ai vu grand;bref, il me cofite cher, le gros fr£re, cinq mille; si bienqu’il ne me reste plus rien, pas ga, xien du tout, sauf qu’&vous rendre vos armes car, un bon conseil, la prochainefois que vOus enfilerez un smoking, n’oubliez pas de four-rer votre revolver dans votre poche. Si je n’y avals paspensd, vous etiez ref aits. Ab! j’en ai eu du mal, vrai...

On roulait beaucoup. Le cargo piquait droit dans le sud,traversant le golfe du Mexique. Comme il dtait sur lest, ilme semblait qu’il donnait toujours plus de la bande. Lesmachines cognaient par h-coups. De gros tourhillons defum^e noire pouffaient avant de montrer leurs dessoussales et retrouss^s par le vent et laisser choir des escarbilleset de la suie. Il pleuvait. Le vapeur semblait desert.

Onn’apercevait que quelques rares membres de P equipage,toujours les memes, des mulitres inoccup^s. Sunberry, La-thuille et Moravagine recommencaient sans cesse de sem-piternelles parties de dominos. J’dtais maussade et tiiste.Qu’allions-nous devenir? Lathuille s’dtait montrd beaucoupplus redoutable que je ne le croyais. Pour la premierefois, je m’inquietais de l’avenir. D’ailleurs, k quoi bon?Tout m’etait £gal! Est-ce que je m’appartenais encore? ha,ha, ha! et que faire? et ou aller? Dieul ce que je me degoft-tais! Dieu! ce que je m’embetais! J’avais pris tout en hor-reur, indiciblement. Je n’arrivais pas k me passionner, nik rester indifferent, comme Moravagine; homines et choses,aventures et pays, tout m’assommait, tout me harassait; iln*y avait que mon immense fatigue qui restait inalterable,ma fatigue et ma tristesse, non, pas ma tristesse, de matristesse je m’en foutais, il ne restait que ma fatigue et mondegofit, ma profonde horreur de tout. Me suidder, celan’en valait pas la peine; vivre, ah! non, j’en avais soupei

Alors, quoi? Rien. Et pour croire que j’attachais encorepour deux sous d'importance a ce qui allait nous arriver,j’allais consulter les cartes marines qui trainaient sur lacouchette du commandant.

Voyons, comment avait-il dit, Lathuille, Paria? k Pern-bouchure de FOr^noque? Venezuela? Bon. Voici les teintesdegrades, les bas-fonds, la c6te du Venezuela, Pembou-chure de POr&ioque, raais Paria, oil est-ce? Je vois desties, des centaines, des milliers d’iles, je vois tout le deltadu fleuve, des dizaines, des centaines de bras et d’embou-chures, mais pas un pays, pas un patelin, pas un nom,meme pas un phare, meme pas une balise. Ah! 9a, c’est pasmal. Nous n’allons nulle part. Paria n’existe meme pas. Qacolle.

— Dites done, commandant, oh nous menez-vous?

— Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas?

— Non. je ne sais pas.

— Et Paria?

— Je ne connais pas.

— Vous ne connaissez pas Paria?

— Non, demandez k Lathuille.

Sunburry n’a pas cess6 de jouer, il marque les pointssur une ardoise.

J’interpelle Lathuille qui mele les dominos.

— Bis done, Lathuille, oh est-ce 5a, Paria, que je netrouve pas sur la carte?

— Je ne sais pas, moi.

— Comment, tu ne sais pas?

— Non.

— Alors?

— Alors quoi?

Lathuille me regarde fixement. Puis il choisit ses domi-nos et dit, en triant ses pieces :

— Vous verrez 5a, il y a des lies flottantes qui descendentPOrdnoque. Certaines restent en panne sur les bas-fonds;d'autres vont bien loin au large. Les indigenes les ap-pellant des cc parias ». La premiere qu’on rencontre, on

met pied k terre. Je ne sals pas oh elle est, mol. Quandon y sera, on sera k Paria.

— Mais, fais-je surpris, dis-moi comment...

— Double-sixl crie Moravagine qui a cette pi£ce enmains et qui ouvre le jeu.

Une nouvelle partie recommence.

Quelques dix milles avant d’accoster la terre ferme, onnavigue d6jk dans une esp £ce de bourbier. D’^paisses va-peurs convent sur Teau et Yon ne voit pas k trois metresdevant soi. On ne sail pas exactement oil est la limite deFean douce et de Teau saMe, ni ou commence la terre, nioil finit la mer. Apres une p£riode d’orage, quand le ventdu large a dissipe le rideau des brumes et que les lamesde fond se sont rudes k Passant du mar6cage, bouleversantles bancs de sable et de

boue, on peut avancer sans craintede rater la passe, de se perdre, de s’6chouer ou de s’enli-ser. Tel n’<§tait pas notre cas. Nous £tions arrives par beautemps, les nuages en formation e talent plus denses quejamais, les bancs tr&s nombreux et nous naviguions kraveuglette au milieu des lies flottantes et des paquetsd’arbres chavirds. II y avait d6]k deux jours que nousavions quittd le GdnSral-HannaH et que Timmense Sun-burry avait hurl£ derri&re nous, dans la fournaise :

— Bonne chance, boys. Je suis rudement content devous savoir arrives k bon port. J’esp£re que vous avez euune bonne travers£e.

Nous derivions dans une espece de chaloupe pliante, entoile caoutchout^e, dans laquelle nous nous dtions entass£stons les trois, Lathuille, Moravagine et moi, avec des caissesde conserves et des armes. Nous n’avions rien k boire, Sun-buiry n’avait pas voulu nous r£troceder une seule bou-teille. II faisait une chaleur monstrueuse. Nous nous ^pul-sions k tour de role sur les courts avirons et nous remuions,comme avec des cuillers, Fean detain, lourde et puante,pleine de charognes et de detritus. Le souffle rauque deslamentins jaillissait autour de nous.

Nous avions d£j k aper^u la terre ferme une premierefois, rapidement, dans une troupe de nuages en d6ban-

dade; Ie soir du troisifeme jour, le plafond s’£tant lev6,nous cr&mes distingner une estacade dans le lointain. AFaube, ce que nous avions pris la veille pour une estacades’affirma Stre une rangee de bants cocotiers. Nous ten-times plnsieurs fois d'aborder, mais vainement. A perte devue, la rive ne formait qu’un immense rempart chaotique,forSts renvers^es, racines, broussailles ddnouees, trous, cra-tSres boueux, plaies b^antes, £boulis, grands pans de ter-reau noir glissant k Fean. Quand on rdussissait par hasardk poser les pieds snr ce sol spongieux sans enfoncer immd-diatement jusqn’anx hanches et k gravir ce premier rem-part, on decouvrait derriere, des lacs grands et petits, deslagunes, des lagons, des mares croupissantes, des tourbiferesdefonc^es. Une vegetation folle, basse, immergde, relui-sante, inextricable envabissait Fetendue. Au fond de Fho-rizon, nn pli sombre marquait la foret vierge, la foret tro-picale. CT6tait la terre ferme.

Nons nous engageames dans une multitude de canaux,nous suivimes de nombreux meandres et parcourumes toutun r£$eau de sinuositds, chenaux,

goulets, passes, rigolespour d^boucher tout k coup sous le ddme de la hauteforfet.

C'dtait majestueux et inattendu. Nous nous trouvionsau milieu du fieuve. II y regnait une pdnombre assez pro-fonde qu’illuxninaient k peine les lianes fleuries qui pen-daient des plus bautes branches. Pas un vol, pas un bruit.Les beiges dtaient d’un ocre vif. L'eau noire des ansesprofondes etait sertie de petites plages blanches en formede croissant. Les alligators nous regard&rent passer quandnous remimes les avirons en branle.

Nous remontions FOrdnoque sans parler.

Cela dura des semaines, des mois.

II faisait une chaleur d’^tuve.

Nous ne mettions que rarement pied k terre et presquejamais dans les lieux habites.

Dans le bas Ordnoque il y a beaucoup de plantations,— cafe, cacao, canne k sucre; il y a surtout des planta-tions de bananiers. Elies s’&endent durant des semaines

sur les rives in£gales du fleuve. Les bananiers sont plantsen quinconce et campent la nuit comme des armies baby-loniennes. Tout homme qui bouge dans ce climat d^placeavec lui une colonne de moustiques qui repose sur sesepaules. Les mis^rables qui s'agitent sous les feuilles sontdes metis des Espagnols et des femmes indigenes; ilsabattent les regimes k coups de machette et de sabre.Quand ils nous faisaient signe d’approcher, c’6tait pournous offrir de la guarapo de canne ou pour nous ravitail-ler en chica, cette distillation de la racine de manioc doux.

Beaucoup plus baut, Angostura est le terminus du Si~mon-Bolivar, Funique vapeur qui fait du cabotage sur cefleuve. C'est une machine flottante k trois Stages, peinte enblanc et bariol^e de rouge et de bleu. Point d’ceuvres vives,tout en encastillage, le fond est plat comme celui d’unetoue. A Farri&re, la roue

unique, £norme, est haute etlarge comme le batiment. Le pont inferieur est occupy parles machines k foyers immenses et que Ton chauffe aubois, bois de teinture, bois d’ebenisterie, acajous, palis-‘sandres. Les bucherons, pour la plupart des Indiens Qu£-chuas, nous ravitaillaient en tab las, boulettes de chocolatfaites de cacao grossi£rement melange de sucre brut, et enassai, cette liqueur moiti£ solide, moiti6 liquide, extraitedes fruits d’un palmier et qui se boit dans un com oudemi-calebasse.

Plus haut encore, on rentre dans la grande foret vierge,er encore plus haut, apres avoir franchi les rapides, onp6n£tre dans la region des llianos oh s’eiaborent toutes lesformes de la vegetation.

Nous remontions FOr&ioque sans parler.

Cela dura des semaines, des mois.

II faisait une chaleur d’^tuve.

Deux d’entre nous etaient toujours en train de ramer, letroisi&me s'occupait de peche et de chasse. A Faide dequelques branchages et des palmes, nous avions transform^notre chaloupe en carbet. Nous etions done k Fombre.Malgr6 cela nous pelions, la peau nous tombait de partoutet nos visages etaient tellement racornis que chacun de

16at

nous avait Fair de porter un masque. Et ce masque nou-veau qui nous collait au visage, qui se r6tr<§cissait, nouscomprimait le crane, nous meurtrissait, nous deformait lecerveau. Coincfes, k l’&roit, nos pens£es s’atrophiaient.

Vie mystdrieuse de Foeil.

Agxandissement.

Milliards d’£ph£m£res, d’infusoires, de badlles, d'algues,de levures, regards, ferments du cerveau.

Silence.

Tout devenait monstrueux dans cette solitude aqua-tique, dans cette profondeur

sylvestre, la chaloupe, nosustensiles, nos gestes, nos mets, ce fleuve sans courant quenous remontions et qui allait s’&argissant, ces arbres bar-bus, ces taillis dastiques, ces fourres secrets, ces frondai-sons seculaires, les lianes, toutes ces herbes sans nom, cettesfeve d^bordante, ce soleil prisonnier comme une nympheet qui tissait, tissait son cocon, cette bu£e de chaleur quenous remorquions, ces nuages en formation, ces vapeursmolles, cette route ondoyante, cet oc£an de feuilles, decoton, d’6toupe, de lichens, de mousses, ce grouillementd’dtoiles, ce del de velours, cette lune qui coulait commeun sirop, nos avirons feutr^s, les remous, le silence.

Nous 6tions entourds de foug&res arborescentes, de fleursvelues, de parfum chamus, d’humus glauque.

Ecoulement. Devenir. Comp^netration. Tumescence.Boursouflure d'un bourgeon, eclosion d’une feuille, £corcepoisseuse, fruit baveux, radne qui suce, graine qui dis-tille. Germination. Champignonnage. Phosphorescence.Pourriture. Vie.

Vie, vie, vie, vie, vie, vie, vie, vie.

Myst&ieuse presence pour laquelle £datent k heure fixeles spectacles les plus grandioses de la nature.

Misfere de Fimpuissance humaine, comment ne pas en6tre £pouvant£, c’&ait tons les jours la m&me chosel

Tous les matins, un mauvais frisson nous r£veillait. Ledel glissait sur une tringle, les branches s’agitaient commeune couverture bigarrte et c^tait tout k coup le d&Kc

des olseaux et des singes, juste un quart d'heure avantFaube. Ebats, cris, chants instantan£s, dgosillements, sabas,perruches, nous ronchonnions dans ce remue-m&iage. Noussavions d’avance ce que la joumee nous r&ervait. Derr&renous, le fleuve fumant se trouait de d^chirures, devantnous, il s’ouvrait b£ant, fioconneux, sale. Des draps et desrideaux claquaient au vent. Une seconde, on voyait le so-leil nu, tout nu, comme en chair de poule, puis un im-mense £dredon nous tombait dessus, un £dredon demoiteur qui nous bouchait la vue, les oreilles, un ^dredonqui nous £touffait. Les bruits, les voix, les chants, les siffle-ments, les appels etaient absorbs comme par un gigan-tesque tampon. Des couleurs giratoires se d£pla<jaient lelong de notre bord et faisaient tache; k travers la

brumeet les vapeurs les £tres et les choses nous apparaissaientcomme des tatouages opaques, impr&is, d&eints. Le soleilavait la lepre. Nous £tions comme encapuchonn£s, avecsix metres d’air autour de nous et un plafond de douzepieds, un plafond d’ouate, un plafond matelass6. Inutile decrier. Des gouttes de sueur nous coulaient le long du corps,se d£tachaient, nous tombaient sur Festomac, grosses, tildes,lentes, grosses comme des ceufs sur le point d’More, lentescomme la fi&vre en Mosion. Nous nous bourrions de qui-nine. Nous avions la nausee. Nos avirons mollissaient dansla chaleur. Nos v&tements se recouvraient de moisissures.II pleuvait toujours, et quand il pleuvait, il tombait deFeau chaude et nos dents se dechaussaient. Quel reve, quelreve d’opium! Tout ce qui surgissait dans notre £troithorizon dtait corallin, c’est-k-dire verni, reluisant, dur, avecun relief ahurissant dans le detail, et comme dans un r£ve,ce detail etait toujours agressif, mechant, plein d’unesourde hostility logique et a la fois invraisemblabie.Comme des fi^vreux qui se retoument dans leur lit, nousnous rapprochions des greves pour respirer un peu. Quelcauchemar! Neuf fois sur dix, les sous-bois s’dcartaientpour livrer passage k une tiibu d’Indiens menagants. Ilsavaient le corps robuste, la taille haute, la chevelure flot-. tante, les narines transpercees d’une baguette aiguisee, le

lobe des oreiUes allonge par le poids de lourdes rondellesd’Ivoire v£g£tal, la l £vre inferieure om£e de crocs et degriffes ou h£riss£e d^pines. IIs £taient arrays d’arcs et desarbacanes et les d^chargeaient dans notre direction.Comme ils passent pour anthropophages, nous nous re-mettions dans le milieu du fleuve et reprenions notre r&vede damnes. De grands papillons bleus, dit pamploneras,venaient se poser sur nos mains et faisaient vibrer fairavec leurs ailes humides, distendues.

Nous 6tions maudits. La nuit ne nous apportait aucunrepos. Dans la brume bleuatre du soir qui succ&lait k lapluie, des milliers de v^getaux aux panaches plumeuxs’egouttaient. D’immenses chauves-souris se laissaient choir.Des cascabelles ondulaient entre deux eaux. L’odeur mus-qu£e des crocodiles nous soulevait le coeur. On entendaitles tortues pondre, pondre inlassablement. Amarr^s k lapointe d’un promontoire, nous n’osions faire du feu. Nousnous dissimulions, nous nous tassions entre les racines encaoutchouc qui viennent s’arc-bouter sur les rives commeles pattes fantasques de quelque monstrueuse

tarentule.Nous dormions d’un sommeil agitA Lycanthropie. Celuidont c’etait le tour de garde r^sistait de son mieux k fen-voutement des moustiques en imitant les longs miaule-ments des guepards. Au del, la lune enflait comme unepiqure. Les etoiles rougissaient comme les traces apparentescfime morsure.

II pleuvait toujours.

L’inondation s’&endait.

Le fleuve prenait des allures de lac, de mer int£rieure.Nous Prions dans les parages de sa source. C’dtait uneplaine immense, entierement submergee. Des forets entieresdaient sous feau. Des iles touffues allaient k la derive.Des champs de riz sauvage nourrissaient des millionsd’oiseaux. Des canards, des oies, des cygnes, d’une grosseurinsoup^onn^e, caquetaient, se becquetaient, se querel-laient. Nous nous laissSons deporter avec les troncs morts.Notre chaloupe faisait eau de toutes parts, elle £tait us£ejusqu’& la corde et chaque fois qu’un orage ^clatait — ils

sont nombreux et d’une violence inouie dans cette re-gion — nous craignions de sandr.

Lathuille dtait concha an fond de la chaloupe. II dtait'mourant. Son corps dtait convert d’abcds et de gros verslui trouaient la peau. Allonge dans Feau tidde du fond,il nous donnait des conseils sur la faqon de nous conduirepour arriver k traverser sans encombre les terres chaudesqui, k ses dires, s’etendaient de Fautre cotd de cette immen-sity d’eau et oil nous n’allions pas tarder k aborder. Nousl’ecoutions sans ajouter foi k sa longue experience, car iln’avait plus toute sa raison.

— Rentrez les rames, disait-il. Croyez-en mon expe-rience, laissez-vous deporter. 11 y a un triple courant quiddpartage ces eaux stagnantes. C’est une enigme gdogra-phique : Lundt, l’explorateur, me Fa expliqud autrefois.Je crois qu’il avait raison : nous devons lire dans le bas-sin oil vingt fleuves prennent leur source commune, dontFOrenoque et FAmazone. J’aurais bien voulu contrdler lefait. Enfm, je suis toujours fier de vous avoir mends jus-qu’ici. Il n’y a pas k dire, ce canot impermeable dtait bon,le long Jeff ne m’a pas void, pour une fois. Quand vousaurez mis pied k terre, vous pourrez Fabandonner. Enattendant suivez la derivation du bois flottant et quandvous remarquerez un vieux tronc reconvert de petits dra-peaux, laissez-vous porter, il va dans la bonne

direction.C’est un turuma qui chaque amide descend FAmazone jus-qu9k Manaos, qui remonte le no Negro et qui revient dor-mir ici jusqu’k la procbaine Paque. Comme il s’arrete danstous les ports et k Fembouchure de toutes les rivieres, lesindigdnes Foment ddvotement de petits pavilions. C’estFdpoque oil il va se mettre en route, vous allez sArementle rencontrer. Vous qui etes des mdcrdants, croyez-moi, sui-vez-le, mais n’y touchez pas, sinon la <c Mae d’Agua » vousentrainerait au fond de Feau. Si vous rencontrez les...

G’dtait par un clair matin. Par extraordinaire, le cieldtait pur. Lathuille dtait k Fagonie. Il gisait dans Fherbespongieuse. Nous Favions ddbarqud dans une lie. Morava-gine dtait alld tendre des collets. J’dtais penchd sur le ma-

lade et 6tais en train de lui faire absorber une potion debouillon d’herbes, quand une fieche vibrante vint se plan-ter au fond de $a gorge. Je poussai un cri. Je voulus fuirvers la chaloupe, ou nous avions laisse nos armes. Notreembarcation avait disparu. Je retournai aupres de La-thuille en courant. La fieche vibrait encore. Deux aigrettesroses tremblaient au bout. Moravagine revenait sur cesentrefaites. II rapportait un couple de rales. Je n’eus pasle temps de lui dire ce qui venait de se passer que dej&une vingtaine dlndiens .nous entouraient. Nous ne lesavions pas entendus venir. Ils s’avancaient sur nous et res-serraient Ieur cercle silencieusement. Moravagine voulutles haranguer, un coup de pagaie l’£tendit par terre et ilfut rapidement ligote. C'dtaient des Indiens bleus.

Malades, ^pulses, d6sarm6s, nous etions prisonniers.

Je m’etais laissd choir sur la boite de pharmacie, j’at-tendais passivement de subir mon sort, quand un longescogriffe m’apostropha. II se tenait k quelques pas de moi.II executait une esp&ce de danse, il tr^pignait sur place, sebattait les flancs tout en me lanqant des phrases cadenceesdans un idiome guttural, tres apre. Il ne me quittait pasdes yeux. Je ne savais ce qu’il voulait dire et ne compre-nais rien k sa mimique. Je xn’etais dress6. Vingt pairesd’yeux me fixaient. J’&ais plein d’ind^cision. Je ne savaisque r£pondre, ni que faire. Morovagine rongeait ses liens.Il avait du sang sur la joue.

— Vas-y, dis-lui quelque chose! hurlait-il.

Le cadavre de Lathuille itait £tendu entre nous.

J'arrachai la fl&che qui venait d'enclouer notre malheu-reux compagnon et la tendis au chef. Un flot noir se repan-dit sur le sol. De grosses mouches arrivaient d£jk. Lafifcvre me tenait. Je grelottais.

Le chef s’6tait saisi de la fteche. Il executait maintenantune nouvelle danse, grotesque, sur les talons, les genouxdearths. Il tournait k reculons tout autour du mort. Uncollier de plumes rouges lui pendait dans le dos. Ses fessesfan£e$ tremblaient au soleil. Il avait des d£hanchementsbrusques et des sursauts dans les reins. Il tenait la fl&che

t&j

k hauteur des yeux et F ombre verticale de la flfeche luimettait du noir k FoeiL De temps k autre il faisait unepirouette et tous ses compagnons de pousser un long cri.Enfin un monome se d^roula. Les Indiens toumaient enrond autour de Moravagine. Ils sautaient tous k cloche-pied.

— Mora, ne fais pas de conneries, criai-je.

Moravagine <§tait en train de les insulter.

Le chef s’^tait accroupi sur ses talons. II jonglait avectrois petites pierres. II avail piqu£ la fteche dans sa longuechevelure.

Apres toutes ces simagrees, les Indiens nous entrainerent.Leur flottille dtait dans les joncs. Ils jet£rent Moravaginedans une pirogue. Un grand vieillard portait le corps deLathuille. Moi, on me fit monter dans le canot du chef.Deux Indiens y entrerent avec la boite de pharmacie. Onme t£moignait beaucoup d’^gards. Je compris plus tard queles Indiens m’avaient pris dts le d£but pour un sorcier. Acause de la boite et aussi parce que j’&ais en transe. Laplus grande des pirogues remorquait notre pauvre cha-loupe de toile, qui se noyait au bout d'un cordage et sed^battait dans les remous comrae une bete qui veut recon-quer la libertd. Nos beaux fusils reluisaient k Farri&rede cette barque disloqu£e et tombaient un k un k Fean.Avant le coucher du soleil nous avions atteint le grandvillage des Indiens, le grand village juch£ dans les arbres.Cent mille voix nous y accueillirent.

Les Indiens bleus r^pandent une Strange odeur, car ilssont tous malades, d’une

maladie que Ton nomme la ca-rat<§. C'est une affection de la peau d’origine syphilitique.Elle est toujours herdditaire et tr&s contagieuse. Elleconsiste en une decoloration du pigment naturel, en unesorte de panachure sous-cutan£e qui rend le corps marbr6de taches « g^ographiques », g£n6ralement bleuatres surfond pale. La nuance varie et Ton connait plusieurs sortesde carate. Les marbrures sont souvent k vif et suppurantes.Le traitement en serait facile au moyen de composes mer-curiels. Les Indiens ne s’en pr&xxupent pas; ils se grattent.

Les Indiens bleus dont nous etions prisonniers appar-tenaient k Tantique tribu des Jivaroz. Avant la conqu£te,les Jivaroz etaient tout-puissants. D’un temperament guer-rier, ils etaient toujours en luttes avec leurs voisins lesSutagaos et les Tunjas; depuis la conquete, leur nombrea considdrablement diminue. Toutefois les Espagnols nesont jamais arrives k les reduire et les fastes de leur his-toire ont ete conserves jusqu’a nous par les habitants deBogota, qui gardent le souvenir du grand cacique ou cipaSaguanmachica qui faillit prendre leur ville et de TusaqueUsatama dont parle le vieux chroniqueur Mota Padilladans sa Conquista del Reino de la Nueva Granada, cap. 25,numeros 374. MS. (J'ai trouvd ce renseignement dix ansplus tard dans les archives de Seville, alors que je prepa-rais un attentat centre le roi d’Espagne.)

Les Jivaroz d'aujourd’hui, dits Indiens bleus k cause deleur vilaine maladie, sont grands et bien faits. Leursmembres different de ceux des Indiens du nord et de Testpar l’dlongation des os et se distinguent par la finesse desattaches. La tete est. bien degagee des £paules, elle est deforme subquadrangulaire et Tangle facial est comme celuide la race caucasique. Le cou est fin et allongd. Les che-veux, noirs, epais et lisses, couvrent en partie le front etsont rejetes par-derriere en masses £gales sur les epaules.Les yeux, obliques de bas en haut depuis la caroncule la-crymale jusqu'£ Tangle externe, sont petits et per^ants. Lenez est large, d’abord fin depuis la racine, puis & ailes ecar-t£es. La bouche est grande, k levres un peu dpaisses. Ilscoupent transversalement la couronne de leurs dents. Lecorps est musculeux, surtout les bras et les jambes, et,chez les femmes, la concavity posterieure de la rdgion lorn-baire est tr£s ddvelopp£e. Les mains et les pieds sontmoyens, gen£ralement courts et nerveux. Le sexe fdmininne presente pas de thorax volumineux, les seins sontovoides et k mamelons obtus.

Les hommes sont vetus d’un pagne etroit nomme guyaco,celui des femmes est un peu plus long et se nomme fur-quina. Leur coiffure est faite de plumes de guacamayos et

de perruches. Le plus souvent ils vont tete nue. Tous ontle cou om£ de colliers de dents d’animaux ou de grainescolorees. Leurs oreilles percees portent des fragments debois ou de bambous. Ce d£ploiement de coquetterie secomplete par des morceaux de vanille ou de racines odo-rif^rantes. Ils se tatouent les bras, les jambes et le visagede larges raies rouges. Les femmes se peignent seulementle haut de la levre inf&rieure et se ponctuent les avant-bras, les poignets et les chevilles. Ces tatouages sont ind£-l^biles et se font avec une r^sine appel^e urrucai.

Ces Indiens consacrent leur jour nee k mariscar, cTest-&-dire k pecher et k chasser. Leur arc en bois de palmier estpourvu de fleches faites d’un roseau l£ger qu’ils nommentarraxos. L’extr&nit^ est arm£e d’une dent animale afMtde.Les femmes sont tres habiles dans Tart de fabriquer deshamacs de plumes. Elies tressent ^galement des cordes tr&ssolides et tissent le coton sauvage. Elies savent preparer lespeaux de lamantin et du capahu. Si ces Indiens n’ont pasde flutes, ni de sarbacanes, le besoin de souffler qui sembleg£n6ral k tous les natureis de FAm&rique du Sud a trouvechez eux une curieuse application. Ils fabriquent descruches poreuses k deux compartiments. Ces recipientsrepr&entent toute la faune locale et surtout les oiseaux.On remplit les* compartiments d’une certaine quantityd’eau. Sur le cote du vase, il y a une ouverture que Tonporte k la bouche et, quand on souffle dedans, il en sort uncri qui est celui de Fanimal ou de Foiseau que la cruche-ocarina represente. Ces cruches sont de toutes les dimen-sions et vont du sifflet k Fume, les voix qui en sortentsont done de tous les timbres, de tous les volumes. ChaqueIndien a sa gaguere et pousse cent fois par jour le cri deson totem. Toutes ces voix reunies forment la plus belledes cacophonies. C'est par un tel concert que nous avionsdt£ salu£s le soir de notre arrivee.

Les Indiens Jivaroz pratiquent un deuxi&me art singu-lar qui surenchMt encore sur le scalp cher aux PeauxRouges. C’est la tete, voire le corps entier de leurs ennemisqu’ils conservent par-devers eux. Pour ne pas encombrer

leurs villages adriens et depuis qu’ils vivent dans ces for&tslacustres, ils r&Iuisent dtrangement la taille de leurs vic-times blanches on indigenes. En substituant k l’ossatureune monture en ratine d’arbre, ils ramenent la tete d’tmadulte aux proportions d’une orange et transforment enpoup£e un homme de taille appreciable. Leur plastique estsi precise que les visages momifi^s gardent leur expressionnaturelle et que les corps eux-xnemes ont, au moduler £duit, malgre la disproportion des mains et des pieds,quelque chose de leur ancienne attitude. J’assistai k cetteoperation effarante quand ils reduisirent ainsi la depouillede notre pauvre bougre de Lathuille. Sacrd bavard, va,il est aujourd’hui au xnusee du Trocadero, le plus belexemplaire d’une collection de tsantsas.

La religion est le nagualisme. C’est une sorte de tote-misme individuel. A la suite d'une revelation survenue enreve ou dans un etat extatique, Fhomme se sent vivre enetroite communion avec un etre ou une chose. On evoqueles ombres et Ton pratique la necromancie. Chacun a sonesprit particulier, le marais, l’once, Faigle, le serpent, lalune, Feau, le pelican, un poisson, un crustacd. Le totems’appelle le paccarisca, tiest-i-dire F « origine », la <c chosequi engendre », F « etre de la brousse ». L’£tre ou la choserdvere jouit de privileges, on ne peut ni le tuer, ni lemanger, ni le couper, ni le fendre, ni le reduire en poudreou en cendres, ni le faire dvaporer. Dans les fetes on esttenu d’arborer son insigne; Fhomme se revet alors d’unepeau de bete, s’ome de plumes ou de branchages, s’hu-mecte la tete, jongle avec des cailloux; il danse tel pas, telvol, telle nage, il court, bondit, glisse, plane, ondoie etsouffle dans la cruche qui est sensee tinettre la voix inemedu totem.

La f£te religieuse la plus importante est celle qui secdlebre le quatxieme mois de la June et qui n'est pas sansanalogies avec les pratiques sacrees et profanes usitdes kF^poque de Fexpiation dans les pays chr^tiens. C’est lafete du « Jeune Homme Penitent », jeune homme qui estdestine a Fimmolation, autant dire le Christ des Jivaroz.

On choisit parmi les captifs le plus beau. D&s lors celui-ci est propose au grand acte de la Redemption. II est ha-bilie avec magnificence. Des parfums brfilent sur son pas-sage, on r£pand le sang des animaux, on lui presente desfleurs, des

fruits et des graines. Autrefois on lui sacrifiaitles nouveau-n£s. Lui circule en toute liberte et visite tonsles villages. Partout la foule se prosterne pour Padorer,car il est Pimage vivante, Piraage humaine du soleil. Nonseulement il mene durant un mois joyeuse vie, toutes lescases lui sont ouvertes, on lui prepare les meilleurs mets,il mange les plus beaux morceaux de venaison et on leregale de miel sauvage et de vin de palmier fermente, maisencore il dpouse publiquement quatre jeunes vierges d'unerare beautd qui lui sont spedalement destines. Les femmesdes chefs s’empressent d’obtenir ses faveurs et ceiles duvulgaire lui cedent la primeur de leurs filles. Toutes ceilesqu’il fdconde sont reputes saintes, deviennent tabou, vontse cloitrer dans les acclas ou viilages-couvents ou ellesn’ont plus aucun commerce avec les leurs. C'est parmisa progeniture que Ton choisira plus tard le successeurd'un chef d6c6d6. Au jour fatal, les pretres s’emparent decet homme d&fid et lui arrachent le cceur, tandis que lepeuple chante :

— Helelh, aujourd’hui! Nous n’avons plus besoin de Toipour Roi, ni du Soleil pour Dieu. Nous avons d£jh unDieu que noirs adorons, et un Chef pour lequel noussommes prets k mourir. Notre Dieu est P Ocean tTEau quinous entoure et tout le monde pent voir qu'il est plusgrand que le Soleil et qu’il nous donne notre nourritureen abondance. Notre Chef c’est Ton Eils, Ton Fils, oui,notre frere AinA Helelh, aujourd’hui!

Comma les Jivaroz n’avaient pas d’autre prisonnier,rhomme-dieu qui cette ann £e-l& faisait son petit J<£suschez les Indiens bleus et qui s’engraissait et faisait lanouba dans les cases, n’^tait autre que Moravagine. LesIndiens Pavaient affuble d’une couronne de plumes. Sonvisage £tait convert d’un masque peint en jaune brillant.Des cordelettes rouge carmin lui ceignaient le torse. Le

172

bas des jambes 6tsdt om6 de bandes fleuries qui portaienftrois grclots d'argile. II tenait k la main une pierre calcu-liforme sur laquelle dtait grav6 un signe. Ce signe se com-posait d'un cylindre avec deux petits cercles k sa baseet surmont6 d’un troisfeme petit cercle k son haut bout.C^tait un symbole, « la canoe du vase d’eau, le male dansle vase de la femelle ». Ge signe se lisait ah-hau.

C^taient maintenant de perp&uelles allies et venues. Onembarquait, on debarquait. Les Indiennes qui accompa-gnaient Moravagine-dieu dans tons ses deplacements sefaisaient tons les jours plus nombreuses. On allait en tour-nee

dans les villages. Perches sur les plus hautes branchesdes arbres, les Indiens faisaient retentir leurs cruches mu-sicales. Les gagueres gloussaient jour et nuit, elles s’appe-laient k travers les marais et se repondaient jusquau plusprofond de la for€t. C^taient des coassements, des mugis-sements et des sifflements tels et si aigus que je me croyaisprisonnier d’un peuple de cigales.

j^tais toujours seul. On me laissait libre. A quoi bon?Je passais d’un arbre k Fautre dans Fenchevetrement desHanes. Comme je ne devais compter que sur mes seulesressources, j’allais presque tous les jours k la peche. Jecueillais des huitres empoisonn^es entre les racines despal^tuviers, j’attrapais des crabes, des crabes hideux, enforme d’anus ossi£6, je jetais des lignes et je tirais sou-vent hors de Feau une esp£ce de lamproie k peau nue,gluante et dont la chair sent la vase. Toutes ces opera-tions se faisaient si machinalement que j’oubliais £r £quem-ment de surveiller mes lignes et que je rentrais bredouilledans ma case. Alors je n’en sortais plus. Je machais Fherbek Nicot. Personne ne me venait voir. Les enfants me crai-gnaient. Les femmes ne m’aimaient pas car je n’avais voulud’aucune d’elles. Les hommes m’evitaient, bien que j’eneusse soigne plusieurs. Seul Fembaumeur venait parfoisroder autour de moi. II enviait mes secrets et mon tourde main. II s’appelait U Pel Mehenil, ce qui veut direSon Fils Unique. Le fils k qui? II £tait puant.

Les jours passaient. Les jours, les nuits. Tout m’dtait

m

absolument dgal. L’eau clapotait entre les pilotis. J’dtaisplein de poux et de crasse. Mes cheveux me tombaientsur les epaules. La barbe me moussait dans le con. Je neme demandais meme pas quel allait etre mon sort k lafin de la lunaison. Quand je voyais passer Moravagine-dieu, je me ddtournais de lui. J’avais tout oublid. Nousne nous dtions jamais adresse la parole depuis notrearrivde cbez les Indiens bleus. Son apothdose ou sa mortne m’intdressaient que mediocrement. Je n’ai pas pensdune seule fois k FEurope ni au moyen de rentrer dansles pays civilises. Qu’est-ce que tout cela pouvait bien mefaire? J’avais tout oublid. Je pechais, je chiquais, je cra-dhtais, je mangeais avec les doigts. Je rentrais me coucherdans ma case ou je ne dormais pas, mais ou, non plus, jen’ai jamais connu de nuits blanches. Je n’avais aucuneinquietude, aucun souvenir. Rien, rien, rien. Rien que dela fidvre. Une fievre lente. J’dtais dans un dtat fondant,avec du velours sous la peau.

Faludisme.

J’dtais abruti, idiot, sans pensde, veule. Sans pensde,sans passd, sans futur. Meme le present n’existait pas.L’eau ddgoulinait de partout. Les tas d’ordures grandis-saient. Une affreuse puanteur se degageait du villagecroupissant ou les gros serpents domestiques se lovaient kla porte des cases. Tout dtait dternel et pesant. Lourd.Le soleil. La lune. Ma solitude. La nuit. L’dtendue jaune.Les brouillards. La foret. L’eau. Le temps pipd par uncrapaud ou une ultime gaguere : do-re. do-re, do-re, do-rd,do-rd, do-rd...

Inattention. Indifference. Immensity. Zdro, Zdrod’etoiles. On appelle 5a la Croix du Sud. Quel sud? Zutalors pour le sud. Et le nord. Et Test et Fouest et tout.Et autre chose. Et rien. Merde.

...Do-rd, do-rd, do-re, do-re, do-rd, do-o-rd, do-o-o-rd,do-o-o-o-rd...

J’dcoute.

Une nuit que j’dtais dtendu sur ma couche, on m’appelapar mon nom. Quel nom? Etais-je encore vivant? On

m

avait murmure mon nom, mon petit nom, Raymond.Etrange, je n’arrivais pas a comprendre. Quelque chosede tr&s lourd me tenait lieu de tete. Je n’arrivais pas kbouger. Mes membres ^talent immenses. Je devais fairecorps avec la nuit ou le tombeau. II y avait des froisse-ments d’&offe. Je pretai 1’oreille.

Et je tombai au fond de moi-meme. perdant pied.

Tout n’^tait qu’ankylose et garrot.

Je me souviens qu’il y eut comma un glissement de laperpendiculaire, comme si mon point de suspension edtl£g£rement remonte pour fl^chir subitement k gauche etme laxsser m’ecrouler.

Je gravitais dans le vide avec un million de fourmil-lements.

Des globules de lumi£re me remontaient dans le cer-veau, mais Jetouffais toujours, balance 6tir6, lach£.

Je me rattrapais.

Conscience, li£ge flottant, liege et eeorce, £corce, bois.Bois, bouts de bois, bois dur. II y a des rames partout,des pattes d’insectes, du mouvement. J'ai conscience deflotter. Mais je suis las. Ma tete penche. Je sens un cou-rant d'air sur les yeux. Mais ou sont mes mains, mesjambes, mon corps? Je suis comme une couverture roulee,comme un echeveau, comme une quenouille de chanvre.Un point lancinant, un trou d’aiguille, un aiguillon, unpoint douloureux qui me fait mal, une pointe, une voixqui s’insinue, un nom afFute.

— Raymondl

Je gemis.

Cette fois, $a y est. C’est bien moi. C’est moi, qui aipoussd ce gemissement. J’y suis. J’ouvre les yeux. Toutgrands.

Moravagine est pench£ sur moi comme un universmena^ant.

— Quoi? Qu’y a-t-il?

— Bois, mon vieux Raymond, bois.

Je bois goulument quelque chose qui me fait du bien

et je m’endors, non sans eprouver une immense .sensationde balancement et de vertige.

Cette scene se renouvelle souvent.

Oil suis-je?

Quand j’ouvre les yeux, je vois un del qni chaque foisdevient de plus en plus dur, de plus en plus bleu, aupoint que je ne puis supporter son Mat et que je refermeaussitot mes yeux malades. Alors, sous mes paupidrescloses, grandit lentement le visage de Moravagine que j'aieu k peine le temps d’entrevoir. II m’apparait d’abordcomme sur une plaque photographique, en ndgatif, lapeau noire, la bouche et les yeux blancs. II se ddgageconfusement. Puis, en fixant

douloureusement mon atten-tion, je revois deux morceaux d’ivoire qui lui percentl’oreille gauche. Un tatouage lui barre la face. Est-cepossible? II ricane. J’ouvre les yeux. II est encore penchdsur moi. De l’eau coule rapidement sous ses aisselles. Uncanot de dix-huit Indiennes bleues remonte derriere satete. II porte un masque impassible. Le collier de plumesrouges qui pend de son cou se balance tout centre monceil, et me fait loucher, et me fait crier. C’est epouvan-table. Je m’dvanouis.

II parle.

— Tu te souviens de Lathuille et des balivernes qu’ilpouvait nous raconter avant de mourir? Eh bienl il avaitraison, il n’dtait pas fou. Son histoire de tronc d’arbreet de petits drapeaux et les regies de conduite qu’il nousdonnait et qu'il nous recommandait de suivre au casoil nous rencontrerions des Indiens, tout cela m’est revenuk la memoire pendant que je faisais le zigoto et le bonDieu chez les sauvages. Je me suis fait adorer, tu sais.

Tout tourne.

J’Mate de rire. Il reprend.

— Tu n’es rien cruche, toi. Tu avals Fair de me bouderet tu as rudoyd toutes les Indiennes, jeunes et vieilles,qui se prdsentaient pour partager ta case. Lathuille nousavait pourtant dit, souviens-t’en : « Si vous rencontrez» des Indiennes, faites-leur Tamour k la frangaise. » C'est

ce que j’ai fait Mes quadra epouses n’en pouvaient plus.Toutes les femmes des chefs m’6taient acquises. Les fillesdu peuple £taient inittees. Je le- leur faisais k toutes. Jeleur enseignais un tas de raffinements. Elies s’unissaiententre elles et, k tour de role, reprenaient position entremes quatre dpouses' et moi. II en venait des plus loxntainsvillages pour prendre part k ces nouveaux jeux acad6-miques et tous les jours ma suite Equivoque s’augruentaitde nouvelles recrues.

, Je sais tr£s bien que je vogue et que je m'enfonce. Jem’endors. Je suis k moitie reveille. Je n’ai plus la forcede penser. On m’entrouvre les dents et on me verse unbon liquide que j absorbe. Tout est enfl.6, mou, saliveux,ganglionnaire. Je puis

^tendre une jambe et je retrouvemes mains. II me sexnble que je pese un poids ^norme.Maintenant, je dois sourire, car je suis bien; mais je n’aitoujours pas la force, nl surtout le courage d’ouvrir lesyeux. Je suis loin. Je tends l’oreille. J’^caute la voix deMoravagine qui murmure mon nom et qui continue :

— Les femmes et les jeunes filles me rejoignaient oume suivaient dans les pirogues des chefs; elles m’appor-taient les gagueres, les totems de leur clan, les fetichesde leur village. Je les voyais venir. Je rigolais sous monmasque jaune. El Dorado! Je faisais sonner mes grelotsd’argile. Je leur enseignais une danse nouvelle, un culteet des cdrdmonies dont elles-memes £taient 1’objet. Je leurprSchais Emancipation, je leur annon^ais la venue d’unefille n£e de leuis enlacements, Sapho, la rddemptrice, jeleur proposals la formation d’un grand college dechefesses. Les acclas etaient desertes.. Les mammaconasm'entouraient farouchement. Elles Etaient les plusardentes prophetesses du culte nouveau.

Ce n’est pas vrai. Je suis lk. Je dors. Je veille. Je mereprends. Je me perds. J'agite mes mains, encore, douce-ment, doucement. Oui, non. Oui, non. Non, c’est quel-qu’un qui me caresse* les mains, doucement, doucement,encore. Ah! que c’est bon! Un grand glougloutementd’eau courante. Je me reperds. Je suis trfes loin. J’dcoute.

— Quand j’eus r£uni autour de moi la plus importanteflottille de pirogues, je fis" mettre le feu au grand villageet nous commen^&mes la migration annoncde, vers le sud,vers le Soleil, par le Rio Negro... Auparavant, chaquefemme mariee m’avait sacrifi£ son nouveau-n£ et chaquejeune fille, son fr&re de sang. Dans les arbres, les Indiensbleus hurlaient comme des singes. C’dtait trois jours avantmon sacrifice, le tabou n’&ait pas lev£; impuissants, ter-rifies, les pretres ne pouvaient intervenir. J’ai faitconcasser toutes les gagueres et couler toutes les piroguesque nous ne pouvions emmener. J’ai fait detruire tousles totems, tous les grigris. Quelle McatombeL. Je t’avaisembarque en passant, toi et ta boite de pharmacie. Commetu deiirais, j’interpr£tais chacun de tes cris comme unordre, comme une prophetie. Je vidais chaque matin unflacon de ta pharmacie dans le fleuve. Le soir, campantsur une gr&ve d£serte, je faisais allumer un grand feu et,distribuant aux femmes de copieuses libations de yin depalme qui leur avait toujours £td interdit, on c£I6brait unevaste orgie qui s’achevait par le sacrifice de Tune d’ellesk qui j’ouvrais le ventre.

Cris, chants, danses, c’est moi qui d£signe la victimecar je gesticule beaucoup.

Non, je ne m’agite pas. J’ob6is.

— J’ai d’abord eventre mes quatre Spouses, PetiteVieille, Grande Vieille, Chute de l’Eau et Manque d’Eau.Puis Collier de Mai's, du clan de 1’Ecureuil,* et Bel Oiseau,du clan de 1’Arbre. Et ainsi de suite, tous les soirs, unefemme ou une fille connue, une vedette, choisissant depreference celle dont toutes les autres dtaient jalouses, lafavorite de la veille.

Non, je ne m’agite pas. Oui, nous sommes sauvds. C’estvrai, j’ai 6t6 bien, bien malade. Oh sommes-nous? Nousarrivons demain? Bon. Oui, oui, j’aurai la force de metenir debout, n’en doute pas. Non, je n’aurai pas peur,tu peux etre tranquille.

— La descente du Bio Negro a durd dix-sept semaines.Tous les dimanches, j’abandonnais une pirogue vide qui

n’avait plus d’&juipage. Sept pirogues de six on fait demi-tour, Ies femmes remontant k leur village. Eeaucoup sontmortes de privations. La demiere semaine nous nationsplus que treize dans le grand canot : la Panade d’Etzal,la Grande Fete, la Petite F£te, Bouquet de Fleurs, Chutedes Fruits, Balayage, Arrive des Dieux, Sentier de laMontague, F6te des Yeux, Glanage, Petite Liane, toi etmoi.

Est-ce hier, aujourd’hui ou demain?

— Leve-toi!

Je me l&ve. Ma t£te est pleine de nuit. II y a un grandsoldi et cent torches. Moravagine me soutient <*troite-ment. Nous montons une £chelle. II y a des hommesI&-haut qui me font signe. Mes]ambes flechissent. Je suisk bord d’un vapeur. Je ris, je ris. Nous descendons unescalier. Beaucoup de bras me maintiennent droit. Noussommes dans un long corridor. Long, long. Je chavire.Des ampoules toument. Un tablier saute devant moi etme tire. Je tr^buche sur une tringle de cuivre. Je tombe.Je tombe. Je me laisse aller. Je suis dans un lit. Je com-prends, je comprends. « Ah! que qz sent bon TEurope!Ah! que qz sent bon PEurope! » Les draps, les lumieres.Beaucoup de blanc,

beaucoup de blanc. Du linge propre.Une chemise. Tout est ripoline. Je m’endors. Pour de bon.

Maintenant, quand je me reveille, j’ouvre imm^diate-ment les yeux. Je vois avant toute chose une rang£e deflacons soigneusement etiquet^s et le visage floconneuxdu docteur qui va et vient parmi les ampoules du pla-fond. Moravagine est toujours Ik, qui me tient la main.On me fait des piqures. J’entends le bruit si sympa-thique des machines. Moravagine est toujours Ik qui metient la main. La main. Je m’endors. Je' dors. Pour debon.

Des jours, des semaines passent. Je ne m’en rends pascompte. Bien-etre. Je reviens k la vie. Que c’est bon! Jesuis tout neuf. Moravagine est toujours Ik. D&s que j’ouvreToeil et que je lui souris, il me raconte des histoires etme fait rire.

Tout ce que me raconte Moravagine me fait lire. C'estimpulsif, c’est ma fagon de renaitre k la vie.

Rires.

II parle.

— Petite Liane, Malinatli, louchait des deux yeux maisavait d’&iormes biceps. C’dtait le meilleur pagayeur...

Ou encore :

— Balayage, Ochpaniztli, qui 4tait si douce, a saut£ kYeau k la vue du vapeur. Comme j’£tais justement entrain de te d^barquer, je n’ai pas eu le temps de m’oc-cuper d’elle. Je l’ai longuement entendue gueuler; unalligator la tenait par la jambe. Tu sais bien que je nesais pas...

Ou encore :

—*C’est Etzacualitzli, La Panade, qui te caressait lesmains. Elle £tait du clan des Fourmis...

Je n’en peux plus, le rire m’6touffe. Le m6decin dubord intervient alors et prie Moravagine de se taire pourne pas me fatiguer. Le bon docteur. Nous sommes kbord du Marajd, petit vapeur br&ilien qui fait le voyagedirect de Manaos,

province d’Amazonas, k Marseille,d^partement des Bouches-du-Rhone. Nous descendonsI’Amazone durant mille milles marins, nous voguons surle plus ancien fleuve du globe, dans cette vall6e qui estcomme la matrice.du monde, le paradis de la vie ter-restre, le sanctuaire de la nature. Mais que nous importela nature, les plus belles formes de la v£g£tation, les plusrares spectacles de la creation? Nous ne quittons pas llnfir-merie du bord. Nous rions. Enfermis. La main dans lamain. Moravagine et moi.

o) RETOUR A PARIS

Nous arriv&mes k Paris comme les portes de la ville sefermaient sur la fin de l'affaire Bonnot.

N’en connaissant pas d’autre, j’avais mene Moravaginedans un petit h6tel de la rue Cujas, k deux pas du bardes Eaux Monnayeurs. Nous habitions sur la cour et occu-pions cette meme chambre dans laquelle j’avais soufferttant de privations durant xnes ann<Ses d’&udiant. Commealors, je descendais tons les matins au bar lire les jour-naux et boire un maigre cafd creme. Mais il y avait tropde Russes dans ce bar, j’avais peur que quelqu’un nenous reconnaisse. Bientdt j’entraxnai Moravagine jusqu’aucoin et, toumant k droite, nous nous mimes k frequenterles cafes du boulevard Saint-Michel. En descendant chaquejour plus bas, nous atteignimes bientot la Seine, et commeil y avait encore trop de Russes dans tous ces cafes, nousfranchimes resolument l’eau. Nous demenageames etallimes fixer nos p<§nates dans un hotel interlope, desenvirons de la Bastille.

Paris, grande ville de la solitude, brousse et junglehumaine. Nous £tions dehors toute la journde, Nouserrions dans les rues. Nous marchions droit devant nous;tantdt par le triste boulevard de FHdpital, les Gobelins,Port-Royal, Montparnasse, les Invalides vers Crenelle,tantdt par les boulevards Richard-Lenoir, la Chapelle, laVillette, Clicby aux Ternes et k la porte Maillot. Nousrentrions par les fortifs k n’importe quelle heure du jourou de la nuit.

G’dtait la fin de Fhiver, il faisait froid.

Nous trottions Tun derriere Fautre. Il bruinait, Lesautobus nous <§cIaboussaient. Debout au coin dune rue,nous nous nourrissions de deux sous de frites ou

dunetranche de boeuf gros sel. Il y avait trop de femmes dansles restaurants ou les grands cafes. Il y avait trop defemmes dans Paris. Nous choisissions des petits barsdeserts pour etre tranquilles et y passer souvent la jounfee.

Tous ces cafes se ressemblaient, c’etait partout la memechose. Ils dtaient tous en effervescence. On ne parlaitque de Faffaire Bonnot. Dans ces petits cafes qui sententla sciure et le chat et qui moisissent k Fombre des mairiespouilleuses, sur les places vides des quartiers, devant trois

181

bancs, tine pissotiEre penchEe, un mur couvert d’affichesElectorates salies et le clignotement falot d’un lampa-daire, nous dEcouvrions avec stupeur un monde d’affreuxpetits bourgeois apeurEs. A Passy, k Auteuil, dans leCentre, k Montrouge comma k Saint-Ouen ou k MEnil-montant, c’etait partout les memes ragots. Triste affaireet gens mesquins. Banquettes avachies. Parties de cartessuspendues. 1848. Gamier. Bonnot, Rirette Maitrejeanfaisaient sensation, parce qu'on est encore romanesque enFrance, parce qu’on s’y ennuie, parce qu’on y estpropriEtaire. Etait-ce done 9a Paris?

— Regardez-Ies, mais regardez-les done, ces ballots, medisait Moravagine. Qa n’est pas possible. Void le peupleque le monde entier envie.

Nous Etions chez un marchand de vin du boulevardExelmans. Un gar§on de recette, un cocher de fiacre etun petit vieux. chEtif trinquaient au comptoir. Les pipe-lettes du quartier venaient acheter pour deux sous detabac k priser. Des gens, avec d’ignobles paquets sous lebras, entraient et sortaient. II y avait un chien galeuxprEs du poele. Le patron avait une grosse lentille au coinde Peril. Le gar<jon Etait un cretin.

— Mais regardez-les done, ils tremblent pour leurs Eco-nomies. Qa n’est pas possible, il doit y avoir autre chosedans ce pays que cette affreuse passion pour l’argen^, bal-zacienne, dEmodEe, odieuse, grandiloquente.

Mais oil trouver la nouveautE et des homines dans cepays devenu le banquier du monde? En France Poffida-litE et la lEgalitE revetent et engoncent toutes les formesde la vie. Joli costume des acadEmidens. L’ins tractionobligatoire aboutit au plus bel Elagage de la personnalitE.On enseigne le conformisme aux enfants. On leur inculquele respect du formalisme. Bon ton, bon gout, savoir-vivre.La vie de la famille frangaise se passe en cErEmonies solen-nellement ridicules et

vieillottes. L’ennui est le seul pro-dige. La seule ambition d’un adolescent est de devourrapidement fonctionnaire, comme son pEre. Notariat,pompes funEbres, tradition. NapolEon a peuplE Paris d'ef-

figies. Pile all£gorie, le Louvre apparait certains jourstransparent et bleut£ comme un immense billet de banqueet, comme le papier-monnaie qui ne correspond plus krien quand le tr£sor de FEtat est epuis£, le Louvre vid£de ses rois, la France sans ses anciennes provinces, lecitoyen frangais tire en serie sur les Declarations des droitsde Fhomme comme les assignats sur la planche n’ont pluscours et ne valent rien. Inflation sentimentale. Si en 1912le monde entier desirait encore de cette valeur, France,c’est que chacun voulait posseder une vignette, un cliche,une petite femme, la grue, Paris, d’oii faillite de la Troi-si£me Republique qui cr&ve de mettre continuellement aumonde une Sarah Bernhardt, une C&flle Sorel, une RiretteMaxtrejean et, plus tard, la mere Caillaux. Et pas unhomme, pas un homme.

Mais ou 6ta.it done Tor de la France, la nouveaut£, leshommes nouveaux?

Instinctivement, nous les cherchions.

Les semaines s^coulaient. Nous revenions de plus enplus souvent au quartier des Temes. Li, loin des artisteset des intellectuels, i l’insu des politiciens, des notaireset *des instituteurs, d’immenses salles s’ouvraient aupublic. Tout £tait en or. Les cinemas, les bals, les rings.L’£norme palace des automates. Un peuple net et propres*y engouffirait, des hommes d’une jeune Elegance, desfemmes en chandail. On £tait loin de l’Angleterre, deFAm6rique ou de la Chine et, pourtant, on y 6tait en£troite communion avec le monde entier. Les gens par-laient franc, clair, i haute voix. Meme en s’amusant, ilsparlaient encore de Ieur travail. On les sentait attel£s kun labeur immense dont faisaient encore partie leurrecreation et leurs heures de detente. C’est ga qui donneune impulsion nouvelle i la vie et qui reforme les societes.

Peuple magnifique de Levallois-Perret et de Courbe-voie, peuple en cotte bleue, peuple de la voiture-aviation,nous suivions vos bandes quand vous rentriez chez vouset nous Prions encore li, le matin, quand vous vousrendiez au travail. Usines, usines, usines. Usines de Bou-

logne k Suresnes. Seules communes de Paris oft il y aitdes enfants dans les rues. Nous ne fr^quentions mainte-.naiit plus que les bouillons de cette zone et les brillantsapdritifs-concerts du soir. Tons les samedis poule augibier. II y a de grands billards, des gramophones grantset des appareils ft sous tout neufs. On d^pense. On necompte pas. App6tit, gaiet£, luxe, chants, danses, musiquesnouvelles. Families nombreuses. Records. Voyages. Alti-tudes, longitudes, illustr£s, sports. On parle chevauxvapeur. On travaille selon les proc £d£s les plus modemes.On est au courant des demikres donn^es de la tedmique.On croit aveuglement aux nouvelles superstitions. Onrisque quotidiennement sa vie. On se donne. On sed£pense. Sans compter. Ce qu’on est loin dans ce milieude la tradition ch£re aux purs. Et pourtant, il n’y a quetoi de vrai, que toi de Frangais, peuple admirable deLevallois-Perret et de Courbevoie, peuple en cotte bleue,peuple de la voiture-aviation. Vous etes tons des poiluset des as.

IJn jour que nous rodions k Saint-Cloud parmi lesguinguettes et les bistroquets, nous tomMmes sur uneequipe de vingt-trois gaillards qui sablaient joyeusementle champagne. C’^tait 1’equipage de Tavion Borel, de 1’ap-pareil en bambou, de I’a&roplane ft incidences variablesqui venait de Jbattre en moins de huit jours tons lesrecords du monde d’altitude et de temps, avec un, deux,trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze,treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf,vingt, vingt et un, vingt-deux, vingt-trois passagers.

Qa c^tait de la belle ouvrage et vous parlez d’unboulotl

p) AVIATION

Moravagine £tait aviateur. II cassait du bois. Nous habi-tions depuis trois mois dej k Chartres. Je logeais dans ungrand local, haut, nu, carr£, perche entre les deux tours dela cath&lrale. Je Favais loue pour deux ans. De l&-haut,je voyais s’edifier sur le plateau d'en face les hangars rec-tilignes du camp deviation.

Ma chambre etait meublee d’un petit lit de fer, d’ungrand tub, d’une chaise et d'une petite table en boisWane. Des £pures £taient douses aux murs.

Je m’dtais de nouveau entour6 de beaucoup de livres.J'avais repris mes Etudes; mais je n'ecrivais pas une ligne.Je lisais toute la joum6e, install^ sur une petite texxassebalustrde, k 60 metres au-dessus du niveau de la place;les cloches de F^glise me comptaient les heures; je lisais,adoss£ k une immense gargouille qui repr&entait un inechapeautd et brayant. II faisait trop beau. Ma tete etaittrop lourde. Je n’arrivais pas k fixer mon attention surle livre. L’univers entier me grouillait dans la cervelleet ces dix anuses de vie intense partagees avec Moravagine.

Les heures sonnaient lentement.

De temps en temps une ombre venait se promener surmon livre ouvert. C^tait l’avion de Moravagine qui s’in-sinuait entre le soleil et moi. Alors je levais la tete etsuivais longuement des yeux ce gracieux, ce fragile enginqui virevoltait, decrivait des courbes, des spirales, tom-bait en vrille, en feuille morte, sur Faile, sur Fautre aile,se relevait, bouclait la boucle au-dessus de la ville, dis-paraissait dans une gloire de lumiere.

II faisait un soleil de feu. C^tait Fete.

Tous les soirs je descendais de ma tour, j'allaisxejoindre Moravagine sur la place, k Fhotel du Grand-

185

Monarque. II etait toujours k la table du fond, au boutde la salle k manger. II me souriait de loin dbs qu’il mevoyait entrer. En face de lui £tait assis un homme quime toumait le dos et dont le yes ton en serge bleue avaitr^gulierement trois plis horizontaux entre les £paules.C’etait Bastien Champcommunal, Finventeur.

Nous avions rencontre Champcommunal une nuit, auxHalles, « Au Pere Tranquille », dans la salle du haut,oil nous nous £tions exceptionnellement risqu^s parmi lescouples mal assortis et les femmes entravees qui s’adon-naient aux joies du tango. Nous etions k une petite tabled’angle. Nous venions de souper serieusement et de viderquelques vieilles bouteilles de bourgogne. A cot£ et toutk la fois en face de nous, de biais, en equerre par rapportk notre table d’angle, un gros homme barbu nous faisaitdes signes depuis un quart d’heure d €]k. II avait de labarbe jusque dans' les yeux et de grandes touffes de poilslui jaiJlissaient des oreilles. II etait assez d<§braille etcompletement ivre. A un moment donne il voulut se leveret s’abattit sur notre table, renversant des verres

et desbouteilles. C’etait Champcommunal.

— Messieurs, disait-il, en retrouvant difficilemenf sondquilibre sur la banquette et en posant sa grosse pattevelue sur Fepaule de Moravagine, messieurs, vous m’etessympathiques, permettez-moi de lever mon verre k votresante et de commander une autre bouteille. Garmon, uneMercurey, une, hurlait-il entre deux hoquets.

Et, s’adressant de nouveau k nous, il reprit :

— On voit que vous avez beaucoup voyage. Les voyagesforment la jeunesse... esse... esse..* et vous font perdre letemps. J’ai perdu mon temps dans ma jeunesse... esse...esse, j’ai done beaucoup voyag£.

Il se cramponnait des deux mains k Moravagine.

— Oui, messieurs, continua-t-il, mon pfere m’a envoysdans les forets du Canada et e’est Ik que j’ai eu tout kcoup Fid£e de mon avion, un avion epatant qui vole enavant, en arri&re et perpendiculairement. Il £tait toutpret dans ma tete. Je n’ai pas eu k faire des calculs. Les

chiflxes dont je prenais note sur un gros cahier d’£coliervenaient tout seuls. Je n’ai jamais eu besoin de revoirmes formules, ni de les controler. Tout cela 6tait exact etcollait parfaitement. Et pour tan t, j’ai du attendre troisans avant de pouvoir me xnettre k la construction de monavion.

» Garmon, une Mercurey, une, hurlait-il encore en rem-plissant une fois de plus nos verres. C’est fameux, hein,k votre sant6, messieurs!

Et il continua d’une voix de plus en plus pateuse :

— Mon p£re 6tait premier president k la cour. II nevoulait pas entendre parler de mon avion. C’est pourquoij’ai du attendre trois ans dans cette ferme perdue duCanada, ou j’abattais des arbres, ou j'arrachais dessouches, od je creusais des profonds sillons, ou je patau-geais dans la gl&be, pesant de tout mon poids sur lacharrue, lourd, sale, boueux, pile en deux sur les man-dierons, pile sur la terre

noire, pli£ comme on est tou-jours pli£ quand on s'adonne aux travaux de la terre,moi qui savais devoir voler et m’affranchir un jour deslois de la pesanteur et voyager aussi rapidement que lalumi£re. Qa a 6t£ dur. Je ne suis rentrd’ en France queFannie demure, k la mort de mon pere et, depuis, jeme casse r6gulikrement la figure deux ou trois fois parxnois.

» Garmon, une Mercurey, la demtere, je n’ai plus lerond.

» Venez done me voir un de ces quatre matins, nousdit-il en buvant cette derniere bouteille. Je perche kChartres. J’ai achete un champ de patates. J’ai construitune petite maison canadienne qui me sert de hangar,d’atelier et d’habitation. J’y vis en petzouille avec un boncopain k moi qui me donne un coup de main. Venez mevoir. Maintenant je me sauve, il faut que j’aille voirmon coucou.

Champcommunal, qui s’^tait lev£, r£gala le gar^ond’une bousculade tout en lui vidant dans la main lecontenu de son porte-monnaie. Il sortit. Nous le retrou-

v&mes quelques instants apr£s an vestiaire. C'est k peines’il pouvait se tenir debout. II nous bouscula sans nousreconnaitre.

— Quel num£ro! fit Moravagine. On va Faccompagner.Jamais il ne pourra rentrer seul.

Champcommunal avait h6le un taxi, puis il £tait tombetout de son long sur le pav£. Le chauffeur avait faillil’ecraser. Aides du portier de l’&ablissement, nous instal-lames Champcommunal dans la voiture et, comme il avaitdit habiter Chartres, nous nous limes conduire k la gareMontparnasse. L’aube bleuissait. Des montagnes decarottes et de choux se coloraient trop crument pour nosyeux fatigues. Qa sentait bon la maraichdre. Des femmesdu peuple nous lancaient des lazzi en se rangeant pourlaisser passer le taxi dans lequel Champcommunal cuvaitson vin, renvers£, congestionne, hirsute.

A la gare, le premier omnibus du matin etait en par-lance. Champcommunal ne s’etait pas reveille. Sacr£ivrogne, va! Nous le hissames dans un compartimentde troisi&me. Puis, apr£s un court conciliabule, nouspartimes avec lui. A Chartres, un fiacre cahoteux, untape-cul invraisemblable, nous conduisit au champdeviation.

C’etait au bout d’une lande deserte, quelques mis^rablesbaraquements. Des ailes crevees servaient de cloture. Descellules, des montants, des pieces de bois performs trai-naient dans l’herbe comme des ossements eparpill£s. Desbidons defonc^s, des boites de conserves vides, des toilesd'emballage, des vieux pneumatiques bordaient la piste.Comme on £tait en train de niveler le sol avec les orduresm£nag£res de la ville, la plaine entiere etait sem£e detessons de bouteilles et de pots qui reluisaient au soleil.Des milliers de chaussures depareillees se racornissaientau grand air. On se prenait les pieds dans des ressorts desommier. Tous les cent pas, on trebuchait dans des mon-ceaux de vieilles ferrailles.

Champcommunal ne voulait pas avancer.-

Nous reconnumes immediatement sa maison au fait

qu’elle £tait construite avec des troncs non <§quarris. Nouspoussames la porte k glissifere.

— Voyez men avion, criait Champcommunal enthou-siaste, qui s’dtait £cha.ppe de nos mains pour monter dansla carlingue. Voyez cette voilure et remarquez qu’il n’y apas de queue. Le gouvemail de profondeur est sur leplan in&rieur. Le bout des ailes est k gauchissement.

II faisait fonctionner un levier, appuyait sur des p&lalespour illustrer sa demonstration. En effet, des cables se ten-daient comme des cordes de violon et le bout des ailesbougeait.

— Avec ga, je ferai le tour du monde et j’arriveraigrand premier.

L’avion £tait un vieil appareil raccommode, retapd, sale.II manquait une roue au train d’atterrissage. Des haubans^talent rompus. De nombreuses bandes' de taffetas bou-chaient les dechirures des toiles. II n’y avait pas de plan-cher sous les baquets. Le moteur pissait une huile noire.Les joints deduction d’essence dtaient filoch^s avec de laficelle. L'h^lice dtait d^mont^e.

— Qa y est. II est au point maintenant. Je le perfec-tionne chaque jour. J’ai failli

me tuer dix fois avec, disaitChampcommunal, attendri.

Nous toumions tout autour du grand triplan jaune.

Le hangar £tait encombrd d’outillage et de pieces ddta-elides. Un deuxieme avion dtait en construction. Un mo-teur dtait au banc. II y avait un lit de fer dans un coin etun hamac derriere le poele. II y avait une petite forge aufond, un grand tour et un etabli devant la fenetre. Unhomme dtait a Fdtabli. II dtait jeune. Ni notre venue, niles cris intempestifs de Champcommunal ne Favaient dis-trait de son travail. II n’avait pas toume la tete, pas unefois. II dtait penchd sur son travail. A Faide d’un compas,il chiffrait des rep&res sur une hdlice en bois.

— Viens dejeuner, lui dit Champcommunal. Laisse donega Ik, tes Iogarithmes et tout le fourbi. Aujourd’hui e’estf&id. On fait la bombe.

Et se toumant vers nous :

— Messieurs, dit-il, permettez-moi de vous presenter monlieutenant, Blaise Cendrars.

Puis, apres avoir plough la tete dans une cuvette d’eaufroide, il dit encore :

— Allons au Grand-Monarque, aliens dejeuner.

I/inventeur etait ruine. Moravagine ayant foumi des

fonds, neu£ mois apres cette premiere rencontre, le nou-vel avion de Champcommunal etait pret. On l’avait cons-truit en grand secret. C’est cet appareil qui venait me dis-traire dans ma tour et m’empechait de lire et de penser.J’avais hate de le voir partir. C’etaient ses demi&res sortiesde mise au point. Nous etions dans la demi&re quinzainede juillet; il devait s’envoler dans la premiere semaine dumois d’aodt. J’avais hate de le voir partir, car je n’avaispas voulu participer k cette nouvelle equip^e dont Mora-vagine etait Tame.

Moravagine avait forme le pro jet de faire le tour dumonde en avion. Cendrars, Champcommunal et lui de-vaient s’embarquer incessamment. Il avait repris la pre-miere idee de Champcommunal et 1’avait mise au pointen Famplifiant.

C’etait devenu une entreprise universelle.

Moravagine s’etait abouche avec les plus renomm£scentres touristiques, les compagnies transatlantiques, lesgrands clubs sportifs, les societ^s savantes, la presse de tousles pays. Il avait lance des d^fis. Il avait engage des paris.Tel qu’il 1’avait combine, son voyage devait lui rapporterdans les neuf cents millions. Le monde entier attendait sesexploits.

Le programme etait le suivant.

Premier depart, premiere demonstration : Chartres-In-terlacken, l’avion devait se poser au sommet de la Jung-frau et descendre jusqu’au casino en vol plane. Expositionde l’appareil, conferences de Blaise Cendrars, interviews,communiques aux journaux, prouesses, record du monde,primes et bourses.

Deuxieme depart, deuxieme- demonstration : Interlacken-Londres, participation k la course annuelle de vitesse et

d’endurance autour de I’Angleterre, exposition, confe-rences, interviews, communiques, primes, bourses, records,grand prix du Daily- Mail, signature definitive des engage-ments pris, ouverture officielle des paris, dep6t d’un nan-tissement d’un million k la banque d’Angleterre.

Troisifeme depart, troisieme demonstration : le circuitdes capitales, conferences, propaganda, publidte, Paris,Bruxelles, La Haye, Hambourg, Berlin, Copenhague, Chris-tiania, Stockholm, Helsingfors, Saint-Petersbourg, Moscou.

Cloture officielle des paris europeens. Nouveau depart :premiere etape du tour du monde, Moscou-Tokio, ensoixante heures de vol, avec escale k Orenbourg, Omsk,Tomsk, Irkoutsk, Tchita, Moukden, Pekin, Seoul, Tokio.

Tokio, cloture officielle des paris asiatiques et nouveaudepart pour la deuxieme etape du tour du monde : pre-miere liaison adrienne entre l’Asie et 1’Amerique : pre-miere traversee du Pacifique par Vladivostok, Nicolaiewsk,Petropawlowsk, les Hes Proches (ile des Rats), les liesAieoutiennes (ile des Renards), la pointe de PAlaska (Kar-tuk), Sitka, ile de la Reine-Charlotte, Vancouver.

Premiere etape americaine : Victoria, Olympia, Salem,San Francisco.

San Frandsco, exposition de Fappareil, conferences deBlaise Cendrars, interviews, communiques aux joumaux,primes, bourses, receptions, grand prix de la ville de SanFrandsco, etc.

Troisieme etape du tour du monde ; traversee du conti-nent americain, promenade a6rienne de ville en ville avecexposition, conferences, publidte, grande tournee de pro-p^gande organisee par Bamum, manager.

Arrivee k New York avec le maximum de sensation,grand prix d’un million de dollars du New York Herald.

Hivemage k New York. Construction d’un nouvel appa-reil en vue de la traversee de I’Atlantique. Vente des pa-ten tes, partidpation k la societe americaine qui construirace type d’appareil en serie, etc.

Au printemps, cloture des paris americains, depart pourla demi&re etape du tour du monde; premiere liaison

m

a&rienne entre FAmdrique et FEurope, Londres et Parisapris avoir visits Montreal et Quebec, quarante-huit heuresde vol pour la travers^e de FAtlantique, le grand prix decent mille livres sterling de FUnion de la presse britan-nique, etc.

— Toutes les banques mardieni. Tu vas voir tout ceque je vais faire rendre k line machine, m’expliquait Mo-ravagine. Gloire, fortune, honneurs, enthousiasme popu-late, delire des foules. Je serai le maitre du monde. Je meferai proclamer Dieu. On foutra tout en Fair, tu vas voir.

— Alors, tu ne viens pas avec nous? Non? Eh bien, tenparlous plus. D’ailleurs, c’est trop tard maintenant. Taplace est d£j& prise pax un reservoir dimile, ce qui nouspermet d’emporter une fameuse reserve d’essence. L’avionest fin pr£t. Nous partons dans trois jours...

— C’est dommage que tu ne viennes pas. Tu auraistoume la manivelle k bord. J’avais compt£ sur toi pouremporter un appareil de prises de vues. Nous n’auronspas le cinema. Tant pis. A part 5a, tout mardhe k mer-veille. II n’y a que toi qui Cannes...

» Je comprends bien ton besoin de repos et ton enviede te retremper dans tes

livres. Bon Dieu! tu as encoreenvie de r&Elechir, tu as toujours eu besoin de r £06chir kdes tas de choses, de regarder et de voir, de prendre desmesures, des empreintes, des notes que tu ne sais commentclasser. Laisse done 9a aux archivistes policiers. Tu tasdone pas encore compris que le monde de la pensfe estfichu et que la philosophie c’est pis que le bertillonnage.Yous me faites rire avec votre angoisse metaphysique,c’est la frousse qui vous £treint, la peur de la vie, la peurdes hommes d’action, de Faction, du d^sordre. Mais touttest que d&ordre, mon bon. D^sordre que les v£g<§taux,les min^raux et les betes; ddsordre que la multitude desraces humaines; d£sordre que la vie des hommes, la pensfe,Fhistoire, les batailles, les inventions, le commerce, les arts;d&ordre que les theories, les passions, les systfemes. Q'a

'*9*

toujours 6t6 comme 9a. Pourquoi voulez-vous y metire deFordre? Quel ordre? Que cherchez-vous? II n*y a pas dev&itd. II n’y a que Faction, Faction qui ob&t k un mil-lion de mobiles diff£rents, Faction £phem£re, Faction quisubit toutes les contingences possibles et imaginables.Faction antagoniste. La vie. La vie c’est le crime, le vol,la jalousie, la faim, le mensonge, le foutre, la betise, lesmaladies, les eruptions volcaniques, les tremblements deterre, des monceaux de cadavres. Tu n’y peux rien, monpauvre vieux, tu ne vas pas te mettre a pondre des livres,hein?...

Moravagine avait tellement raison que trois jours plustard, un dimanche, jour fixe pour leur envol^e merveil-leuse, c'dtait la guerre, la Grande Guerre, le 2 aout 1914.

q) LA GUERRE.

J’ai rejoint mon regiment le premier jour, je ne dirai pascomme dans la chanson mon « beau regiment », mais unsale regiment de culs-terreux. On nous avait surnomm6sle « d£m£nageur », parce que nous £tions de la veritablechair k canon, que nous servions de bouche-trou et queFon nous envoyait dans tons les coins du front ou il y avaitun mauvais coup k faire ou tomber sur un bec-de-gaz...

Je savais que Moravagine s’etait engage dans Faviation,mais je n’avais aucune nouvelle de lui. Je pensais cons-tamment k lui. Non, vraiment, je n’avais plus rien decommun avec les pauvres bougres qui m’entouraient; luiseul occupait

toutes mes pensees durant les longues nuitsdu front. II veillait avec moi au creneau, il se tenait k mescote k Fattaque, il trempait sa main dans la meme ga-melle. Sa presence illuminait ma sombre cagna. En pa-trouille, il m’inspirait des ruses d’apache pour ne pastomber dans une embuscade; k Farriere, je supportais tout,

vexations, brimades, corv^es, en pensant k sa vie en pri-son. C’est lui qui me remontait le moral et me donnaitla sant£ et le courage physique pour ne jamais faiblir, etc’est encore lui qui m’a donn£ 1'^nergie et la bonne hu-meur n£cessaire pour me ramasser moi-meme sur le champde bataille apr£s mon affreuse blessure. Je ne pensais qu’&lui en descendant de la ferme Navarin, appuy6 sur deuxfusils qui me servaient de b£quilles, me faufilant entre lesbarbells et les £clatements, laissant derri&re moi tinelongue trainee de sang...

Si je ne savais rien de Moravagine, je lisais avidementles journaux. Les nouvelles du monde £taient absurdes,cette guerre £tait idiote. Et par Dieu, que de grands mots!Libert^, justice, autonomie des peuples, civilisation. Jerigolais en pensant k Moravagine. Comment est-ce que lespeuples pouvaient encore etre dupes de tons ces men-songes? Quelles blagues! Nous ne faisions pas de chichis,nous autres, en Russie, quand nous abattions les grands-ducs. Ah! si Moravagine avait pu disposer alors de cesarmements, de ces tr£sors, de ces usines, de ces gaz, de cescanons, de toutes les collectivity du monde! Pourquoi neparaissait-il pas? Avec lui 1’histoire de la guerre eut £t£ddfinitivement bacl£e. Comment se faisait-il qu’il n’^taitpas k la tete de cette tuerie universelle pour Fintensifier,FaccdMrer, la faire rapidement aboutir? Foin de Fhuma-nit6. Destruction. La fin du monde. Un point, c’est tout...

Un jour le Petit Parisien m’apprit qu’un aviateur fran-gais venait de survoler Vienne, qu’il avait jete des bombessur la Hofbourg et qu’au retour il £tait tombd dans leslignes autrichiennes.

T’eus immediatement 1’intuition qu’il s’agissait de Mora-vagine.

Quelle veulerie!

Se venger de l’empereur. Profiter de la guerre pour r£-gler une vieille rancune de famille. Venger ses ancetres.

Quelle mesquinerie!

Moravagine avait rat6 la plus belle occasion de sa vie.S’occuper de Fran§ois-Joseph alors que le monde entier

marcfaait sur ses traces et que, moi, je m’attendais 4 levoir surgir pour ddtruire toutes les nations!

Quel lache!

J’en restai profond&nent d6qu...

r) L'lLE SAINTE MARGUERITE

J’ai perdu une jambe 4 la guerre, la jambe gauche.

Je me traine au soleil comme un malheureux bdquillard.

Je suis fou de rage.

J’eclate de rire.

Rien n’est change k Farri£re. La vie est encore plus betequ’auparavant.

J’ai retrouvd Cendrars dans un hopital de Cannes. OnFa amput<§ du bras droit. II m’apprend que Champcommu-nal a 6t6 tu6 k la Maison du Passeur. Personne n'a desnouvelles de Moravagine.

Je traine dans les rues ensoleilldes comme un Wquillarden peine. Je traine sur les bancs. Je ne lis pas les jour-naux. Je ne parle k personne. Le ciel est bleu. II n’y apas une voile sur la mer.

Tous les jeudis, en compagnie d’autres amput^s et bles-ses en traitement au Carlton, un canot automobile nousemm£ne k File Sainte-Marguerite.

L’ile est parfum^e et verte. II y a une belle plage ou lesblesses se baignent et prennent des bains de soleil. Moi, jene vals pas si loin. Le bocage ne m’attire pas. Ni la grottebleue. Ni les vagues du large qui viennent d6ferler k lapointe du promontoire. Ni la pikce de 75 mont^e 14 contreles sous-marins. Je ne quitte pas

les environs imm&liatsdu d£barcadfere.

II y a d’abord un escalier 4 pic, une esp&ce d’escaliersarrasin qui mene au fort. Je le suis jusqu’au sommet. Unevieille grille rouill^e barre Fesplanade taillde dans le roc.

m

II y a beaucoup de soleil sur cette place et $a sent bonles tamarins.

La grille est toujours fennee. On apenjoit k trayers lesbarreaux tordus les casemates d£saffect£es du fort qui sur-plombe la mer. Les petites fenetres d’une prison s£ des-sinent entre les branches basses des yeuses. C’est par Tuned’elles et en se laissant couler au long d’une corde j usquedans une barque qui l’attendait, que le marshal Bazaineeut le courage de s’dvader pour se r£fugier en Espagne,aller vivre entour£ du mepris g£n£ral et mourir dam ledeshonneur.

Le coin est tranquille. Je m’installe habituellement dansune gudrite abandonee et j’attends que le soir tombe etque retentisse la sirdne du canot. J’arrive rdguli&rementgrand dernier sur le ponton. Tout le monde est ddji kbord. Mes camarades me crient :

— Grouille-toi, vieux, on va encore manquer la soupe.

Quant au pdre Baptistin, auquel je passe mes bdquilleset qui me donne la main pour embarquer, il ronchonne :

Sacrd couillon, va, tu n’as qu'une patte et tu vas

faire le chamois dans les rochers. Tu ne peux done pasrester tranquille et rentrer k l’heure comme les autxes?

Non, je ne peux pas rester tranquille et rentrer k Theurecommeies autres. II faut que je m’dloigne et que je m’isole.II faut que je me fatigue. 11 faut que j’arrive k gravir lesdeux cents marches de Tescalier, sans m’arreter, sans m’es-souffler. II faut que j'oublie tout pour me retrouver moi-meme. L’endroit est desert. De li-haut, je vois la mer noir-cir sous le vent. II faut que ma volonte durcisse dgale-ment. Je ne veux plus penser k Moravagine. Je sens queje prends de grandes resolutions. II le faut. Ma vie n’estpas finie.

Un certain jeudi, je trouvai la grille entrouverte et magudrite occupde. Une pancarte se balangait dans le vent.On y lisait, dcrit en grosses lettres faites au pochoir :CENTRE de NEUROLOGIE n* 101 bis. Un petit poiluparlait tout seul dans la gudrite. Cdtait un dtre pilot,ddcharnd, inquiet. II avait un mauvais blanc sous la peau.

II me dit s’appeler Souriceau. II me demanda immediate-merit mon nom et me posa des tas de questions. II etaitsans arme, sans ceinturon. Sa capote 1’habillait commed’une soutane. Elle ytait defraichie, d^teinte k force d’avoirpassd k retuve.

Souriceau ne me laissait pas le temps de lui rdpondre. IIparlait tout seul avec grande volubility. II me racontaitsa campagne. Tout k coup, il me prit par le bras, me fitrapidement entrer dans la gu^rite, puis s’dtant assure quepersonne ne nous £piait dans les environs et que personnene pouvait nous entendre, il me confia sous le sceau dusecret et en me parlant k 1’oreille :

— Je n’ai jamais 6t& folessd, tu sais; tiens, regarde, mol,moi j’ai perdu mon regiment.

Il dyboutonnait sa capote et me montrait le col de savareuse, dont les revers ne portaient en effet aucun insignerygimentaire.

— Tiens, regarde, disait-il fybrilement, je n’ai pas denumyro, je n'ai pas de matricule, je n’ai pas de plaqued’identity, je n’ai pas de carnet militaire, j’ai tout perdu.C’est malin, bein? j’ai meme perdu mon regiment,

Il retournait ses poches.

— Tu vois, je n’ai plus rien. J’ai tout perdu. J’ai meme

perdu mon regiment. ^ *

Cdtait un pauvre fou qui avait perdu son rygimentk la guerre, qui avait perdu la raison k la guerre, quiavait tout perdu, c’etait un fou, un pauvre fou.

Je le regardai.

Je regardai la pancarte, puis la grille et j’entrai. J’yentrai ce jeudi-lk et tous les jeudis suivants.

s) LA MORPHINE

Le Centre de neurologic n° 101 bis Ikberge une soixan-taine de ph£nom£nes. En plus de Souriceau, « le soldat quia perdu son regiment », et du malheureux qui se croittoujours au akneau et qui prend dans son lit la positionreglementaire du tireur couch^ on y rencontre toutes lesaffections psychiques dues aux fatigues de la guerre, k lapeur, k l’epuisement, k la mis£re, aux maladies et aux bles-sures. On peut certifier que les fous qui sont enfermes Ikne sont pas des simulateurs, ni des fatigues, ni de simplesneurastlkniques; tous ont gagne leurs chevrons de foliedans les difkrents centres neurologiques de l’arnke, oil ilsont s6journe et ont 6t6 mis en observation, oil ils ont £t£longuement interrog^s, selectionn^s, tries par de nom-breuses commissions d’experts avant d’etre refouks, parStapes, sur le 101 bis, File dont on ne revient pas. Le di-recteur du* Centre, le docteur Montalti, un Corse, un cinqgalons, a done raison d’avoir le sourire, il n’y a pas unbricoleur, ni un rabioteur dans ses services, pas un embus-qik, on ne peut pas recup^rer un seul soldat dans sa pri-son. Sa conscience est tranquille. La France peut etre tran-quille. II monte bonne garde et serait le premier k luifaire faire demi-tour si jamais il se presentait chez lui unde ces sacres farceurs qui inventent des maladies k plai-sir et font les fous pour ne pas retourner au feu. Lesbougres sont dangereux, il faut les avoir a l’ceil, ne serait-ce que pour le prestige de la science.

Le principal auxiliaire du docteur est Mile GermaineSoyez, une violente rouquine qui nkne les malades k labaguette comme des prisonniers et terrorise les infirmiersmilitaires qui sont sous ses ordres. Elle vous envoie ungaillard k Verdun en cinq sec et sans crier gare. Aussi

fait-elle la piuie et le beau temps et Montalti Im-meme lacraint fort. Je ne sais pas comment je rdussis k lui plairedfes la premiere fois que je me presentai dans

son bureaudlnfirmiere-major (elle avait une poi trine de general pms-sien et portait la brochette de la Croix-Rouge commeTordre du Commandeur); mais je vis sa morgue s’adoucirquand je parlai de mon professeur et ami le docteur d’En-traigues, et c’est presque en souriant que cette autoritairepersonne me donna la permission de visiter i’etablisse-xnent.

Le fort Sainte-Marguerite est depuis longtemps un on-vrage desaffecte. Durant la derniere moitie du xix* sidcle,il a servi de prison militaire aux officiers condamnds k lardclusion dans une enceinte fortifiee. C’est dire que si lesite est charmant, un long sdjour n’y a rien d’enchanteur,car les cours, les fosses, les courtines, les bastions, les placesd’armes, les glacis, les redoutes sont hdrissds de grilles defer on semis de pidges k loup. Je n’ai jamais vu dans unendroit en magonnerie une telle multiplicity de fers delance, de pals, d’artichauts, de buissons et de ronces. Lesportes elles-memes etaient blinddes, barddes, cloutdescomme celles des anciens coffres-forts genois. II fallait on-vrir d'immenses cadenas et des serrures trds compliqudesavant de penetrer dans les dtroits dortoirs et les petitescellules aux fenetres lourdement grillagdes. (Test dans cetteBastille moyenageuse que, en 1916, les bureaux avaient eula bonne idde d'envoyer les fous de l’armde, les archi-fous, les incurables, les bons a rien, le residu de tous lesautres centres, hospices, hdpitaux et ddpotoirs et que tousles trois mois, trds rdgulidrement, une commission de vieuxgdndraux venait voir s’il n'y avait pas un fricoteur k repe-cher et k rdexpedier dare-dare au front.

Je n’dtais pas gendral et je n’avais pas envie de repecherpersonne. Je ne saurais done dire ce qui me poussait kretourner tous les jeudis dans ces lieux de misdre. Les souf-frances des autres ne m’ont jamais ddlectd et je ne m’atten-dris pas sur moi-meme. J’avoue toutefois que l’horreur quise ddgageait de Tendroit convenait k mon dtat d’esprit et

m

que je ressentais jusqu’au profond des entrailles la hontecT£tre homme et d’avoir collabor^ k ces choses. Quellesombre jouissance! Y a-t-il une pensee plus monstrueuse,un spectacle plus probant, une affirmation plus patentede Fimpuissance et de la folie du cerveau? La guerre. Lesphilosophies, les religions, les arts, les techniques, les me-tiers aboutissent k 5a. Les plus fines fleurs de la civilisa-tion. Les reseaux les plus purs de la pensee. La passionaltruiste la plus g^n&reuse du cceur. Le geste le plus h£-roique des hommes. La guerre. Aujourd’hui comme il y amille ans; demain comme il y a cent mille ans. Non, il

nes’agit pas de ta patrie, Allemand ou Frangais, Blanc ouNoir, Papou ou singe de Borneo. C’est de ta vie. Si tu veuxvivre, tue. Tue pour t’affranchir, pour manger, pour chier.Ce qui est honteux, c’est de tuer en bande, telle heure, teljour, en Fhonneur de certains principes, k Fombre d’undrapeau, sous le regard des vieillards, d’une fagon d£sin-t£ress£e ou passive. Sois seul contre tons, jeune homme,tue, tue, tu n’as pas de semblable, il n’y a que toi devivant, tue jusqu’fi ce que les autres te raccourdssent, teguillotinent, te garrottent, te pendent. Avec ou sans tra-la-la, au nom de la communaut£ ou du roi.

Quels rires!

J’allais et venais dans les cours, dans les pr6aux, sur lesremparts, sur les glacis, dans les defilements, dans les che-mins converts, dans les chemins de ronde. Il me semblaitcirculer dans une tete. Cette construction savante, refle-chie, compliqu^e d’epaulements et de bastions, de saillantset de r£duits inexpugnables m’apparaissait comme le moulep£trifi£ du cerveau, et je b£quillais dans ces couloirs depierres, entre les grilles et les chevaux de frise, agressif'et hargneux, comme la pensee infirme de Fhomme, la pen-ste en liberty. Chaque ouverture sur Fext^rieur est uneembrasure de canon.

Un jour, c’£tait la quatri&me ou la cinquifeme fois queje me promenais librement dans le fort, j’entendis des crisstridents qui provenaient d’un bastion isolA Mile Soyez,qui passait en courant, me fit signe de Faccompagner.

— Venez done, me cria-t-elle, e’est encore le morphino-mane qui a sa crise.

Je la suivis clopin-clopant.

Quand j’arrivai dans la pi&ce, Mile Soyez dtait penchdesur un malade qui se ddbattait en hurlant :

— Pas Ik, pas Ik, je vous dis que je ne sens xien et quevous allez encore fausser une aiguille.

— Tu xn’en as d6]k fait fausser trois, imbecile. Oh veifx>tu que je te la fasse, ta piqure? lui rdpondait Mile Soyez,outree.

— Dans le nez, dans le nez ou dans la...

Us dtaient immondes tous les deux. Je regardai autourde moi. Je me trouvais dans une grande chambre. Le pla-fond bas dtait voutd. D’dpais barreaux dtaient devant lafenetre k pic sur la mer. C’dtait dans la par tie la plusantique du fort, oil le soleil ne donne jamais. La pideedtait glaciale. II y rdgnait un furieux ddsordre. Tout lecarrelage etait recouvert de feuilles de papier, des pagesmanuscrites posees les unes k cotd des autres. II y en avaitdes centaines, des milliers. II y en avait sur tous lesmeubles, sur la table, sur le sidge, sur un banc. II y enavait de coliees aux murs. II y en avait des tas, des pilesdans les coins. Un grand coffre en etait rempli k en dd-gorger. J’en avais sous les pieds. Mile Soyez et le maladeles fripaient en se ddmenant.

Justement Mile Soyez venait de terminer sa petite ope-ration et m’expliquait qu’il s’agissait d’un maniaque invd-tdrd et tellement coriace qu’il n’avait plus d’endroit sen-sible et qu’on ne pouvait lui faire de piqtire que dansle nez ou dans la...

— Moravagine! m’dcriai-je en reconnaissant le maladequi venait de se lever et qui reboutonnait son pantalon,car Mile Soyez avait d’abord ess ay d de lui faire une piquredans la fesse.

— Comment, vous le connaissez? me demandait Ger-maine Soyez, siddrde.

— Je pense bien, mademoiselle, e’est mon frdre.

t) LA PLANETE MARS

Moravagine £tait dans un 6tat inimaginable d’exaltation.II passait vingt-trois heures par jour k sa table k £crire.En six mois il a noirci plus de dix mille pages, ce qui re-pr^sente une moyenne de pres de soixante pages par jour,II ne se sustentait uniquement qu'h Taide de la morphine.Dans ces conditions, je ne pouvais guere rinterroger et melivrer k Penquete que les aventures de mon fabuleux amiautorisaient et prescrivaient.

Quoi qu’il en soit, il n’appartenait plus k ce monde. IIse croyait sur la planete Mars. Et quand je venais le voir,r£guli£rement, .tous les jeudis, il se cramponnait k monbras, reclamait la terre k grands cris, cherchait le sol, lesarbres, les

animaux domestiques, des deux mains, bien au-dessus de sa tete.

Il ne m'a jamais parl£ de ses semblables.

Je ne suis pas tr£s sur qu’il m’ait reconnu.

u) LE MASQUE DE FER

Moravagine est mort le 17 f^vrier 1917 dans cette m&mechambre qui fut si longtemps occup^e, sous Louis XIV,par celui que Phistoire connait sous le nom de PHommeau masque de fer. Pure coincidence anecdotique et nonpas symbolique.

Moravagine est mort le 17 f£vrier 1917, k Edge de cin-quante et un ans. Comme ce n’£tait pas un jeudi, je n’aipas pu assister k ses derniers moments, moi, son unique

202

copain dans la vie. Je n*ai pas pu assister non plus k sonenterrement qui eut lieu un mercredi.

Ce n’est que le lendemain, un jeudi, que Mile Soyezm’apprit qu’il dtait tr£pass£ et voulut bien. me procurerun double rapport que le docteur Montalti adressa auxautorit& compltentes au sujet de ce ddcfes.

Void la copie fiddle de cette etonnante oraison funfebre :

It est dans Fencephale certaines regions dont les fonc-tions demeurent meme aujourd’hui, apres les nombreusesrecherches dont elles ont ete Fob jet, obscures et myste-rieuses. La region du f ventricule et de Vinfundibulumest de celle-la.

Ce qui complique le probUme et rend difficile et sou-vent probUmatique Vinterpretation des donates expert-mentaleSj dest que, a la complexity structurale de la rtgioninterpddonculmre vient dajouter la proximity d’un appa-reil glandulaire dont Vinfiuence, bien qufinsuffisammentdyterminte, apparait de plus en plus comme possedant uneaction sur Forganisme tout entier. Nous voulons parler deFhypophyse.

On le sait, de nombreux travaux expyrimentaux ontsembiy demontrer que

Vexcitation ou Fablation de Vhy-pophyse avait pour resultat de provoquer des modifica-tions importantes de la circulation, de la respiration, dumetabolisme, de la secretion renale, de la croissance pourne citer que les plus frappantes. t

La metho'de anatomo-clinique n'a jus quid fourni, pourle probleme qui nous occupe, que peu d'elements indiscu-tables. La raison en est dans la rarete relative des Usionsbien timities de la region de Vinfundibulum; dans Vim-mense majority des cos il sfagit en effet de productionstuberculeuses ou surtout syphilitiques qui, par lent diffu-sion et les toxines qu'elles emettent d distance, ne loca-lised pas sur un territoire precis leurs effets nocifs*

II nous a ete donne recemment de suivre pendant untemps assez long un malade porteur d'une lesion neopla-sique ihterpedonculaire chez lequel une serie de symptomes

203

ont attiri noire attention en raison de leur intdret physio-logique. Nous voudrions les rapporter brievement car ilseclairent et precisent une partie de la semeiologidf de laregion infundibulaire et interpedonculaire. Ils permettentd'ebaucher la description du syndrome infundibulaire quia ete signale dans .diverses observations de tumeur de lapituitaire et encore recemment dans un cas de tumeur deVepiphyse rapporte par Warren et Tilney (1), mais quin'est jamais apparu d notre connaissance aussi nettementque dans le cas que nous relatons :

II sfagit d'un homme age de 51 ans, M pilote &

bord d'un aeroplane. Dans ses antecedents personnels nousrelevons plusieurs acces de paludisme et un chancre syphi-litique il y a cinq ans.

En avril 1916, il est evacue d'Autriche via la Suisse ettraite pendant quatre mois d Vhopital de Beaune pouranemie.

Entre le 18 septembre 1916 au Centre de neurologic,n° 101 bis, le malade se presente d nous assez malingre,dmaigri visiblement et pale. L'interrogatoire nous apprendque depuis de longs mois il mange mal, a perdu Vappetit,a maigri, et voit ses forces decroitre. Actuellement Uasthe-nie est prononcee et le sujet ne pent executer aucun tra-vail exigeant un effort soutenu. De plus le sommeil esttrouble et pendant la nuit le malade est oblige de boireplusieurs fois.

Uexamen des divers organes ne nous apprend rien debien particulier. On note une legere augmentation du vo-lume de la rate, une obscurite respiratoire du sommetdroit. Il est impossible de relever aucun symptome orga-nique du systeme nerveux en dehors de troubles oculaires.Ceux-ci, d’apres le sujet, sont apparus progressivement etconsistent dans un affaiblissement de la vision. Cette am-blyopie n9est pas telle cependant qu’elle empeche le ma-

(1) Warren et F. Tilney : <c Tumor of the pineal body^ withinvasion of the midbrain. Thalamus, Hypotalamus and PituaryBody. » The Journal of Nervous and Mental Diseases, January, 1917.

lade de se promoter et de reconnaitre les personnes quiVentourent. La lecture est difficile et seuls les gros carac-tires sent identifies,

Des son entree, on note une augmentation de la quan-tity des urines dont le taux varie entre 2 litres et2 litres 500. Lanalyse n’y revile aucun element anormaL

Cette polyurie scaccompagne, nous Vavons vu, de poly-dipsie mais non de polyphagie, et il n’y a aucune trace deglycosurie.

La ponction lombaire monire un liquide clair, un peuhypertendu (22 au manometre de H. Claude), et conte-nant 0,56 d’albumine et de nombreux lymphocytes. Au-cune reaction ne s’est produite a la suite de la ponction.

Lexamen oculaire pratique par M. Cotonnet, medecin-cftdf du centre ophtalmologique de Cannes, met en evi-dence une hemianopsie bitemporale typique et completesans accompagnement de stase ni de paralysies oculaires.La pupille droite parait de coloree dans le segment nasal,les vaisseaux sont normaux; la pupille gauche est plus de-coloree, toujours dans le segment nasal. Les reflexes pupil-hires de Voeil droit existent mais diminues, ceux de Vceilgauche sont egalement presents mais a peine perceptibles.La vision est tris diminuee mais permet au malade dereconnaitre les objets qui lui sont presentes.

De notre cote, nous notons Vextreme variability du dia-mitre irien, tantot extremement large, tantot tris reduit.

En raison des a?itccedents specifiques du malade et deVexistence dfune lymphocytose avec notable albuminose duliquide cephalo-rachidien, nous instituons le traitementspicifique intensif et nous portons le diagnostic de menin-gite gommeuse basilaire interessant le chiasme et la regiondu tuber cinereum.

Quelques jours s’etaient d peine ecoules que le maladepresentait une serie de troubles interessants : le pouls, d’ir-regulier qu’il etait, devient franchement arythmique etfilant; les battements du cceur sont moins nets, un peuetouffes. La pression arterielle au Pachon est de 15 Mx etde 9 Mn. De temps en temps on note des extrasystoles*

Uexamen du sang ne nous montrc rien de parttculier ;une Ughre lymphocytose seulement.

Le 10 octobre, c’est-a-dire huit jours aprbs I’institutiondu traitement spdtifique, le malade prdsente des troublesde la parole; celle-ci devient lente, scandde, trainante, mo-notone & la maniere de la dysarthrie des pseudo-bulbaires.Pas de dysphagie.

On suspend le traitement specifique.

Le 22 octobre, le trouble de Varticulation a disparu, ainsique les modifications du pouls, tout semble rentrer dansVordre lorsque, brusquement, le 23 octobre, le sujet tombedans un sommeil profond, d’ou il est impossible de le tirer.Cette crise de narcolepsie, qui dure cinq heures environ,laisse au riveil le sujet amnesique et dtonne. Fait d remar-quer ; cette amnesie ne porte pas seulement sur la pSriodenarcoleptique, mats s’eiend sur le temps qui a prgcedi sonentrSe d Vhdpital, il ne se souvient pas comment il est entryau Centre neurologique 101 bis, ni depuis combien detemps il y est en traitement.

Uexamen des diffdrentes fonctions du syst&me nerveuxdemeure completement ndgatif et aussi bien la riflectiviiSque la sensibility, la motricite, la trophicitd sont indemnes.

Les troubles de la me moire que nous venous de signalerdurerent pen de temps, puisque trois d quatre jours apresla crise narcoleptique Us avaient completement disparu.

Le 26 novembre 1916, sans raison apparente, se mani-fested d nouveau des phenomenes cardio-vasculaires ana-logues d ceux que nous avons vus precedemment. Les bat-tements cardiaques se precipitent et le pouls bat d 136 parminute; on note un rythme embryocardique typique avecaffaiblissement des bruits du coeur.

Le 30 novembre, le malade accuse une amaurose com-plete. cc Je suis dans la nmt profonde », nous dit-il. Uetatgeneral s'alt ere, Vamaigrissement progresse. Le maladed’ailleurs s’alimente mol et garde depuis son entrie uneinappetence prononcee.

Uinstability du diametre irien est toujours tris mani-fest#. Uexamen des urines donne toujours le mime risul•

tat: absence de tout iliment anormal et aucune augmen-tation du volume des 24 heures, 2 litres 1/2.

Le 26 decembre 1916. Le sujet se cachectise de plus enplus et des symptomes de bad Hose du sommet droit se pre-cis ent. Brusquement, sans qu’aucune cause puisse etre re-levee, le malade est pris d’un delire confusionnel avec oni-risme. II dit que son lit est humide par la pluie et lesbrouillards de la mer; il se croit sur VOrenoque au prin-temps (sic!).

La gravite de son etat ne le frappe pas et, au contraire,U manifeste depuis quelques jours une euphoric qui con-traste avec la realite.

Jusqu’d la fin le malade garde ce sentiment d’euphoriequi lui fait dire chaque jour qu’il est dans un mondesuperieur, ailleurs, qu’il va mieux, que bientdt il se leverapour alter en convalescence, etc. .

Depuis le ier janvier 1917 jusqu’au 27 fevrier n’est ap-paru aucun phenomene pathologique nouveau. L’etat men-tal ne s’est pas modi fie non plus que la polyurie ou la poly-dipsie. A plusieurs reprises le sujet presente des attaquesde narcolepsie identiques a celles que nous avons mention-nees. Quant a la vision elle est demeuree constammentaffaiblie, mais avec des oscillations assez marquees; tantotle malade semblait ne percevoir que des sensations lumi-neuses,

nombreux eblouissements; tantdt il reconnaissaitcorrectement les objets qui lui etaient presents. L’etat pul-monaire s’aggrava et c’est avec les symptomes d’une phtisiea forme broncho-pneumonique que le malade succombale 17 fevrier 1917.

A Vautopsie nous constatames Vexistence d’une tume-faction retro-chiasmatique nettement fiuctuante et de colo-ration violacee. L’hypophyse etait normale comme la selleturd que, elle ne paraissait pas comprimee, et la sectionde la tige pituitaire ne fit pas s’ecouler le liquide contenudans la tumeur. Celle-ci occupait Vespace interpedoncu-laire refoulant lateralement les deux pedoncules cerebraux,en arriere les corps mamillaires, en avant le chiasma et les

bandelettes optiques dont la partie interne apparaissaitmanifestement aplatie.

Sur les coupes frontales des hemispheres, tes rapportsde la tumeur avec les parois ventriculaires apparaissentnettement.

Cette tumeur, a la coupe, se montre formee d’une mem-brane isolable, distincte de la paroi ependymaire formantune cavite close, independante du ventricule qu’elle rem-plit, et cloisonnee. Des cavites secondaires ainsi formeess'ecoulent tantot un liquide clair et tantot un liquide positi-vement hemorragique. A la base inferieure de cette tu-meur kystique la membrane interne est hdrissee de nodulesirreguliers et durs.

Un examen histologique pratique par Mile Soyez (Ger-maine) nous a renseignes sur la nature de cette tumeur.11 s’agit d’une tumeur epitheliale kystique developpee auxdepens du revetement du 3* ventricule. Les bourgeons quifont saillie dans la cavite sont formes de tissus conjonctif ou7ievrologlique lache se continuant avec le tissu sous-epen-dymaire parietal revetu dyun epithelium en voie de proli-feration epitheliomateuse.

Cette tumeur distend ainsi le 3* ventricule, dcarte I’unede Vautre les couches optiques, mais amincit surtoitt lesegment inferieur du ventricule, Vinfundibulum et la lameterminate laissant completement intacte Vhypophyse dontla tente n’apparait meme pas deprimee. Les ventriculeslateraux sont legerement distendus. Nulle part nous nerelevons de modifications meningees ou vasculaires.

III

LES MANUSCRITS DE MORAVAGINE

v) *L'AN* 2013

LES manuscrits de Moravagine me furent remis après sa mort. Ils étaient enfermés dans une malle à double fond. Le compartiment secret contenait une seringue Pravaz, la malle elle-même, les manuscrits en désordre.

Ces manuscrits sont écrits sur des morceaux, des chiffons de papiers de tous formats et de toutes espèces. Ils sont rédigés en allemand, en français et en espagnol. Il y a deux grosses liasses et des milliers de feuillets dépareillés.

La première liasse s'intitule *L'An 2013*. Elle contient des données historiques, sociales, économiques sur les événements qui découlèrent pour nous, hommes, des premières relations établies avec la planète Mars, ainsi que l'historique du premier voyage et l'origine de ces relations. Le récit est décousu. Cette étude est, hélas! incomplète et présente certaines lacunes que je n'ai pu combler. Moravagine parlait très peu du séjour qu'il avait fait sur la planète Mars.

Le manuscrit de *L'An 2013* se subdivise en trois parties bien distinctes.

Première Partie : un morceau lyrique intitulé :

La Terre, 2 août 1914.

Ill

LES MANUSCRXTS DE MORAVAGINE

v) L’AN 2013

Les manuscrits de Moravagine me furent remis apr£s samort. Ils £taient enfermes dans une malle k double fond.Le compartlment secret contenait une seringue Pravaz, lamalle elle-meme, les manuscrits en desordre.

Ces manuscrits sont Merits sur des morceaux, des chiffonsde pa piers de tous formats et de toutes especes. Ils sontr£dig£s en allemand, en frangais et en espagnol. II y a deuxgrosses liasses et des milliers de feuillets d£pareill£s.

La premiere liasse s’intitule L’An 2013. Elle contient desdonn£es historiques, sociales, ^conomiques sur les £v6ne-ments, qui d£coul&rent pour nous, homines, des premieresrelations etablies avec la plane te Mars, ainsi que Thisto-rique du premier voyage et l’origine de ces relations. Ler6cit est d£cousu. Cette 6tude est, helas! incomplete et pr£-sente certaines lacunes que je n’ai pu combler. Morava-gine parlait tres peu du sejour qu’il avait fait sur la pla-nfcte Mars.

Le manuscrit de L’An 2013 se subdivise en trois partiesbien distinctes.

Premiere Partie : un morceau lyrique intitule :

La Terre, 2 aout 1914.

Deuxidme Partie : un long recit en sept chapitres dontvoid les titres :

Chapitre I : La Grande Guerre 1914-2013.

Chapitre II : Tableau de I’Etat du Monde k la99* annde de la Guerre. (Guerre de la Societddes Nations.)

Chapitre III : D’un Pays neutre.

Chapitre IV : Histoire de Deux Ddserteurs.

Chapitre V : De quelques engins et des nouvellesMethodes de Guerre.

Chapitre VI : Influence de la Kultur martiennesur la Civilisation humaine.

Chapitre VII : Le Pourquoi de la Guerre.

Troisidme Partie : un morceau lyrique intituld : Mars,2 aout 2013.

Ce manuscrit est signe : de Moravagine, idiot.

w) LA FIN DU MONDE

La DEUXitME liasse des manuscrits de Moravagine est inti-tulde : La Fin du Monde. Bien qu’entidrement rddigde desa main, je n'ai pu dtablir si ce scenario est une ceuvred'imagination ou si, au contraire, mon ami ne s’dtaitpas donnd la peine d’en colliger le texte, k mon intention,sur un programme de cindma, lors de son mystdrieuxsdjour sur la planete Mars. Connaissant ma curiositd deschoses du ciel, Moravagine a dtabli, k mon usage, undictionnaire des deux cent mille principales significationsde Tunique mot de la langue martienne, ce mot etantune onomatopde : le crissement d’un bouchon de cristal

211

£meris6 — les Martians vivant k Y€tzt de gaz pond£r£dans Tinterieur d’un flacon, ainsi que me Fexpliqua Mora-vagine durant notre derniere entrevue, *huit jours avantsa mort. C’est ce dictionnaire qui m’a permis de traduireou plutdt d'adapter le scenario martien. J'ai charge BlaiseCendrars d’en assurer la publication et peut-etre memela realisation filmee.

Ce manuscrit n’est pas signe. II m’etait adress£ sousenveloppe, k mon adresse de Chartres.

x) L’UNIQUE MOT DE LA LANGUE MARTIENNE

L'unique mot de la langue martienne s’£crit phon£ti-quement :

Ke-re-keu-keu-ko-kex.

II signifie tout ce que Ton veut.

MORAVAGINE

y) PAGE INftDITE DE MORAVAGINE, SA SIGNA-TURE, SON PORTRAIT

Void k titre d’&hantillon une page in&Iite deMoravagine :

’'ft- ^

^ JJ# •

'V'i*** **A>

«v«w» *. •- p'vO»

**4ag$ &smmmi®* * * p^*>v«

% ¥>&■* © w.H «*N> ©HA- Jv<6^

** $Mk»«

V ©^** flwA

©Na*4^*,T®w«*^ >•*&»« **» ^

©' mm

(47 &&/ P.S. et N.BJ/Jeune homme, consid&re la siche-ressefde ces tragiques facetieux. N’oubliejpas qu’il riy ajamais progresjquand le cceur se pdtrifie. Iljfaut quetoute science soit/ordonnee comme un fruit j qu’ellefpendeau bout d’un arbre/de chair et qu’elle murissejau soldi

de la passion, jhystiologie, photographic, sonnette] ilec-trique, telescopes, oiseaux,/amperes, fer a repasser,]etc*— tout §a efest pourjepater le cul de Vhu-jmanite.

Ton visage est autrementjemouvant mouille dejlarmeset pret a creverjde rire.)

Void k titre de curiosite le fac-simxM de sa signature;



) ÉPITAPHE

On peut lire sur une tombe dans le cimetière militaire d
'île Sainte-Marguerite l'inscription suivante tracée a
rayon-encre :

CI-GÎT UN ÉTRANGER

Et void enfin son portrait du au crayon de ConradMoricand. Moricand a rencontre Moravagine une fois, aucafe de la Rotonde.

PRO DOMO

DE BLAISE CE

: J'AI ÉCRIT MO

Papiers retrouvé

z) £pitaphe

On peut lire sur une tombe dans le cimetiere militaire dePile Sainte-Marguerite 1'inscription suivante tracee aucrayon-encre :

ci-Gix un Stranger

PRO DOMO

un in^dit de BLAISE CENDRARS

Comment j'ai £crit Moravagine(Papiers retrouves)

Le premier papier que je retrouve est dat£ : Paris,novembre 1912.

Les Pd que s a New York venaient de paraitre et j'avaiscomment le Transsib erien. Je vivais alors dans une pureenoire, faisant de vagues travaux de librairie (traductiondes Memoires d'une Chanteuse (1) pour la Collection desCurieux; copie de Perceval le Gallois k la Mazarine pourla Biblioth^que Bleue, etc., et une collaboration rdgu-liere k la Revue de Geographic, k la Revue du Commerceet de Vlndustrie d1 * 3Exportation, etc.) Je me tenaisen permanence dans un cafe « Biard » du BouF Mich".J'ecrivais, j'&rivais. J'y passais la nuit. Le caf£ coutait unsou.

C'est dans ce bar qu'une nuit, en bavardant k batonsrompus avec un petit Jui£, un nomme Starckmann (c'etaitun gar^on qui m'&ait tres devout, un apprenti k qui jeconfiai Fannie suivante la reliure de Fddition du Trans-siberien et qui, en 1914, k mon exemple, s'engagea lepremier jour de la guerre pour £tre tu6 le 9 mai 1915

(1) Memoires attribu6s k Wilhelmine Schroeden-Devrient, 1'immor-

telle Ldonore du Fidelio de Beethoven, une des plus cdl&bres nym-

phomanes de l’Europe galante (1804-1860).

?i6

devant Souchez), en lui racontant certains Episodes de mavie qu’est n£e en moi, spontan&nent, Fid6e de Morava-gine, dMench^e comma par un ressort dans Fengrenagede la conversation, k croire qu’en me posant une certainequestion dent je ne me souviens pas, Starckmann avaitappuyd sur un bouton automatique... et jusqu’au petitjour je lui racontai Fbistoire de Moravagine comme unechose qui xn’etait r^ellement arriv^e. Cest probablementce matin-14 que je devais noter au crayon sur le bout depapier en question : De Moravagine, idiot, et la date. Unpoint, e'est tout. Et je ne pensai plus k Moravagine,absorb^ que j'&ais d’abord par la redaction et la compo-sition du Transsiberien, puis pax son execution typogra-phique, dite Le Premier Lime Simultand, fabrication quidura un an, chez Gr6t£, k GorbeiL



* *

Au printemps 1914, je revins k Moravagine, et, sousFinfluence des premiers succ&s spectaculaires de Faviationet la lecture de Fantdmas, j’en faisais un roman d’aven-tures. ffioh ce deuxifeme papier, dat6 de mai 1914 et por-tant comme titre : Le Roi des Airs, grand roman d’aven-tures en 18 volumes. Le premier et le dernier mot dulivre dtait « Merde ». J’£tais txbs fier de cette trou-vaille. Et si j’avais alors d£got£ un 6diteur, le livre etitimmanquablement paru sous cette forme. J’en ai dcritplus de dix-huit cents pages, oubli£es dans un petit hdteldes environs de la gare de Lyon que je fr£quentais chaquefois que j’allais enlever des filles du cot6 de la Bastille,ce qui donnait lieu k de fameuses bagarres — et j’ado-rais me bagarrer! — ou perdues durant Fun de mesinnombrables d&n£nagements — k F6poque, je d£m6na-geais syst £matiquement tons les huit jours pour babitertour k tour dans chacun des vingt arrondissements deParis, poussant meme des pointes en banlieue.

Je me souviens plus particulierement d’un volume,ditait le huiti£me, intitule EEurope sans Tite, que j'al

vendu k un dditeur de Munich, par Pinterm&liaire demon ami Ludwig Rubiner, charg6 de faire une collec-tion des cent meilleurs romans d’aventures du xix* si&cle.Je touchai cinq cents marks d’avance, et il ne fut jamaispublic!... Je me souviens encore d'en avoir expos£ le sujetk mon ami Kek, alors sculpteur. Nous dtions debout kTarriere d'un autobus et passions faubourg Saint-Honor^.Oil pouvions-nous bien aller?... II faisait un temps radieuxet je descendis en marche devant l’Elys^e, au beau milieud’une phrase, car ce pauvre type ne me semblait pascomprendre. Les sculpteurs ont Tesprit lent... Dans UEu-rope sans Tete il ne s’agissait pas moins que de Penl&ve-ment et du sequestre par un gang d’aviateurs ou memede Tassassinat des jeunes peintres (Picasso, Braque, L6ger),des jeunes musiciens (Satie, Stravinsky, Ravel), des jeunespontes parisiens (Apollinaire, Max Jacob, moi) que Parisne connaissait pas encore et dont tous ne devaient pastarder k devenir c£l£bres, et d’abandonner 1’avenir intel-lectuel de PEurope, done du monde, & la tutelle des jour-nalistes, des politiciens, des pseudo-artistes et de la policeallemande.

Moravagine s’amusait. Moi aussi. (On n’a pas fait mieuxdepuis, quoi qu’on en disel)

Un autre volume est l’histoire des neuf cents millionscit£e dans le Panama qui devait paraitre dans un numdrospecial de Montjoie! en aout 1914, numero qui futimprime mais qui ne sortit pas. Cdtait la guerre.Aoiit 19*4-

*

* *

Survint la guerre.

Durant deux ans de presence sous les drapeaux je nepensais pas k autre chose qu’2t Moravagine, idiot* Uneflamme criatrice me devorait, mais je n'6crivis pas uneligne : je tirais des coups de fusil. Ni de jour ni denuit Moravagine ne m*a jamais quitte dans la vie ano-nyme des tranches, G’est lui qui m’accompagnait en

patrouille et qui m’inspirait des trues de Peau Rougepour tendre une embuscade,

un pidge. Dans les maralsde la Somme et durant tout un triste hiver, e’est lui quime rdconfortait en me parlant de sa vie d'aventurieralors qu’il courait les pampas ddtrempees par le terriblehiver de la Patagonie. Sa presence illuminait ma sombrecagna. A Farriere, j’encaissais tout, brimades, corvdes,servitudes, vivant de sa vie en prison. Comme lui, jeportais un matricule. II dtait k cotd de moi k Fattaque ete’est peut-etre lui qui m'a donne le courage physique etFdnergie et la volontd de me ramasser sur le champ debataille en Champagne. Je le retrouvai dans mon litd'hdpital aprfes Famputation. A ce moment, il avait encoregrandi, affubld de la peau de Sadory, ce dernier descen-dant des rois authentiques de Hongrie, que j’avais connuavant la guerre, rdfugid dans un petit hotel du boulevardExelmans, au Point du Jour, et que j’avais confessd. (Mas-sier de l’atelier, Sadory travaillait chez Auguste Rodin etdtait un tel virtuose du ciseau que le maitre lui avaitconfid Fexdcution du Baiser qui est au musde du Luxem-bourg.) Moravagine dtait campd. Sa jeunesse, son passdm'dtait connu. II ne me manquait plus rien. Le typedtait Ii, bien vivant, complet. Je le possddais. II me pos-sddait. Rien de plus simple que d’dcrire cette fois-ci sonhistoire. J’aurais pu le faire en une page ou en centvolumes, tant tout cela me paraissait facile et se ddrou-lait logiquement. Cependant, une fois rentrd dans la viecivile, je n’en fis rien.

Une fois de plus, je perdis mon temps. Et Moravagine,le bouquin k faire fut relegue aux calendes grecques!

*

* *

Printemps 1916. Je me promenais dans Paris avec unebelle gosse que j’avais « dans la peau ». Tout k ma mai-tresse, les grands livres k faire etaient envoyds aux cinqcents diables! Un jour, contemplant Paris du haut destours de Notre-Dame, je demandai k ma colombe quel

serait k son avis le son de la trompette du Jugementdernier si Tange, qui est juch6 an faite de la cath^drale,portait soudainement sa trompette k la bouche? La nuit,couchd chez la Douce, k Montparnasse, je revins encorek cette id£e et, me passionnant pour la chose, je lui tragaik larges traits T6pouvante de Paris si les

propMties ser&disaient et si la cathedrale tacitume et milMnaire semettait soudainement k barrir et k galoper comme unei£phant devenu furieux, pi£tinant, dcrasant la ville.C'&ait le 13 avril, j’en ai pris note. Le 9 novembre,jr6crivis le Mystere de VAnge N.-D. tel qu'il a paru dansla revue La Caravane (numero d’avril 1917) et qui dtaitpour jnoi le rappel de ce qu’il ne fallait pas mettre dansun livre sur la Fin du Monde, que j’envisageais d’ecrireet auquel j'avais song<§ tout Tet6 (un vieux thbme qui mehantait depuis 1907, £poque oh me croyant musicien jem’etais mis k la composition d’une grande symphonic :Le Diluge). J’^crivis en meme temps le scenario detaill£d’un film que Path£, puis Gaumont refusferent sous pr£-texte qu’il y avait trop de personnages et une trop grandefoule en action. Griffith venait de toumer la Naissanced’une Nation, ce chef-d'oeuvre que Ton n’a jamais pro-jete en France, mais que 3’avals vu en priv £ et qui m’avaitfait une prodigieuse impression dmvention et de creation,de puissance et de po£sie modemes.

J’ai envie de travailler. Un type me prete des sous. Jepars brusquement, rompant des liens trSs doux.



* *

Me voici Thiver k Cannes. J’y reste trois mois. J’avaisenvie de travailler. Rien ne va plus. Ma t&te craque.Poussee de projets. II y en a trop. Je ne fous rien. Mora-vagine en revanche s’occupe de la realisation techniquedu film de la Fin du Monde. II le fait toumer sur laplan&te Mars, invente Tengin qui permet le voyage, voitTinfluence que cette relation interplanetaire exerce surnotre civilisation, les id£es et les mceurs, situe la r£vo-

lution universelle qui en d^coule pour nous en plein dansla guerre actuelle et, pour plus de vraisemblance, traceFdtat dconomique du monde k la 99e ann6e de la guerre,Comme un mauvais g£nie il me conte Fdpisode des deuxddserteurs qui atterrissent les premiers sur la plan£teMars et consid£re cette rdussite d£sesper£e comme plusimportante et plus grosse de consequences pour Favenirdu genre humain que la d^couverte de FAmerique parChristophe Colomb.

L’an 2013 £tait nd.

II dicte, je n’dcris pas. II raconte, il raconte, il raconte,je me sauve dans les bars. 11 invente de nouveaux epi-sodes pour fixer mon attention, je me sofile. Il precisedes millions de details inedits, entre deux soulographiesje prends des millions de notes. Ma chambre d’hotel finitpar etre pleine de dossiers eparpilles sur le plancher, depapiers en desordre qui debordent des valises, de tablesde logarithmes mal epinglees aux murs, d’dpures, de for-mules charbonnees sur la cloison. On se croirait chez unastronome ou un inventeur devenu fou.

Je rentre k Paris.

Harasse, <§puisd, mecontent, je retoume a Montparnasse.Je commets des exces. Je m’enivre. Je mene une vie debaton de chaise. A mes rares moments lucides ma d6tresse,mon d<§sespoir sont tels que les quelques amis qui peuventm’approcher d’assez pres pour deviner ce qui se passeen mol, reculent dpouvant^s. J’ai des iddes de mort. Desenvies de meurtres. Je fais des demarches pour rengager.Je m’inscris k la marine comme arraisonneur sous-mari-nier en mer du Nord. Je voudrais partir aux colonies,changer de nom, disparaitre. Un soir, je donne un coupde couteau dans un bar, rue de la Gaite. Je m’endetteterriblement. Fin juin 1917, je vends tout mon barda,realise quelques billets bleus et pars k la campagne.

Durant un mois encore j’injurie par ma presence la viesaisonniere de la campagne et, un beau jour, je loueune grange branlante dans un hameau perdu, je m’en-ferme et je me mets k ecrire.

*

* *

C'est le 31 juillet 1917.

Ma pensde est claire. Je domine mon sujet. Jc trace unplan precis, ddtailld. Mon livre est fait. Je n’ai plus qu’itdcrire le ddveloppement littdraire autour de son arma-ture bien plantee. Je puis commencer par n’importe quelnumdro de mon programme. Tout est bien agencd. Lelivre est divisd en trois parties de 72 pages chacune. Endcrivant trois pages par jour, je puis avoir termind dansun minimum de trois mois. Tout me parait simple etfacile.

Mais voilL

Je dois surmonter la paresse qui est le fond de montemperament, r indolence de mon caractere, cette tendancesatanique k l’autocontradiction qui intervient toujourset me fait rater des tas de choses, qui me dddouble etme fait me moquer de moi-meme k cbaque occasion et ittout propos, qui me fourre dans de droles de situations.Je dois aussi vaincre la peur, cet dtat de transe qui m’en-vahit et me paralyse k la veille de commencer un travaillittdraire de longue haleine et qui va m’enfermer entrequatre murs, travaux forces, vie de bagne durant de longsmois alors que les trains roulent, que les bateaux vontet viennent, et que je ne suis pas it bord, et que deshommes et des femmes se rdveillent, et que je pourraisetre lit pour leur dire bonjour! II faut vraiment avoir unereserve enorme de bonheur emmagasind pour se mettreddlibdrdment dans cette situation d’outlaw qui est cellede lliomme de lettres dans la socidtd contemporaine, debonheur, de calme, de santd, d’dquilibre dans le carac-tdre, de disponibilite et de bonne volontd.

Au bout de dix jours de tatillonnement, je suis pret.Me void au travail. J’ai eommencd mon roman de Mora-vagine par la fin. J’dcris...

&

* *

Hier, j’ai termini la troisihne partie et aujourd'huij’attaque la premiere partie.

J’ai dcrit pour me distraire les quelques notes prdcd-dentes et je rddige les considerations suivantes sur mafa$on de travailler, tout en me moquant gentiment demoi-meme. Quel toupet pour un debutant! Mes manus-. crits passent par trois dtats :

i° un etat de pensee : je vise l’horizon, je trace unangle determine, je fouille, je happe les pensdes au volet les encage toutes vivantes, pele-mele, vite et beaucoup:stenographic;

2° un dtat de style : sonorite et images, je trie mespensees, je les caresse, je les lave, je les pomponne, je lesdresse, elles courent hamachees dans la phrase : calli-'graphie;

3° un dtat de mot : correction et souci du detail neuf,le terme juste comme un coup de fouet qui fait se cabrerla pensee de surprise : typographic.

Le premier dtat est le plus difficile : formulation; ledeuxidme, le plus aisd : modulation; le troisidme, le plusdur : fixation.

Le tout est mon inedit.

Je prdvois ne pas avoir fini mon livre avant un an.(Test d'ailleurs ma moyenne : un an pour le Transsiberien,un an pour le Panama.

Et encore me faut-il de la chaleur et du soleil... C'estdans ma nature.

*

* *

Je ne crois pas qu’il y ait des sujets litteraires ou plutdtil n'y en a qu’un : 1’homme.

Mais quel homme? L’homme qui dcrit, pardine, il n’ya pas d'autre sujet possible.

2*5

Qui est-ce? En tout cas ce n’est pas moi, c'est VAutre.

« Je suis VAutre y>, 6adt Gerard de Nerval au bas deTune de ses tr£s rares photographies.

Mais qui est cet Autre?

Pen importe. Vous rencontrez un type par hasard etvous ne le revoyez jamais plus. Un beau jour ce monsieurr^apparait dans votre conscience et vous emmerde durantdix ans. Ce n’est pas toujours quelqu’un d’aigu; il peut6tre amorphe, voire neutre.

C’est ce qui m’est arriv6 avec le sieur Moravagine. Jevoulais me mettre k &rire, il avait pris ma place. II ^taitIk, install^ au fond de moi-meme comme dans un fau-teuil. J’avais beau le secouer, me d&nener, il ne voulaitpas changer de place. « J’y suis, j'y reste! » avait-il Pairde dire. C’£tait un drame affreux. Avec I® temps je me misk remarquer que cet Autre s’appropriait tout ce qui m’ar-rivait dans la vie et qu’il se paxait de tous les traits queje pouvais observer autour de moi. Mes pens£es, mesEtudes favorites, ma fagon de sentir, tout convergeait

verslui, £tait k lui, le faisait vivre. J’ai nourri, <§levd un para-site k mes d£pens. A la fin je ne savais plus qui de nousdeux plagiait l’autre. Il a voyag£ k ma place. Il a faitFamour k ma place. Mais il n’y a jamais eu r^elle iden-tification car chacun £tait soi, moi et FAutre. Tragiquetete-&-t£te qui fait que Ton ne peut £crire qu’un livre ouplusieurs fois le meme livre. C’est pourquoi tous les beauxlivres se ressemblent. Us sont tous autobiographiques. C’estpourquoi il n’y a qu’un seul sujet litt&raire : Fhomme.G’est pourquoi il n’y a qu’une literature : celle de cethomme, de cet Autre, Fhomme qui ecrit.

*

* *

Je suis un peu comme une machine, j’ai besoin d'etreremontd. Tous les jours avant de me mettre au travail,j’ai besoin de me faire la main et j’ecris des dizaines delettres, moi qui m’etais jure de ne donner de mes nou-

224

veiles k personnel Plus tard, mes amis seront EtonnEs dedecouvrir mon independance et s’imagmeront que je mesuis fichu d'eux.

*

* *

Qui Etait en reality Moravagine?

Je 1’ai rencontre en 1907 dans un restaurant d’ouvriersde Mattenhof, k Berne. Assis de travers sur un banc, IIavalait sa platEe de pommes de terre roties et un grosbol de cafe au lait. Comme il n’avait pas de pain, je luipayai une miche. Comme il ne savait pas oh aller cou-cher, je l’emmenai chez moi. C’etait un triste individuqui sortait de prison. Il avait violentE deux petites filles.Il avait EtE condamnE k vingt-cinq ans. C’Etait un pauvrebougre tout k fait abruti. Et qui avait honte. Et qui secachait. Il avait fallu que je le fasse boire pour qu’il mecontat sa pauvre bougresse de vie morte. C’Etait en sommeune victime de FCEuvre de 1’EvangElisation dans les pri-sons. II s’appelait Meunier ou MEnier. C’est surtout sonphysique que j’ai retenu.

Courcellles, 13 aout 1917.

*

* *

Aujourd’hui iw septembre 1917 j’ai trente ans. Jecommence la Fin du Monde, en supplement deMoravagine.

Trente ans! C’est le terme que je m’Etais fixE pour mesuidder, naguEre, quand je croyais au gEnie de la jeunesse.Aujourd’hui je ne crois plus a rien, la vie ne me remplitpas plus d’horreur que la mort, et rEciproquement.

J’ai posE la .question k tous mes amis : Etes-vous pretk mourir k l’instant meme? Aucun ne m’a jamais rEpondu.Moi, je suis pret; mais je suis Egalement pret k vivreencore cent miile ans. N’est-ce pas le meme true?

**5

II y a les homines.

Et plus que jamais je m’emerveille de voir combientout est facile, ais£, inutile et absolument pas ndcessaireou fatal. On commet les aneries les plus gigantesques etle monde de braire de joie comme, par exemple, k laguerre, avec ses fanfares, ses Te Deum, ses celebrationsde victoire, ses cloches, ses drapeaux, ses monuments, sescroix de bois. Une nuit de Paris repeuplera tout cela,disait Napoleon apr£s l’inspection du champ de bataillede Leipzig. Que la vie est admirable. Une nuit de Paris...

II y a les hommes. II ne faut pas se prendre trop auserieux.

Une nuit suffit.

Une nuit d’amour.

Moins que cela, un coup de bite...

Un noeud.

Quant k mon livre et s’il est « bon »? Jugez-le commevous voulez et foutez-moi la paix.

II ne faut pas se prendre trop au serieux. Si j'etais con,il serait mauvais et j’y attacherais beaucoup d’importanceet je m’y attacherais. Mais j’ai encore un beau voyage kfaire...

II y a les hommes.

La Fin du Monde a ete ecrite en une seule nuit et necomporte qu’une seule raturel Ma plus belle nuit d’£cri-ture. Ma plus belle nuit d’amour.

La Pierre, le Fr septembre 1917.

*

* *

Je commence un nouveau manuscrit de Moravagine kNice le 9 janvier 1918 (manuscrit sur papier bleu).

Je prends la decision d’^crire un minimum de BIXpages par jour pour etre pret le 15 f^vrier et en finir unebonne fois.

Je me prive de tout, ne sors pas et vis comme un ermite.

MORA FA GINE

«6

Le 9 janvier je fais ig pages de o & ig

— io — — 8 — 15 k *3

— 12 — — 5 — S3 k 28

— 13 — — 15 — 28 k 40

— H — — 7 — 40 k 47

— 15 — — 8 — 47 * 55

— 16 — — 5 — 55 k 60

— 17 — — 4 . — 60 k 64

— 19 — — 16 — 64 4 80

— 22 — — 18 — 80 k 98

— 23 — — 14 — 98 k 112

— 25 — — 18 — 112 k 130

— 26 — — 10 — 130 k 140

— 29 — — 2 — 140 k 142

— BO — — 15 — 142 k 157

— 1 fovrier — 4 — 157 & 161'

— 3 — — 3 — 161 & 164

Plus 73 pages definitives de la Fin du Monde achev£esk La Pierre en septembre 19x7, soit 233 pages definitives.

Arrete le 3 fevrier 1918. MANQUE D'ARGENT. Retourforce 4 Paris. DIX jours de plus et je pouvais terminermon bouquin.

(sign6) Merde.

*

* *

Redaction de Moravagine. (Nice, janvier-ffivrier 1918.)'

Redaction txbs reguli£re. Difficile et ais£e k la fois.goo pages. N'ai pu terminer le bouquin. Trop de lyrisme.Une peine inouie k rendre le cote plastique des 6v6ne~ments quotidiens (Vie de Moravagineidiot).

La sante a bonne.

Le matin. En plein soleil, t€te nue sur la y6randa. Lanult, les &oiles derri&re les

vitres. Orion, comme au front.

Je vais et viens de long en large et je donne des coupsde pied dans des ballons d’enfants. Mes gosses sont avecmoi. Carambolages sonores. Boules dlvoire contre des

2*7

parois en cristal. II me faudrait des gongs chinois etour-dissants. La seule musique possible pour la moelle etles id6es malades. Tout petit jardin avec des pierres chauf-fees k blanc. Sable en damier. Collection de coquillages.Trois tortues du Soudan balourdes et muettes. Des cactushostiles. Sur le disque de la pleine lune, un seul et uniquepalmier, long, nu, dmdchd.

Solitude.

Un porte-plume, c’est vache. Qa salit tout.

Paris, le 7 fevrier 1918.

C’est aujourd'hui le 58 janvier 1924, je passe l’6qua-teur k 14 heures k bord du Formose qui m’emmhe auBrasil.

J’ai repris Moravagine et durant la traversde j’ai recopi6k la machine mon manuscrit de Nice.

Ce livre m’embete, il contient beaucoup trop de mor-ceaux de bravoure. Je le laisserais bien tomber, malheu-reusement je l’ai vendu k son £diteur, j’ai touche de 1’ar-gent d'avance et dois encore en toucher pour payer monvoyage jusqu’au bout. D’autre part, si Moravagine estbien mort pour moi, je ne puis m’atteler k autre chose, kDan Yack, qui est bien avanc£, qu k un volume de nou-velles quasi pret. J’ai des cases bouch£es.

Ma vie a 6t6 tr£s compliquee depuis 1918. II a falluvivre, turbiner dur, gratter comme un Negre pour fairevivre tout le monde et je me suis colle avec chaque ann£ede nouvelles charges sur les bras (actuellement vingt etune personnes). Cette vie active, cinema et finances, n'dtaitpas pour me d^plaire. Mais ce que j’ai surtout pris enctegout, c’est la litterature — ses besognes, ses pensums —et la vie artificielle et conformiste que menent les dcri-vains. Je ne veux plus rien savoir du c£rebralisme, desesthfetes, des hommes de lettres militants, des

rivalites des

petites et des grandes chapelles, du d^binage professionnel,ni rien de la vanity qui ronge les auteurs et les souffle,ni rien de leur sale arrivisme. Aussi ai-je du faire duranttoutes ces anuses qui viennent de s’&ouler un terribleeffort de volonte pour rompre avec tous ces gens-lk, pourne' plus &tre dupe. Mise au point dnerg£tique. Je croismaintenant etre par£ et pouvoir mener une vie double,une vie d’activit^s fievreuses, multiples, sp&ulatives,hasardeuses pour voir ce que cela peut dormer parmiles hommes que de remuer beaucoup d'argent d’une fa$ond£sint£ress6e, voire gratuite, et une vie de lente Venture,comme il se doit quand on a le temps devant soi. J’aitoute une sMe de bouquins k faire. Oui. Mais dans lavie et au milieu des autres homines, la vie que Ton s'in-vente tous les jours, les hommes auxquels on se lie ense ddliant, car j’aime bien me moquer de moi-meme etfaire pour me foutre dedans tout le contraire de ce quej'ai d£cid £, et j'aime perdre mon temps. Aujourd’hui, e'estla seule fagon d'etre libre. .

Ma situation est tr£s sp^ciale et difficile k tenir jus-qu’au bout. Je suis libre. Je suis ind£pendant. Je n'ap-partiens k aucun pays, k aucune nation, k aucun milieu.Jaime le monde entier et je m^prise le monde. Je m'en-tends bien, je le m^prise au nom de la podsie en actioncar les hommes sont par trop prosaiques. Des tas de gensme le rendent bien. J'6clate de rire, bien sfir. Mais j'aitrop d'orgueil. Attention...

Moravagine. J’ai essaye de le reprendre plusieurs foisdepuis le lachage de Nice. Aujourd’hui, s’il revient sur letapis, e’est Cocteau qui l’a remis en branle. D’aprfes ce queTon m’a dit, Cocteau en parle k Edmond Jaloux; Jalpux,qui dirige une collection de romans, en parle k son 6di-teur; on m’toit. Je ne veux rien savoir. Je ne connaisplus Jean Cocteau et ne veux plus entendre parler deJaloux. Alors, on me relance, par Paul Laffitte, par desjeunes gens qui viennent me voir k la maison pour meparler de la tenue de la haute literature (tu paries, ilsn’ont jamais rien teritl et, peut-etre jamais rien lu! mais

ils sont charmants, bien habill£s, aimables, on dirait despetits neveux k Cocteau! et Jean, issu de la braguette deCatulle Mend£s, est lui-meme un petit-neveu k

Proust!)Enfin l^diteur m’envoie son d£l£gu£, Brun, le directeurde sa maison. Louis Brun, ancien photographe k la sau-vette, me place son boniment. 11 y va k la bonne fran-quette. II est rond et carrd en affaires, dit-il. II medemande mon prix. Je lui demande la forte somme. IIen rabat un cinqui&me. Nous signons. II me tutoie. Nousnous quittons bons amis. On s’entend comme larrons enfoire. Et c’est ainsi que j’ai pu prendre le bateau et,main tenant, une fois k bord, je dois finir le bouquin, etc’est bien ennuyeux. Tr&s sinc£rement, je pensais pouvoirle faire durant les huit jours de la travers£e Dakar-Rio.Avant, j’avais encore un ballet k 6crire pour Erik Satie etje lui avals promis de le lui mettre k la poste k Lisbonne.

J'ai bien tenu parole k Satie parce que c’^tait pour cebon Satie. Mais pour moi, macache! je ne puis faire montravail k bord. Apr£s tant d’ann£es je ne puis me remettredans kesprit de Moravagine ni retrouver ce style ampouMet pr£tentieux pour terminer la deuxi&me partie : DeMoravagine, idiot, rest£e en carafe, je ne retrouve pas leton de cette effusion lyrique. L’ambiance k bord ne s’yprete pas. Haute mer, piscine sur le pont, bar, passa-ges, orchestre, jazz, gais compagnons, je ne puis quittertout cela pour aller m’enfermer dans ma cabine couperdes cheveux en quatre. Je finirai tout cela k la fazendaparce qu’il le faut, mais ce n’est pas drole. Huit jours decheval en moins, huit jours de chasse dans la brousse etdans la jungle, huit jours de coups de fusil que je netirerai pas, huit jours d’exploration, de Eord, de cano-tage que je ne ferai pas, huit nuits oh je ne pourrai allerk la danse m’entretenir avec les N£gres et les Negresses,avec les Indiens et les Indiennes, boire avec les vaqueiros,les dresseurs de chevaux, les coureurs de bois, les plan-teurs, ni £couter leurs histoires k dormir debout, ni sur-prendre leurs amours et risquer ma peau. Huit jours...Huit nuits... Que de temps perdu k la machine k dcrirel...

MORAVAGINE

ago



* *

Un dernier papier retrouv£ — c’est un jeu d’^preuves —porte la mention : Corrections pour une nouvelle edi-tion, Sao-Paulo, mars 1926. J’y compte plus de cinq centscoquilles, fautes de fran^ais et autres negligences de styleet

distractions dues probablement au climat, k Fambiance,au parler portugais, k la lecture des journaux br£siliens.

J’avais termini Moravagine le ier novembre 1925, k laMimoseraie, k Biarritz et, entre-temps, j’avais apport£VOr k Brun pour lui faire prendre patience et lui sou-tirer une nouvelle avance. J’avais ecrit l’Or en six semainestellement j’etais impatient de repartir au Brasil perdremon temps, comme l’annee d’avant, au moment de larevolution d’Isidore, oil je n’avais pas ecrit une ligne...

C’est ainsi que j’ai fait mes debuts non pas tant dansTart du roman que dans l’art du... chevalier d’industriequ’exerce le romancier moderne depuis Balzac et quiconsiste k savoir se procurer de l’argent avec du vent Farillusionnisme et persuasion, en engageant Favenir sur desecritures imaginaires, probiematiques et qui souvent neverront jamais le jour et ne sortiront pas du brouillarddes limbes, xnalgre les engagements pris, les dates fixeesd’avance et les signatures echang £es en toute bonne foi,ce qui est une histoire de fous qui frise Finconscience etFescroquerie, le romancier et son <§diteur tombent d’ac-cord, ce qui m’est un perp^tuel sujet d’6tonnement, voirede fou rire. II n’y a done pas de dupe? C’est tout le pro-bleme, cela rend et continue, et tous les jours on peutvoir sortir des bouquins! C’est fort r^jouissant C’estmeme Ie seul aspect sain de l’^crivain et la seule r^ponseavouable k Fenquete fameuse : Pourquoi Scrivez-vousf...

$

♦ *

C’&ait la Toussaint. La nuit du iw novembre tirait ksa fin. II pouvait £tre trois, quatre heures du matin quand

231

je mis le point final k mon roman Moravagine et poussaiim soupir de soulagement. J'avais passd la nuit k faire etk refaire une dnquantaine de points de suture pour bienrelier ensemble tous ces fragments disparates Merits aucours d'un si grand nombre d'ann^es. Comme je Fai dit,j'avais commence Moravagine par la fin, puis j’avals conti-nue par les trois chapitres de la premiere partie. Suivantjusqu'au bout cette absurde mdthode d'^crire que me per-mettait le plan precis et d^tailie que j'avais £tabli d&s ledebut et que j'ai eu des annees sous les yeux, epingie auchevet de mon lit dans tous les hotels du monde oh j’ai pucoucher durant tout ce temps-l&, en redigeant la deuxi&mepartie : Vie de

Moravagine, idiot, j’avais egalement alterndselon mon humeur du moment les chapitres de la fin oudu debut de cette deuxieme partie, si bien que j'6taisreste en panne au beau milieu du chapitre des Indiensbleus, exactement k la ligne de la page 272 (voir Vedi-tion de « Moravagine », chez Grasset, Paris, 1926) (1).

Done, j'avais passd la nuit de la Toussaint k faire leraccord, k Retire et k r£crire cette page 272 un nombreincalculable de fois et plus particulifcrement dans cettepage la suture de la ligne 12 que je recousis comme leslevres d’une plaie avec beaucoup de dextdritd, d'applica-tion, de soin et de douceur pour ne laisser deviner aucunetrace de 1'opdration. Je crois avoir r£ussi. J'dtais fitr de montravail de chirurgie et d'avoir su ^crire cette derni&re ligne, oh le r£ve et la vie et 1'ambiance exotique et la dure rda-litd se compdn£trent jusqu'k Funification, et d'avoir suuser de ce mot « corallien » comme d'une poudre de pro-jection me remplissait plus de joie et de bonheur que toutl'ensemble du livre sur lequel j'avais tant souffert et peind.Et puis, zutl je venais de taper le point final et cela mdri-tait d'etre arros6, que diable! Moravagine dtait mort, monet entered.

.(1) Page 163, ligne 29, dans la pnSsente Edition, j*ai change lemot en corallin sur les demigres dpreuves du bon k tirer. A tort ou kraison?... Qui le sait? Les dictionnaires sont encombrants, mais jene puis vivre sans mon Petit Larousse.

Malgr£ l’heure, je courus k Fautre bout de la maison,grimpai quatre k quatre l’escalier qui menait k l’&age,poussai la porte, donnai la lumi&re et pdndrai dans la

chambre de ma vieille amie, Madame E. de E z, mon

hotesse k la Mimoseraie.

La grande dame bolivienne se r^veilla en poussant uncri de terreur et se jeta en chemise sur son prie-Dieu :

— Ahl c’est vous, Blaise, que Dieu vous benisseL. Ima-ginez-vous que je faisais un mauvais reve oh j’6tais la proied’un lion qui me ddvorait pour m’empecher de faire mesprides pour les trdpassd... J’ai du pousser des cris... Excu-sez-moi de

vous avoir reveille...

— Tout au contraire, Eugenia, c’est mol qui vous doisdes excuses de pdndrer k cette heure chez vous au risquede vous faire peur. Mais je ne pouvais faire autrement, jene pouvais plus attendre, je devais vous Fannoncer imme-diatement. Imaginez-vous, j’ai termini mon livre, c’est fini,je suis un homme libre!...

— Dieu soit loud dit Flndienne en plongeant sa belletete aux cheveux blancs dans ses mains.

Elle se mit k prier avec ferveur.

— Attendez, cela s’arrose, lui dis-je. Je descends k la caveet je remonte tout de suite.

Et pour que la chde ame ne prenne pas froid, je luijefcai une couverture de vigogne sur les epaules.

Quand je remontai, la noble femme dait comme enextase sur son prie-Dieu, rditant la pride des trdpasses,faisant coulisser son chapelet dont elle baisait les plusgrosses perles puis, entonnant une litanie en espa^nol,die appela nomm&nent tous ses chers morts, enterrd Ik-bas, en Bolivie, son pde, sa mde dont elle m’avait si sou-vent parld sa scour, que je connaissais, upe autre sceur,que je ne connaissais pas, son neveu, le fils d’une troisifemesceur qui s’dait suicidee Fautre annd au Claridge, k Pa-ris et que Fon avait ramenee par avion dans ses montagnesnatales, d’autres membres de sa famille, mais pas sonman, Fambassadeur, decede il y avait peu, et beaucoupd’inconnus pour moi dont elle ne m’avait jamais rien dit

m

et k qui elle racontait maintenant que j’avais termini monlivre. Etrange soliloque. Je me tenais coi. Cela devait £treune coutume de son pays. J’avais dibouchi religieuse-ment le magnum que j’avais remonte de la cave et je rem-plissais les verres, deux verres s^rieux. Entre deux litanies,Euginia me tendait le sien et eile itait si <§mue, que le grosdiamant qu’elle portait au pouce pour la nuit (encore unesuperstition de son pays) tintait contre le bord du veixeque je remplissais de champagne et qu’elle vidait d’untrait sans interrompre ses devotions.

... Et c’est ainsi que nous vimes naitre le petit jour dansTangle sup&rieur d’une vitre fel£e...

Dehors, il pleuvait ferme.

Dhs Touverture des guichets, mon manuscrit partit chezson iditeur k Paris et le surlendemain j’dtais k bord d’uncargo de la « Tramp Line ». Les initios qui, comme moi,ne sont jamais presses d’arriver k destination et qui aimentboire et bien manger k bord m’ont dij& compris et saventde quelle compagnie il s’agit. Elle est sans pareille surTAtlantique-Sud. Je parle des « Chargeurs ». Ah! les bravesrafiots!

*

* *

Selon Tachevi d’imprimer de 1’imprimeur, qui est du23 fevrier 1926, mon livre a du paraitre k Paris fin fivrierou d^but mars. A cette date, j’dtais de retour au Brdsilet encore en train de corriger les epreuves k Sao-Paulo,ainsi qu’en fait foi le jeu d’dpreuves heureusement retrouvi,que j’ai citi plus haut.

Comme je ne suis pas abonni k YArgus de la Presse etcomme je ne devais rentrer k Paris que fin 1937 et n’y pas-ser que quatre, cinq jours avant d’aller m’dtablir dans unecalanque des environs de Marseille pour m’attaquer k laredaction finale du Plan de VAiguille et des Confessions deDan Yack, deux romans qui devaient paraitre, le premieren stS et le second en 29, je ne saurais dire k propos deMoravagine quel fut 1’accueil de la critique ou quelle fut

la reaction du public. En v6rit6, je n’en ai garde qu’uneidee tres vague.

Je me souviens qu’un lecteur inconnu m’adressa unecoupure qu'on me fit suivre k Sao-Paulo, une coupure desNouvelles Litter aires, tout un rez-de~chauss6e sign6Edmond Jaloux, en y adjoignant un monde de felicitationset de congratulations, me traitant de « Cher Maitre »(c’etait bien la premiere fois!) et le pauvre hfere d’aj outerque maintenant « j’etais arrive » (arrive k quoi, nom deDieu! et que les gens sont betes!...), rez-de-chaussee d’oiije tirai entre autres considerations qu’Edmond Jalouxn’avait pas Pair content, mais pas content du tout quemon livre ait paru k son insu chez son editeur et sans quej’eusse eu la

bonte ou la niaiserie de lui soumettre preala-blement mon manuscrit, pechere! Son depit etait tropmanifeste pour ne pas en rire et feiiciter seance tenante1’ami Brun du mediant tour si bien joudi J'envoyai doneun cable k Brun.

Je me souviens encore d’une autre lettre qui, elle, m'afait plaisir car on ne pouvait en si peu de mots aller plusprofond et mieux dissequer l’ame de... 1’Autre. (Vous voussouvenez du sujet : I’homme qui ecrit! J’ai parie de luiau debut de ces notes fugitives.)

102, rue de VUniversiti.

Paris, f le 13/5/26.

Cher Monsieur Blaise Cendrars,

Je vous remercie de m’avoir fait adresser votre livreMoravagine, que fai lu avec le plus grand intiret et beau-coup de curio site, et mime de Vindiscretion, je Vavoue.

Je ne maitrise pas assez la langue frangaise et, d’autrepart, notre amitii est par trop ricente pour que je mepermette de juger de votre talent litteraire, mais permet-tez-moi de feiiciter le romancier qui s’est libiri d’unesombre, d’une terrible hantise, et je ne saurais vous direla joie que j’en iprouve pour vous.

Aujourd’hui, vous etes un homme libre!

Plus vous avancerez dans votre oeuvre, plus vous vousrendrez compte de Vimportance que cette con quite, je veuxdire la Liberte, aura pour vous.

Vous vous etes lib ere de votre double, alors que la plu-part des hommes de lettres restent victimes et prisonniersdu leur jusqu’a la mort, ce qu9ils disent etre de la fidelitevis-a-vis de soi-meme, alors que c’est neuf fois sur dix uncas typique de possession.

Perseverez*

Docteur Ferral.

Je suis inexcusable d’avoir perdu de vue un ami aussiclairvoyant, un homme aussi remarquable. Mais si Paris,comme la Bagdad du calife Haroun al-Rachid, est une villeoh Fon pent faire les rencontres les plus extraordinaires,Paris est egalement la capitale de la po£sie, done de Fou-bli et de la distraction, et Fon pent se perdre dans lesrues sans jamais rencontrer un ami.

Le docteur Ferral, ancien m£decin de Frangois-Joseph,refugie k Paris apr&s la mort de Fempereur et le desastrede FAutriche, vivait chichement des produits d'un insti-tut de beauts qu’il avait ouvert en plein faubourg Saint-Germain dans un somptueux hotel particular oh les bellesdames du monde et les avaricieuses rombi£res du voisi-nage s’entetaient k ne pas vouloir venir. II est vrai que ledocteur etait seducteur en diable, mystificateur et rieur,voire mordant et un tantinet brutal avec les femmes commebeaucoup d’hommes de cour sont sous les dehors d7unepolitesse qui frise d’autant plus Fimpertinence que les ma-nieres sont exquises mais laissent percer un m6pris pto-fond. Le docteur etait misogyne, mais son esprit etait en-chanteur et sa conversation, nourrie d'anecdotes vraies,d’observations crues, d’une experience personnelle acquisedans tous les milieux et les cercles les plus fermes de lasociete oh un medecin pen&tre d’autorite et sans aucuneillusion, etait eblouissante et sans cesse illuminee par lesreflets cFimmenses lectures s’etendant dans toutes les direc-

tions car Ferral savait tout, et Ton en devinait beaucoupplus qu’il ne disait ou laissait entendre. C’dtait merveil-leux! Quand cet original venait me voir dans ma maisondes champs au Tremblay-sur-Mauldre, il m’apportait deParis des oeufs frais sous pr6texte que les poules de lacampagne comme-Ies fermieres du village n’avaient aucunehygiene, portaient des dessous douteux, se nourrissaientmal et surtout d'ordures, couvaient les germes de toutesles maladies, pondaient de travels et ne pouvaient fairedes oeufs qui ne sentissent. Ses paradoxes et son cynisme fai-saient ma joie. Nous restions des heures & table. Je luioffrais un vieux calva que mon ami savait appr£cier, luime tendait ses dgares. Et avec §a, Ehomme avait du cceur.Qu'est-il devenu?...

POSTFACE

En 1925, ficrivais dans la Preface de Moravagine :<c ..<En Isle-de-France, il est un vieux clocher: Au pied dudocker, une petite maison. Dans cette maison, un gremerferine a cli. Derriere la porte fermie A cli, une malle Adouble fond. Dans le compartiment secret, il y a une se-ringue Pravaz; dans le coffre meme, des manyscrits... » Etje concluais : « ... Je ne vais pas continuer cette Preface,car le present volume est lui-meme une Preface, une troplongue Preface aux CEuvres completes de Moravagine quefiditerai un four, mais que je nyai pas encore eu le tempsde mettre en ordre. C’est pourquoi les manuscrits reste-ront dans la malle A double fond, la malle dans le grenier,le grenier, ferme A cli, dans la petite maison, au pied duvieux clocher, dans un petit village de l’Isle-de-Franceaussi longtemps que moi, Blaise Gendrars, je rdderai encorede par le monde, A travers les pays, les limes et leshommes." »

fy suis retourni Vautre jour apres douze ans d’absence.

EUe itait vide.

G’est toujours de la mime maison qu’il s’agit. La se-conde guerre avait passi par IA. Ma petite maison deschamps avait iti pillie. Sur les vingt-cinq mille volumesqu*elle contenait, dest A peine si fat pu en ricupirerdeux ou trois mille, et dans quel itat, bon Dieu! salts,dichiris, dipareillis.

Mats ceci n9est rien. Le drams c’est que la malts itdouble fond de Moravagine avail disparu et que jamais,jamais plus je ns pourrai mettre de Vordre dans ses pa-piers et publier ses CEuvres completes, dont I/An: 3013,cette anticipation premonitoire de l*ere atomique ou “Apo-calypse d’aujourd’hui,

Mais ceci n’est rien. La honte <fest que tons mes dos-siers avaient ete vides, voire secoues par les fenitres et quele plancher de chaque chambre et mime le sol du jar dinetaient reconverts dfune epaisse couche de papiers souilles.

C’est ainsi que j’ai pu tirer de ce fumier la pincee desnotes qui precedent entre tant d’autres papiers et manus-crits macules et rendus illisibles.

Mais ceci n’est pas encore le comble de Vignominie. Lafletrissure indelehile c’est que chacune de ces pages retrou-vies porte Vempreinte des semelles

cloutees des bottes dela police allemande qui a pietini tout cela, tout cela, etmime la seule et unique photographic qui me restait dema mere et que j'ai retrouvie dans le jar din, enterree dansla bone!...

Blaise Cendrars.

Paris, le 20 septembre 1951*

FIN

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE DE MORAVAGINE

I. Le Myst£re de l'Ange Notre-Dame; La Caravane, 1916.II. Le Film de la Fin du Monde; Mercure de France,ier d^cembre 1918.

III. M. 43-57 Z., detenu (Memoires); Literature, novem-

bre 1919.

IV. R6ponse k l'enquete : Que pr£parez-vous? L'Intransigeant,

17 ao&t 1919.

V. Le Film de la Fin du Monde, avec 22 compositions encouleurs de Fernand L £ger, 1 vol. in-40 raisin. Paris,Editions de la Sir&ne, 1919.

VI. Notes sur la Pathog£nie; Action, fevrier 1950.

VII. Moravagine (deux fragments); Les Ecrits Nouveaux,

fevrier 1921.

VIII. Mascha (fragments); Les Feuilles Libres, juin 1925.

IX. Les Indiens bleus. N.R.F., fevrier 1926.

X. Le Principe de Futility, Navire d'Argent, avril 1926.

XI. Moravagine, roman, Grasset, 1926.

XII. Moravagine {traduction allemande), Kammer-Verlag,Berlin, 1927.

XIII. Moravagine {traduction espagnole), Edicions Ercilia,

Santiago du Chili, 1935.

XIV. Moravagine, nouvelle Edition, 1927, Club Frangais du

Livre, 1947.

XV. Le Principe de FUtilite : Civilta delle Mazchine, Rome,mai-juin 1955.

TABLE

TABLE

Dans la collectionLes Cahiers Rouges

Charles Bukowski	121
Charles Bukowski	60
Erskine Caldwell	17
Blaise Cendrars	01
Blaise Cendrars	120
Blaise Cendrars	72
Andre Chamson	61
Jacques Chardonne	18
Jacques Chardonne	39
Jacques Chardonne	101
Jacques Chardonne	32
Alphonse de Chateaubriant	49
Bruce Chatwin	77
Hugo Claus	74

Jean Cocteau	88
Jean Cocteau	116
Jean Cocteau	09
Jean Cocteau	114
Jean Cocteau	33

La bete du VaccaresL’atelier de Marie-ClaireMarie-ClaireClerambardLa DechargeJosee dite NancyRachel et autres gracesCatherine-ParisHistoires impossiblesMorts violentes

Farouche a quatre feuillesLamour est un chien de lenfer t. 1Vamour est un chien de I’enfer t. 2Le PostierUne lampe, le soir...

Moravagine

Rhum

La Vie dangereuseLAuberge de VabimeClaire

Lettres a Roger NimierLes VaraisVivre a MadereLa BriereEn PatagonieLa Chasse aux canardsLa Corrida du l* MaiLes Enfants terriblesJournal d*un inconnuLettre aux AmericainsPortraits-souvenir

Salvador Dali	107 Les Cocus du vieil art moderns	
Leon Dander	29	Les Morticoles

Joseph Delteil	15	Cholera
Joseph Delteil	69	Les Poilus
Joseph Delteil	16	Sur le fleuve Amour
Andre Dhotei	27	Le Ciel du faubourg
Ferreira de Castro	95	Foret vierge
Maurice Genevoix	02	La Boite a peche
Jean Giono	34	Mori d'un personnage
Jean Giono	71	Naissance de I'Odyssie
Jean Giraudoux	46	Bella
Jean Giraudoux	103	Siegfried et le Limousin
Ernst Glaeser	62	Le Dernier Civil
Jean Guehenno	117	Changer la vie
Louis Guilloux	76	Dossier confidential

Louis Guilloux	05	La Maison du peuple
Kleber Haedens	35	Adios
K16ber Haedens	89	Vete finit sous les tilleuls
Kleber Haedens	97	line histoire de la littdrature franqaise
Knut Hamsun	53	Vagabonds
Joseph Heller 44/45 Catch 22		
Louis Hemon	19	Battling Malone pugiliste
Louis Hemon	55	Monsieur Ripois et la Nemesis
Hermann Hesse	82	Siddartha
Panai’t Istrati	30	Les Chardons du Baragan
Pascal Jardin	102	La Guerre d neuf ans
Franz Kafka	10	Tentation au village
Jacques Laurent	41	Le Petit Canard

Le Golif	59	Borgnefesse
Georges Lenotre	99	La Revolution par ceux qui Vont vue
Georges Lenotre	100	Sous le bonnet rouge
Primo Levi	85	La Treve
Pierre Mac Orlan	11	Marguerite de la nuit
Vladimir MaTakovski	112	Theatre
Norman Mailer	81	Pourquoi sommes-nous au Vietnam?
Norman Mailer	36	Un reve americain
Andre Malraux	28	La Tentation de TOccident
Heinrich Mann	13	Professeur Unrat (VAnge bleu)
Thomas Mann	03 .	Altesse royale
Thomas Mann	25	Sang reserve

Francois Mauriac	37	Les Anges noirs
Francois Mauriac	38	La Pharisienne
Paul Morand	90 Air indien	
Paul Morand,	83	Bouddha vivant
Paul Morand 113	Champions du monde	

Paul Morand 48Paul Morand 04Paul Morand 67Vladimir Nabokov 06Irene Nemirovsky 51Irene Nemirovsky 63Irene Nemirovsky 87Paul Nizan 50Francois Nourissier 07Rene de Obaldia 08Joseph Peyre 40Joseph Peyre 98Charles-Louis Philippe 57Andre Pieyre de Mandiargues 26Andre Pieyre de Mandiargues 118Andre Pieyre de Mandiargues 119Henry Poulaille 65John Cowper Powys 96Charles-Ferdinand Ramuz 66Charles-Ferdinand Ramuz 43Charles-Ferdinand Ramuz 104Jean-Fran$ois Revel 75Andre de Richaud 22Andre de Richaud 86Andre de Richaud 20Rainer-Maria Rilke 24Marthe Robert 94Mark Rutherford 111Maurice Sachs 73Leonardo Sciascia 110Leonardo Sciascia 109Victor Serge 58Ignazio Silone 21Philippe Soupault 70Roger Vailland 84Vincent Van Gogh 105Mary Webb 54Kenneth White 56Walt Whitman 106Stefan Zweig 64Stefan Zweig 12Stefan Zweig 91Stefan Zweig 31Stefan Zweig 14

L’Europe galanteLewis et IreneMagie noireChamhre obscureLe BalDavid GolderLes Mouches d’automneAntoine BloyeUn petit bourgeoisLe CentenaireL’Escadron blancSang et LumieresBubu de MontparnasseFeu de braiseLe BelvedereDeuxieme BelvedereLe Pain quotidienCamp retrancheAline

Derborence

La Grande Peur dans la montagne

Sur Proust

La Barette rouge

La Douleur

VEtrange visiteur

Lettres a un jeune poete

L’Ancien et le Nouveau

LAutobiographie de Mark Rutherford

Au temps du Bceuf sur le toit

Du cdte des infideles

Pirandello et la Sidle

Sfil est minuit dans le siecle

Une poignee de mures

Poemes et Poesies

Eloge du cardinal de Bernis

Lettres a son frere Theo

Sarn

Lettres de GourgounelFeuilles d' her beBrulant SecretLe Chandelier enterreErasmeLa Peur

La Pitie dangereuse

Cet ouvrage a été reproduit
par procédé photomécanique
réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Grasset
en juillet 1990

Imprimé en France
Première édition, dépôt légal : mars 1983
Nouveau tirage, dépôt légal : juillet 1990
N° d'édition : 8270 – N° d'impression : 15360
ISBN : 2-246-10883-7
ISSN : 0756-7170

Cet ouvrage a ete reproduitpar precede photomecaniquerealise par la

SOCIETE NOUVELLE FIRMIN-DIDOTMesnil-sur-V Estreepour le compte des Editions Grasseten juillet 1990

Imprime en France

Premiere edition, depot legal : mars 1983Nouveau tirage, depot legal: juillet 1990N° d’edition: 8270 - N° d’impression : 15360ISBN: 2-246-10883-7ISSN: 0756-7170